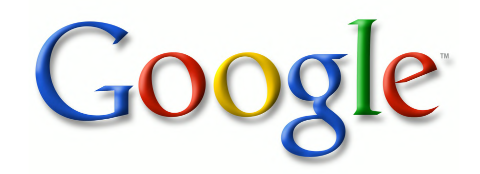


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

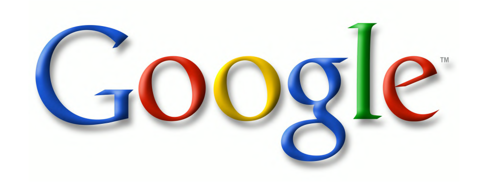
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

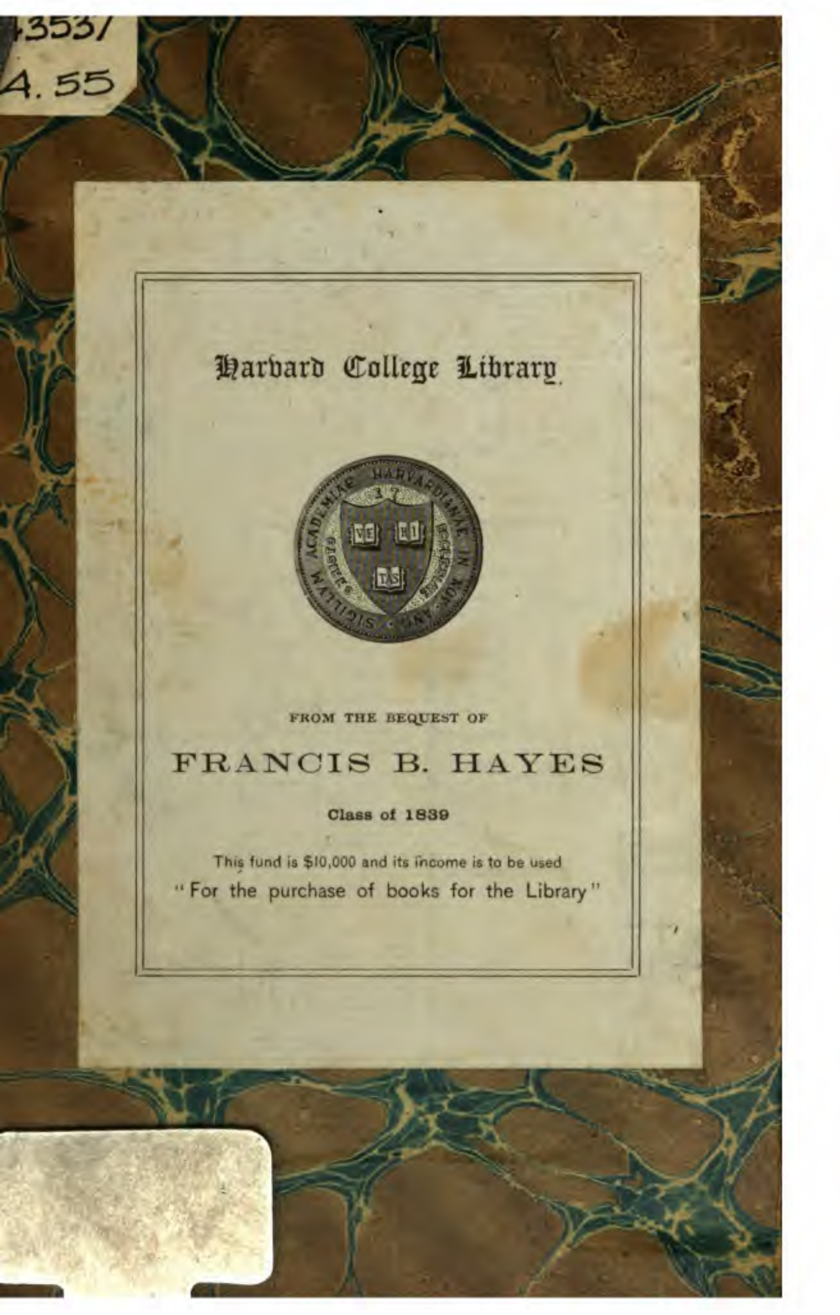
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


WIDENER
HN NCYA X



4353/
A.55

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

Class of 1839

This fund is $10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"



HENRY BATAILLE

— THÉATRE —

L'ENCHANTEMENT

MAMAN COLIBRI

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

L'ENCHANTEMENT

MAMAN COLIBRI

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉ **dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

A 3 fr. 50 LE VOLUME

Le Beau Voyage. . . . . 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage :
5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande
et 4 exemplaires numérotés sur papier du Japon

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1904, by EUGÈNE FASQUELLE in the office of the Librarian of Congress, at Washington
All Rights reserved.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 8152.

HENRY BATAILLE

— THÉATRE —

L'ENCHANTEMENT

MAMAN COLIBRI

DEUXIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904
Tous droits réservés

43537.4.5
~~425~~ 2.27.28
4

HARVARD COLLEGE
DEC 18 1907
LIBRARY.

Hayes fund

L'ENCHANTEMENT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre national de l'Odéon, le 4 mai 1900.

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1904, by EUGÈNE FASQUELLE in the office of the Librarian of Congress at Washington.
All Rights reserved.

Un amoureux tourne au comique aussi bien qu'au tragique : parce que dans l'un et l'autre cas, il est aux mains du génie de l'espèce qui le domine au point de le ravir à lui-même

SCHOPENHAUER.

PERSONNAGES

GEORGES DESSANDES	MM.	Tarride.
PIERRE BOISSIEUX		Rameau.
VICTOR DE CHELLES		Dauvilliers.
JOSEPH		Taldy.

Etc., etc.

ISABELLE DESSANDES	Mmes	Jane Hading.
JEANNINE		Marthe Regnier.
ODETTE HEIMAN		Emma Bonnet.
FRAULEIN		J. Fromant.
GEORGETTE		de Villers.
MADAME DE ROUVRAY		Muraour.
AUGUSTINE		J. Roll.

Etc., etc.

L'ENCHANTEMENT

ACTE PREMIER

Un petit salon rotonde avec, dans le fond, deux grandes baies vitrées, donnant, l'une, sur une sorte de hall jardin d'hiver, l'autre sur un salon qu'on voit grandement éclairé à travers les vitrages de la porte. L'électricité est éteinte dans le jardin d'hiver. La rotonde est médiocrement éclairée, avec beaucoup de petites lampes aux épais abats-jour.

SCÈNE PREMIÈRE

VICTOR DE CHELLES, MADAME HEIMAN

(Au lever du rideau, Victor et Madame Heiman causent.)

QUELQU'UN, ouvre la porte et la referme brusquement en disant.

Oh! pardon!

VICTOR, se lève et s'adressant à la porte refermée.

Non... non... faites donc!... je vous en prie. (Riant.) Sont-ils bêtes!... (A Madame Heiman.) Est-ce que tu restes encore longtemps?... Je suis éreinté... Odieuse, cette journée!... Nous avons été de toutes les corvées.

MADAME HEIMAN

Dis, crois-tu, maintenant que la voilà mariée, que

Georges va nous recevoir ensemble, comme avant?.. va-t-il falloir faire semblant...

VICTOR

Mais non, mon chéri; je te l'ai déjà dit, Isabelle est une femme sans préjugés. Je la connais bien. Elle trouverait ridicule que nous nous gênions... On nous recevra en petit ménage... au moins dans l'intimité... Elle te plaît, la mariée?

MADAME HEIMAN

Oui, mais pourquoi cette idée de recevoir le soir de la messe de mariage? Ça ne se fait plus. On dirait une noce de boutiquiers.

VICTOR

Justement, pour cela même, parce que c'est province! Ah! on voit bien que tu ne la connais pas... Elle tient à ce genre; c'est de la pose à rebours... Au fond, malgré ses airs modernistes, regarde son buste, (Il montre un buste de femme sur la cheminée.) elle est très Fanny Lear... très Piano de Berthe .. Tiens, un détail : la petite sœur s'appelait Jeanne, elle en a fait Jeannine! Toute une époque. Est-ce assez second empire? Et puis, elle se serait fort bien contentée du lunch... mais cela veut dire aussi autre chose, cette soirée.

MADAME HEIMAN

Ah!

VICTOR

Tu n'as pas compris?... Il faut bien mettre en évidence que c'est un mariage de raison... qu'on se couchera très tard et qu'elle s'en fiche... qu'elle se marie avec un vieil ami.

MADAME HEIMAN

Vous êtes tous ses vieux amis.

VICTOR

Oh! pas le moindre d'entre nous ne peut se flatter de

la moindre privauté, tu sais!... C'est une vertu!... En somme, sa position d'orpheline jadis, de vieille fille maintenant, et surtout l'éducation de sa sœur, l'ont entraînée à ces allures libres de camarade... Elle a été la camarade, — trop rare espèce de femme! — et c'est toute une génération qui finit ce soir!... Mais, au fond, crois-le bien, personne n'a jasé... et c'est tout de même une femme de grand mérite.

MADAME HEIMAN

Oui, oui, je connais la rengaine. Elle a élevé la petite au biberon, ses amis à la cravache, et vous êtes là une douzaine qui avez l'air d'enterrer votre jeunesse.

VICTOR

Oh! moi, tu sais, je ne suis pas de la promotion... je ne la connais que de deux ans. Ce sont les amis qui m'ont attiré... Il y avait une bonne table. Ils doivent tous être rudement furieux contre Dessandes! Et, ma foi, elle a bien fait de l'épouser, pour elle et pour la gosse. Il fallait une fin. Ils seront heureux et de cette fleur d'oranger ils sauront se faire d'excellente tisane... Mais quelle journée!

MADAME HEIMAN

Il y a encore du monde au salon?

VICTOR

Quatre chats... Tu viendras demain déjeuner?

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE DESSANDES

ISABELLE, entrant.

Tiens? Ah! vous cherchez le frais! (A Victor.) Oui, c'est ça, allez-vous-en! (A Madame Heiman.) Pas vous; nous

avons beaucoup de choses à nous dire. Voulez-vous que je ferme la porte du hall?

(Victor entre au salon.)

MADAME HEIMAN

Je vous en prie, madame, vous vous occupez beaucoup trop de moi.

ISABELLE

Non, je suis très, très heureuse près de vous. Je sens que nous commençons une grande amitié; Georges m'a tant parlé de vous.

MADAME HEIMAN

Vous n'étiez pas jalouse?

ISABELLE

Non. Vous aurait-il aimée un peu que je ne serais pas jalouse... C'est joli, vos bagues... Oh! une opale!

MADAME HEIMAN

Superstitieuse?

ISABELLE

Pas même religieuse... Mais j'ai prié tout de même, ce matin, sous mon voile.

MADAME HEIMAN

Pourquoi avoir quitté votre robe de mariage? Vous étiez si belle là-dessous.

ISARELLE

Taisez-vous, j'avais l'air d'une mariée de banlieue... Que c'est bête de se déguiser ainsi, comme un clown! C'est complètement ridicule ce genre d'exhibition à mon âge. (Débouche une bande d'enfants de tout âge, courant.) Oh! les bébés! Où courez-vous comme ça? On ne passe pas.

UNE PETITE FILLE

Nous cherchons Jeannine pour lui dire adieu, mademoiselle.

ISABELLE

Madame, ma petite Thérèse, c'est madame qu'il faut dire... Répète un peu : madame... quoi?

THÉRÈSE

Madame Dessandes.

ISABELLE

C'est parfait.

THÉRÈSE

Où est Jeannine?

ISABELLE

Je ne sais pas; voyez dans sa chambre. Si vous la trouvez, vous lui direz de venir me parler. Embrasse encore, tout petit. Là... oup! Vous êtes libres. (Ils sortent par la porte du salon.) C'est gentil, les enfants!

MADAME HEIMAN

Ah! voilà une bonne petite parole franche de jeune mariée.

ISABELLE

Ne dites pas cela. Mon seul enfant, tenez, entendez-le rire là-haut. (Elle désigne une porte à droite.) Il me semble que je volerais quelque chose de mon cœur à Jeannine. Mon temps de maternité est fait, voyez-vous.

SCÈNE III

LES MÊMES, UNE DAME

UNE DAME, entrant.

Je vous cherchais partout, chère amie. Je n'arrivais pas à vous trouver.

ISABELLE

Vous partez? Vous avez une voiture?

LA DAME

Oui, oui, la mienne est en bas... merci.

ISABELLE

Je vais vous accompagner.

LA DAME

Mais non, laissez-nous donc, chère madame, vous devez être excédée.

ISABELLE

Du tout, il faut que j'aille encore serrer les dernières mains, et puis je redoute qu'il n'y ait pas assez de voitures pour tout le monde. Nous habitons un quartier si mal desservi.

LA DAME

C'est joli de couleur, ici.

ISABELLE

C'était un petit salon que j'ai fait transformer en fumoir... Il faudra un fumoir, maintenant... Passez, je vous en prie... (A Madame Heiman, bas.) Restez, vous. Je reviens.

(Elles sortent, Odette, seule, se dirige vers le salon dont la porte est ouverte.)

SCÈNE IV

PIERRE, MADAME HEIMAN

PIERRE, l'aperçoit du salon et vient à elle.

Eh bien! avez-vous échangé des sympathies avec madame Dessandes?

MADAME HEIMAN

Oui, je la trouve très curieuse... attirante extrêmement.

PIERRE

Peuh! pas plus que tout le monde... Elle a ses défauts et ses vertus.

MADAME HEIMAN

Et puis des idées larges... droites... tout de même particulières.

PIERRE

Une nuance entre la veuve et la vieille fille. C'est vrai, tout de même qu'elle est très dame! Ce sera plus tard la vraie dame européenne, un peu libérale, un peu ennuyeuse...

MADAME HEIMAN, riant.

Taisez-vous donc, vous êtes son meilleur ami.

PIERRE

Mais si je n'étais pas son meilleur ami, je ne me permettrais pas de parler ainsi. N'est-ce pas qu'elle a un visage délicieux, un visage qui vous saisit dès l'abord comme certains parfums... La petite aussi est intéressante... vous verrez! (Ironique.) Ah! ce sont deux sœurs accomplies. Je ne sais pas ce que ça veut dire au juste, mais l'expression me plaît. Elles sont « accomplies ».

MADAME HEIMAN

Y a-t-il longtemps qu'ils s'aiment?

PIERRE

Ce détail les regarde exclusivement. S'ils s'aiment, ce doit être depuis longtemps, sinon c'est une vieille amitié qui... qui... s'achève... (Sourire.) C'est très peu intéressant.

MADAME HEIMAN

Maintenant, un conseil, Pierre. Dans notre position, Victor et moi, ne devons-nous pas...

PIERRE, haussant les épaules.

Peuh! elle est au-dessus de ces préjugés. Allez en confiance... Et, quant à moi, il est temps que je file me coucher.

MADAME HEIMAN

Déjà?

PIERRE

Mais oui, ma chère; vous n'avez pas l'air de vous douter que je prends le paquebot demain à Bordeaux. J'en ai pour plusieurs jours de tangage.

MADAME HEIMAN

Ah bah! personne ne m'avait prévenue. Le tour du monde?

PIERRE, vague.

Un voyage de quelques mois. Je vais aller jouer au lazzo, chez un oncle, dans l'Amérique du Sud.

SCÈNE V

LES MÊMES, ISABELLE

ISABELLE, rentrant.

Vous êtes encore là tous les deux? Vous savez, Pierre, que madame Heiman a l'amabilité de nous rejoindre à Saint-Meilhan dans quelques jours, car vous n'ignorez pas que nous sommes voisines de campagne, toutes deux?...

PIERRE

Comment donc! J'ai logé quinze jours dans la propriété de Georges. De ma fenêtre, je voyais la maison de madame Heiman, et on a besoin de cette distraction là-bas, car c'est mortel, vous savez, ce petit trou!

ISABELLE

Je connais les photographies... qui me plaisent beau-

coup. (Bas à Pierre, à distance de madame Heiman.) Dites donc, quelle femme est-ce, madame Heiman?

PIERRE

Elle vous le dira.

ISABELLE

Merci. Je m'en doutais.

PIERRE

Elle est charmante.

ISABELLE

Je l'adore.

PIERRE, haut.

Quand partez-vous?

ISABELLE

Demain soir. Quelques malles à fermer. Jeannine est très maniaque. Il lui faut le temps de ranger ses petites affaires elle-même. Tenez, elle doit être encore en train de fureter dans sa chambre. Georges lui a donné un nécessaire dont elle est très fière.

(Les enfants de tout à l'heure repassent.)

ISABELLE

Vous ne ramenez pas Jeannine?

UNE PETITE

Elle est dans sa chambre, elle va descendre.

ISABELLE, à une enfant.

Veux-tu dire à un domestique d'apporter ici un plateau de soda... et une tasse de thé. Pierre, votre tasse de thé habituelle?

PIERRE

Non, je vais vous demander la permission de m'en aller... J'ai besoin de quelques heures de sommeil avant le train.

ISABELLE

Comment, vous partez ainsi? Et Georges, vous ne lui serrez même pas la main?

PIERRE

Il a le tort de ne pas se trouver là, et comme je ne veux pas rentrer au salon...

MADAME HEIMAN

Attendez, je vais aller vous le chercher, moi.

PIERRE

Ça c'est gentil.

SCÈNE VI

PIERRE, ISABELLE, seuls.

PIERRE

Adieu, ma grande amie.

ISABELLE

Pourquoi me dites-vous adieu d'un ton si grave?

PIERRE

Parce que, ne le savez-vous pas, Isabelle? c'est un grand adieu que je vous donne! Toute une moitié de ma vie qui disparaît!

ISABELLE

Mais, Pierre, votre place ne sera pas changée ici... Gardez-la.

PIERRE

J'ai attendu, vous le voyez, jusqu'au dernier jour pour perdre tout espoir. C'est du fond du cœur, ma grande et forte amie que je vous dis adieu! Oh! la mélancolie que j'y mets n'est que tout égoïste... c'est

un vieux pleur de vieux garçon qui grogne contre des habitudes dérangées... oh! sans quoi! vous m'avez donné l'exemple de la sagesse... Vous êtes une femme parfaite et sans faiblesse. Un beau jour, vous avez choisi entre vos intimes l'homme qui paraissait le plus propre à vous rendre heureuse et votre choix fut longuement médité! Vous avez exclu celui qui vous aimait « le trop »... Vous passerez ainsi, bien calme, de l'amitié à l'amour. Et c'est pourquoi je vous quitte sans autre regret que celui de quelques habitudes chiffonnées.

ISABELLE

Ah! Pierre! Pierre! vous ne serez jamais sage!

PIERRE

Tout le monde ne le peut pas... Enfin, vous, vous serez heureuse... Tout compte fait, votre vie promet... Tiendra-t-elle?

ISABELLE

J'espère.

(Leurs yeux se fixent dans la lumière brusque d'une lampe.)

PIERRE

Vous avez raison, il fallait garder vos yeux des lumières trop vives; ils étaient peut-être bien faibles pour les supporter.

ISABELLE

Que voulez-vous! Je me résignerai à l'abat-jour.

PIERRE, la regardant.

Oui, votre visage n'en sera pas moins joliment éclairé.

ISABELLE

Allons, allons... c'est cette stupide musique qui vous rend mélancolique.

PIERRE

Peut-être. Mais que vous ne vous trompiez pas sur cette mélancolie... Elle est doucement méprisante et orgueilleuse, Isabelle. On ne pleure dans la musique que des bonheurs médiocres — et qu'on ne devrait même pas regretter!

SCÈNE VII

LES MÊMES, GEORGES

GEORGES, entrant.

Alors, vraiment vrai, tu nous quittes?

PIERRE

Comme si tu me m'avais pas toi-même fait prendre mon coupon.

GEORGES

Ah! tu l'as trouvé? J'avais peur qu'on ne l'ait déposé trop tard chez toi.

PIERRE

Merci, tu vois...

(Geste d'adieu.)

GEORGES

Non, pas encore... nous n'avons pas eu le temps de t'apercevoir dans la cohue.

PIERRE

Ta présence est indispensable au salon.

GEORGES

Pas du tout... Je venais au contraire une seconde aspirer deux ou trois bouffées de cigare. Il n'y a plus personne, que quelques rebuts de famille... ça leur fera comprendre qu'il est tard. Ah! (Il respire bruyam-

ment.) Tiens! il pleut!... La bonne pluie d'été qui crève sur Paris! C'est moite et doux... Que t'en vas-tu chercher ailleurs?

PIERRE

Peut-être pas l'aventure... mais des ciels moins gris que les nôtres, tu vois... (Georges lui tape sur l'épaule en riant.) Eh! oui, mon vieux, c'est ainsi.

GEORGES

Soit! Je ne t'envie pas tant de jeunesse.

ISABELLE, de loin en préparant le thé que le domestique a apporté.

Bien. Grondez-le à votre tour, Georges... Parfaitement, vous avez besoin d'être grondé; on n'est pas plus romanesque.

PIERRE

Oui, mais on devient trop distingué; ça m'inquiète.

GEORGES

Tu es amer.

PIERRE

Tu ne sens pas ça, toi? J'ai besoin d'aller voir des haillons... de beaux haillons qui aient vécu...

ISABELLE, l'interrompant.

Du thé, mon ami?

(Elle lui présente une tasse et le sert.)

PIERRE

Oui... du thé... (Avec un sourire en la regardant.) Merci pour le sucre.

ISABELLE, près de lui, à mi-voix.

Ah! Pierre, si romanesque vraiment... et si peu... moderne!

PIERRE, très haut, exprès.

Comme vous avez joliment dit ça! Tout un petit

monde d'ironie et de fatuité là-dedans. Si, si, moderne, au contraire... à satiété... Hé oui, les appartements deviennent trop confortables... la vie est trop caoutchoutée... Je m'y sens trop bien préservé contre tout, le froid, le chaud, les inconvénients et la passion. Vrai, il se répand partout une espèce de médiocrité élégante du bonheur; c'est fastidieux! Nous avons tous le même appartement et la même âme... Ça devient une espèce de parcage, un nivellement général; chacun y a sa petite case laquée blanc... Le socialisme des riches, quoi! Je fuis tout le mauve contagieux de vos robes qui m'ont si bien apprivoisé à elles... Ah! la vie qui salit, n'importe quoi! mais de la vie vive et des passions.

GEORGES, à la cheminée en coupant un cigare.

Je vois évidemment que tu as besoin de changer d'appartement.

PIERRE

J'ai besoin de ne plus me sentir préservé, voilà tout, de me délivrer de cette éducation médiocre dont vous êtes la patronne agaçante. (Jeannine entre à ce moment. Elle passe devant Pierre qui la happe au passage.) Tenez, là, votre petite élève... la chouchoute... Vous en serez fière, allez!... Que voulez-vous qu'il pousse dans de pareilles caboches? Ah! l'aurez-vous préservée celle-là, avant la vie, Isabelle!... Eh! eh! mon dieu, quels yeux mauvais! Voyez-moi ça!... la petite poison!

(Jeannine se dégage d'un coup d'épaules et va froidement à sa sœur.)

GEORGES

Tu l'embêtes, cette enfant, avec ton lyrisme!

JEANNINE, à Isabelle.

Tiens, voilà tes clefs.

(Elle jette les clefs sur la table avec bruit et s'en va.)

ISABELLE, à Jeannine.

Jeannine! Eh bien, Jeannine, où vas-tu?

(Jeannine sort sans répondre, sans se retourner.)

ISABELLE, à Pierre.

Vous l'avez froissée! C'est intelligent. N'importe, vous m'amusez... Comme si tout le monde avait à se préserver, comme si c'était une loi de naissance!

GEORGES

Le passionnat obligatoire.

PIERRE

Vous préférez la petite épargne bien française.

GEORGES

Non, mais il devient extraordinaire, ma parole... On dirait qu'il s'en prend à nous... Pourquoi cet air rogue?

ISABELLE, interrompant encore vivement.

Oui, que voulez-vous dire? Que nous ne sommes que de petits bourgeois? Mais pourquoi nous en faire un crime! C'est curieux, Pierre n'a jamais pu admettre qu'il y ait des âmes totalement, oh! mais to-ta-le-ment fermées à ce qu'il appelle avec tant de fracas « la passion ». Elles peuvent aimer beaucoup tout de même, soyez-en sûr... C'est cela que vous voulez me faire dire? (Elle se retourne vers Georges et très sérieuse.) Eh bien, je le dis sans gêne, et Georges ne le trouvera pas déplacé : nous nous épousons tous deux, oh! mon dieu, sans passion... et c'est tout de même une belle union que la nôtre.

PIERRE

Je n'ai pas dit le contraire. Seulement, pourquoi ce petit air fat et compatissant?

ISABELLE, riant.

Mais non! vous êtes extraordinaire. Question de nature, de... tempérament, je ne sais pas moi... vous allez me faire dire des bêtises.

PIERRE

Oui, vous avez la prétention d'être supérieurement équilibrée. Quelle erreur est la votre! Je n'en veux d'autre preuve que cet amour désordonné et insupportable pour Jeannine.

ISABELLE, avec volubilité.

Ça, c'est autre chose, mon cher! Cet amour-là est fait de quinze années de dévouement, d'abnégation, de...

PIERRE, l'interrompant.

Je m'en fiche. C'est de la passion, et de la plus déséquilibrée, encore!

ISABELLE

Oh! puis, la passion! On ne s'en lassera alors jamais de ce vieux sentiment si fatigué, si usé?... Voyons, Pierre, vous ne trouvez pas qu'il serait temps d'y substituer autre chose, un sentiment plus grand, plus noble, plus sain?

PIERRE

Là! vous croyez avoir dit quelque chose de très fort! On le voit à votre air épaté. Mais vous parlez comme une institutrice libérale! Mais vous n'êtes rien moins qu'une émancipée, ma pauvre amie. Quelle illusion!... Et puis, diantre, attendez au moins demain matin. Vos idées changeront peut-être d'ici-là!

ISABELLE

Continuez, vous m'amusez.

PIERRE

Non, je vous vexe... Seulement, tant pis! c'est aga-

çant... A la veille, que dis-je? à la minute du sacrifice, vous avez une manière de sublime tranquille qui dépasse tout ce qu'on peut rêver!... (Sarcastique.) Hé! toi, là-bas, l'homme, que penses-tu dans ton coin de cette conversation de soir de noces?

GEORGES, négligé.

Continuez, je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi.

ISABELLE

Nous pensons de même, n'est-ce pas, Georges? Oh! nous nous sommes très approfondis.

GEORGES, se rapprochant, la boîte de cigares à la main.

En tout cas, un fond commun, que je ne crains pas d'avouer, c'est l'amour de la paix... Je redoute les orages sublimes .. Je ne vois pas pourquoi je ne me passionnerais pas pour mon bonheur... mon travail aussi. J'aime bien mon travail... je crois... il me semble... Tu veux un cigare?

PIERRE, visiblement moins maître de lui.

Le calumet de la paix?

GEORGES

Ne raille pas, vieux. Oui, j'ai un penchant au bonheur, un irrésistible penchant à la paix. Tout petit, je me souviens que je te cédais déjà aux billes, au collège, quand tu trichais, ce qui t'arrivait souvent dans la fièvre des jeux illusoires, pour avoir la paix. Ça dure encore. Et ne hausse pas les épaules. Je ne suis pas un homme plus médiocre qu'un autre.

(Ce disant, il a un peu brutalement appuyé la main sur l'épaule de Pierre.)

PIERRE, énervé.

Possible! c'est toi qui railles, eh bien, écoute...

ISABELLE, interrompant avec vivacité.

Quoi? (Elle le regarde fixement.) Je vous défie, Pierre, de ne pas rire.

PIERRE, après un court silence, haussant les épaules.

Vous avez raison. (La voix changée.) Tiens, veux-tu me faire chercher mon vestiaire et une voiture, c'est plus important.

GEORGES

Comment donc!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

PIERRE, ISABELLE

PIERRE

J'ai failli devenir tout à fait ridicule. Merci de m'avoir arrêté à temps. Ah! décidément, oui... pas dans le train!

ISABELLE

Personne n'est parfait.

PIERRE

Oh! je sens la tare, allez! Je ne m'illusionne guère. Je possédais autrefois une petite amie (ne cherchez pas, je vous en prie, vous n'avez pas connu) qui s'intéressait vivement à un jeune auteur dramatique dont le nom ne nous est pas encore parvenu. Il est de Nantes, disait-elle, et il prétend que c'est pourquoi il ne réussira jamais. J'essayai vainement de protester. « Non, non, reprit-elle, il me répète souvent : Vois-tu, il y a quelque chose qui me manque; si j'étais né à Paris, mais né... ce qui s'appelle né... eh bien, je l'aurais. »

ISABELLE, riant.

Que lui manquait-il?

PIERRE

Le dialogue.

ISABELLE

Et alors?

PIERRE

« Je ne sais pas moi, ce que c'est que le dialogue, » — ma petite amie parle toujours, — « mais il paraît qu'au théâtre on ne peut rien faire sans le dialogue. Ce n'est pas l'esprit qui me gêne, dit-il; l'esprit, ça c'est national; il n'y a pas de départements. Alors, les deux premiers actes, tout marche. Seulement, c'est lorsque arrive l'émotion, au troisième acte... (l'émotion, il paraît que c'est au troisième acte) alors ça n'y est plus, je me laisse aller, tu comprends, j'ai l'air de croire que c'est arrivé, d'y couper. Il doit y avoir une manière de ne pas avoir l'air d'y couper! Seulement, voilà, il faudrait être de Paris. » Eh bien, tel ce bon jeune homme qui se destinait à l'art dramatique, quand arrive l'émotion, il vaut mieux que je retourne en province, voyez-vous... je n'ai plus la nuance.

ISABELLE

Revenez guéri.

PIERRE

Adieu, Isabelle. Je ne vous en veux pas. Vous me croyez?

ISABELLE

Oui.

(Un temps. — Le domestique apporte le chapeau et le pardessus.)

PIERRE, mettant son pardessus.

Je vous écrirai. Quel souvenir vous allez garder de moi! J'ai honte un peu. (Il se regarde complaisamment dans la glace en mettant son chapeau.) Bah! en somme, rococo, mais j'aurai été ce qu'on appelait autrefois un galant homme... la jolie expression!... un de ces voyageurs surannés

comme on en rencontrait jadis, dont on disait : Je l'ai connu à Chiassetti, ou ailleurs, il aimait une belle dame, qui avait un chapeau de satin blanc, et il mourut en lui écrivant des vers sur son Pétrarque. (Il rit.) Allons, adieu. Quelle stupide conversation de départ!

GEORGES, rentrant.

La voiture est là.

PIERRE

Je me sauve. (A Madame Heiman, qui vient d'entrer.) Au revoir, vous. Oh! nous sommes gens de revue!

ISABELLE, lui tendant la main.

Bon courage, mon ami.

(Ils se regardent.)

PIERRE

Bonne chance, Isabelle. (A Georges, en sortant, la voix un peu contractée.) Fermée, la voiture? Il doit faire un temps!

SCÈNE IX

ISABELLE, MADAME HEIMAN, puis JEANNINE et GEORGES

ISABELLE

Parti!

(Elle se dirige vers le salon.)

MADAME HEIMAN

Prenez garde, vous avez un volant de défait à votre corsage.

ISABELLE

Ce n'est rien, ne vous donnez pas la peine. J'ai une épingle.

MADAME HEIMAN, arrangeant la robe.

Ce pauvre Pierre, il vous aimait. Que lui avez-vous dit?

ISABELLE

J'ai essayé de lui donner du courage, sans mentir pourtant. Il ne faut jamais mentir. Mon sourire lui fera grand bien plus tard, j'en suis sûre. Vous savez, lorsque le médecin est parti, les malades aiment bien se rappeler qu'il riait... Oh! merci, vraiment, vous êtes trop aimable... (Jeannine entre.) Te voilà, toi; on te cherche partout. C'est très impoli, ce que tu fais là. Pierre est parti. Tu entends?

MADAME HEIMAN

Oh! ne la grondez pas, je vous en prie. Pas aujourd'hui. Elle est si jolie, cette enfant!

GEORGES rentre. Bas, à Isabelle, en passant.

Dites donc, j'ai cru un moment que ça allait se gâter.

ISABELLE

N'est-ce pas? Il s'en est fallu de peu. (A un domestique qui entre.) Y a-t-il assez de voitures? Tout le monde est-il à peu près parti?

LE DOMESTIQUE

Il reste encore les parents de monsieur et trois ou quatre personnes. Il y a aussi la mère de mademoiselle Thérèse qui attend madame dans le petit salon.

ISABELLE

Bien. Nous allons renvoyer le tout. (Aux autres.) Passons, voulez-vous.

(Georges passe le premier.)

MADAME HEIMAN, montrant Jeannine qu'elle voit de dos, à une table, comme plongée dans la contemplation de photographies.

Regardez-la. Est-elle jolie dans cette pose!

ISABELLE, appelant

Jeannine!

MADAME HEIMAN

Elle est plongée dans la contemplation de Saint-Meilhan. Elle n'entend pas.

ISABELLE

Elle fait semblant de ne pas entendre.

MADAME HEIMAN

Attendez !

ISABELLE

Oh ! vous allez lui faire peur.

MADAME HEIMAN, s'approche à pas de loup de Jeannine et lui met la main sur les yeux.

Coucou ! (Elle retire brusquement les mains.) Oh ! vous pleurez, mademoiselle ?

ISABELLE

Elle pleure ?

MADAME HEIMAN, gênée.

Mais oui, elle pleure ! Oh ! je vous demande pardon, mademoiselle... je ne savais pas...

ISABELLE, vivement.

Ce n'est rien, ce n'est rien. Ne vous en occupez pas.

MADAME HEIMAN

L'émotion de la journée sans doute.

ISABELLE

Oui, elle est un peu nerveuse ce soir... Voulez-vous bien dire, s'il vous plaît, à Georges de s'occuper des départs sans moi... qu'on ne m'attende pas, qu'il m'excuse.

SCÈNE X

JEANNINE, ISABELLE

ISABELLE, *rapidement.*

Voyons, Jeannine, pourquoi pleures-tu? Tes petites amies te cherchaient partout, tu boudais dans ta chambre et maintenant voilà que tu pleures?... Voyons, réponds, je veux que tu répondes.

JEANNINE

Je n'ai rien. Laisse.

ISABELLE

Depuis plusieurs jours déjà, on te voit passer silencieusement dans l'appartement, tu t'enfermes, tu ne réponds plus lorsqu'on te parle... Jeannine, ne prends surtout pas en mauvaise part ce que je dis; je ne te fais aucun reproche, mais si quelque chose dans mon attitude t'a blessée le moins du monde, si tu souffres, parle. Jamais un doute ne s'est élevé ni ne s'élèvera entre nous.

JEANNINE

Laisse, je t'assure, je suis fatiguée.

ISABELLE

Ces jours-ci nous avons été très séparées, c'est vrai... Mais regarde-moi donc chérie. M'en voudrais-tu? Si tu crois, si tu peux penser seulement que ce mariage doive changer quelque chose à notre vie... Est-ce cela? Tu ne réponds pas... Est-ce cela?... O Jeannine, est-il rien qui puisse venir déranger notre intimité? N'es-tu pas au-dessus de tout dans ma vie? Je sais bien, à ta place j'éprouverais aussi ce petit sentiment de jalousie, mais, ma chérie, ma chérie, peux-tu penser!... Tournez votre figure par ici... Est-ce que je ne t'aime pas plus que tout au monde!

JEANNINE

Oh! tu dis ça, tu dis ça!

ISABELLE

As-tu besoin que je te le répète, enfant.

JEANNINE

Si j'étais sûre de cela, au moins, bien sûre! Tu m'aimes plus que tout au monde? Songe bien à ce que tu dis.

ISABELLE, dans un élan.

Ah! quand ma vie ne l'aurait pas prouvé, quand je ne t'aurais pas donné la becquée jour par jour, ne peux-tu lire en cette minute dans mes yeux que c'est toi l'adorée! Ne sais-tu pas que c'est ta faute s'il ne reste plus rien pour les autres?

JEANNINE

Plus rien?

ISABELLE

Parole, va, pas grand'chose! Tiens, je suis flattée au fond, de cet accès de jalousie; j'y comptais un peu, je te dirai. (Elle rit.) Embrasse... O Ninette, s'il avait fallu pour t'épargner une grande peine quelconque sacrifier ce mariage, je n'aurais pas hésité.

JEANNINE

Ah! Sacrifier à moi, rien que pour moi? Et cependant, c'est ton bonheur ce mariage! Je dois te paraître bien égoïste en ce moment, hein, Isabelle?... C'est ton bonheur?

ISABELLE

Voyons, comprends... Il y a des choses embarrassantes... beaucoup plus difficiles à expliquer à une petite fille qu'à d'autres.

JEANNINE

Va donc ! te gêne pas...

ISABELLE

D'abord je te l'ai expliqué déjà maintes fois. Ce mariage est de toute raison et de toute nécessité... les convenances... et puis il faut bien prévoir l'avenir, pour moi comme pour toi. Il y a même des questions d'intérêt.

JEANNINE

Oui, je sais... Après?

ISABELLE

Quant à Georges, c'est mon plus vieil ami. J'ai une énorme affection pour lui et tu es assez grande pour comprendre que je ne l'aime pas d'amour.

JEANNINE

Oh ! tu dis ça ! tu dis ça !

ISABELLE

Si je l'avais aimé, je ne l'aurais pas épousé.

JEANNINE, comme quelqu'un à qui on veut en trop faire accroire.

Tu ne l'aurais pas épousé ? Pourquoi ?

ISABELLE, simplement.

Parce qu'il nous aurait dérangées, sœurette... Saisis-tu?

JEANNINE, met un doigt grave sur sa tempe.

Je te demande tout ça, Isabelle, parce que j'ai besoin de mettre de l'ordre dans ma tête. Ainsi, c'est ton ami seulement. Mais si toi tu ne l'aimes pas d'amour, lui, il t'aime?

ISABELLE

Mon dieu... sûrement... à ma manière... (L'entourant de ses bras.) Oh! tu verras, tu verras! combien tu seras heureuse, comme notre affection au contraire, délivrée de tant de soucis matériels d'avenir, deviendra plus étroite, plus serrée!...

JEANNINE

C'est ça, dorlotte... dorlotte...

ISABELLE, lui pinçant le bout du nez

Oh! la vilaine petite fille!

JEANNINE, se redressant brusquement.

Je ne suis pas si petite fille que ça! Je la fais.

ISABELLE, riant.

Tu n'as pas besoin de le dire! Je sais bien que tu y mets de la coquetterie.

JEANNINE

Je suis au contraire très avancée pour mon âge... Ne ris pas. Tu m'offenserais en ce moment, je t'assure...

ISABELLE

Tu es amusante quand tu es digne!

JEANNINE, se lève.

Je suis capable de grandes... grandes choses..., tout comme toi.

ISABELLE, lui prenant les deux mains.

Je sais que sous ces apparences nerveuses et folles tu as des côtés déjà très beaux, très profonds, et un vrai petit cœur de femme. J'ai voulu faire de toi, à ton tour, une femme forte et libre. Aussi, ne me déplaît-il pas que tu fasses beaucoup de footing, du yacht, du cheval... et quand je te laisse même fumer une cigarette, après dîner, il ne me déplaît pas qu'on y

voit le geste d'une petite indépendance très crâne... Et c'est ma fierté de t'avoir faite ainsi.

JEANNINE, hochant la tête, doucement.

Oui, c'est encore à toi que je dois d'être comme je suis. Je te dois tout, même cela, c'est vrai... oh! tu mérites beaucoup de reconnaissance!

ISABELLE

Maintenant, oust! assez causé. Viens au salon.

JEANNINE

Non... non, dorlotte... dorlotte encore... au moins une petite minute.

ISABELLE, la berçant un peu.

Tu verras, comme on te fera une vie belle! On fera ceci, on fera cela... et plus tard, qu'est-ce qu'on fera? On te cherchera un petit mari!

(Jeannine a les yeux clos sur la poitrine de sa sœur.)

JEANNINE, riant du petit rire qu'ont les enfants dans les larmes.

Un petit mari!... oh! tu dis ça!... Oui, raconte encore tout ce que tu aurais fait.

ISABELLE

Tout ce qu'on fera. D'abord, on t'achètera à la campagne une belle écurie de poneys. Tu recevras...

JEANNINE, les yeux toujours fermés.

Oui... oui...

ISABELLE

Et puis, et puis... je ne sais pas, moi! Tu es bête!

(Elle l'embrasse.)

JEANNINE

Dis, c'est vrai, que je ressemblais beaucoup à ma-

man? Dis encore, je faisais beaucoup de mauvais tours? Raconte.

ISABELLE

Je crois bien! Tu m'en as fait voir, va! Tu te rappelles, la fois du bassin?

JEANNINE

Oui, je me rappelle. C'est drôle, hein? (Un temps. Elle ouvre les yeux et regarde au loin dans sa pensée.) J'ai toujours été très originale.

ISABELLE

Entends-tu gratter à la porte? C'est Neyt qui veut venir te dire bonjour. Faut-il lui ouvrir?

JEANNINE, sa rêverie coupée, avec une petite voix sèche.

Merci! si tu t'imagines qu'elle m'intéresse cette bête!

ISABELLE, se levant aussi.

Nous ne pouvons pas ne pas aller dire adieu aux personnes. Si cela t'ennuie, reste. Je t'enverrai Georges qui n'a pas eu le temps de te parler de toute la journée.

JEANNINE

Oh! non. Encore moins!

ISABELLE

Je suis sûre que tu te trompes sur les sentiments de Georges à ton égard.

JEANNINE, avec une volubilité subite.

Je ne crois pas! En tout cas, ça n'a pas la moindre importance, là, là!... On fait ce qu'on fait dans la vie, pour soi, sans s'inquiéter de ce qu'en penseront les autres après. S'il fallait seulement compter sur leur reconnaissance, ah! là! là! ça ne vaudrait pas, vrai, de se donner tant de mal!...

(Elle a dit cela si vite qu'on comprend à peine, et puis elle s'arrête net.)

ISABELLE, suffoquée.

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est que cette divagation philosophique, tout d'un coup?

JEANNINE

Je ne sais pas... fais pas attention.

(Elle se blottit dans les bras de sa sœur, yeux clos, avec un petit grognement.)

ISABELLE

Comme il t'échappe des bribes de phrases par moments, Jeannine, que je n'aime point, pleines d'amertume, bizarres, communes...

JEANNINE

T'occupe pas... c'est ma moue, c'est quand je fais ma moue!

ISABELLE

Allons, je ne réussis qu'à t'impatienter.

JEANNINE

Écoute... dis-le moi dans les yeux. Tu seras profondément heureuse?

(Elle regarde sa sœur avec des yeux tout grands et sérieux.)

ISABELLE

Profondément.

JEANNINE

Eh bien, alors voilà, c'est fini! Je suis calmée tout à fait... Ce n'était pas plus difficile que ça!

ISABELLE

Calmée, calmée?

JEANNINE

Oh! complètement! Je suis même bien.

ISABELLE

Alors, vite, lève-toi. Cette fois, je ne peux plus attendre une seconde; viens.

JEANNINE, avec un mouvement crispé.

Pas encore! pas encore! Non, écoute... je ne veux pas. Ça m'ennuie.

ISABELLE

Alors, désires-tu que je t'apporte quelque chose ici? Il doit rester de ce que tu aimes au buffet.

JEANNINE

C'est cela, c'est cela...

ISABELLE

Une coupe de fruits. Je te l'apporterai moi-même. Oh! je te gâte.

JEANNINE, agitée au possible.

Mon dieu!... pas si vite, je t'en supplie... Reste une petite seconde.

ISABELLE

Tu es vraiment dans un émoi extraordinaire, Jeannine. Tu ne te sens pas malade?

JEANNINE, se ravisant et s'efforçant de paraître naturelle.

Tu as raison; il faut que tu t'en ailles. Tu dis une coupe de fruits?... Oui, une coupe de fruits... je veux bien... Seulement, ne l'apporte que dans un quart d'heure... pas avant... lorsque je serai tout à fait bien... Je vais m'étendre ici sur le canapé. C'est compris? Pas avant un quart d'heure?...

ISABELLE

Capricieuse!...

(Elle s'éloigne, Jeannine s'allonge sur le canapé et alors on entend comme une plainte.)

JEANNINE

Sœurette! sœurette!... quel dommage!...

ISABELLE, se retournant.

Oh! un reproche? Encore!

JEANNINE

C'est parce que je t'aime tant!... tant! T'occupe pas de moi maintenant, ne t'occupe plus. (Quand Isabelle va passer la porte.) Isabelle!... regarde-moi encore, gentiment... de la porte... là, comme ça... Va, maintenant, va! (Isabelle est partie. Seule, d'une voix étranglée, Jeannine appelle encore.) Isabelle! Isabelle!... Oh!

(Elle se met à trembler fièvreusement des mains. Un moment se passe. Alors on la voit se relever, dégrafer son corsage, y prendre une enveloppe qu'elle cachète avec un soin extraordinaire. Elle remet la lettre dans son corsage, regarde si on ne la voit pas, puis se sauve à pas précipités par la porte de droite.)

SCÈNE XI

ISABELLE, puis GEORGES

VOIX D'ISABELLE

Non, non, ne vous dérangez pas, ce n'est rien.

(Elle entre, avec à la main une coupe sur une assiette.)

GEORGES, la suivant.

Elle est malade?

ISABELLE

Seulement un peu énervée... Jeannine? Où donc a-t-elle passé? (Allant au hall.) Tu es là? (Georges l'embrasse sur la nuque.) Taisez-vous! Vous avez failli me faire tout renverser.

GEORGES

Posez donc ce meuble, c'est gênant.

ISABELLE

Retournez. Nous sommes ridicules. Depuis une heure on doit prendre nos petites absences pour des allusions d'impatience. C'est grotesque. Nous avons l'air de le faire exprès.

GEORGES

Ça vous ennuierait donc tant d'avoir l'air de le faire exprès? Tu m'aimes?

ISABELLE

Je t'aime.

GEORGES

Oh, ce premier « tu »! Ce n'est pas mal pour une première fois, mais il y a mieux. On dit « tu », très fort. Ça doit durcir les lèvres. (Ils s'embrassent.) J'ai été irréprochable, tout à l'heure, dites?

ISABELLE

Comme toujours.

GEORGES, avec un rire malin.

C'est égal, je ne suis pas fâché de cette conversation! Je n'avais pas besoin d'être renseigné certes, mais on apprend toujours... Ah! vous êtes une femme à poigne et d'une beauté... un peu froide... mais si supérieure!... Enfin!... Seulement, moi, vrai, j'ai honte avec mon gros désir vulgaire... J'ai peur de vous dégoûter...

ISABELLE

Non, Georges, je vous estime et vous aime; si je mets le devoir de la vie plus haut que tout, mon affection pour vous n'en est pas diminuée... Allez, n'ayez crainte. Notre part est la bonne. Je me charge de nous. (Georges lui tient les mains et la regarde dans les yeux.) Eh bien? quoi?

GEORGES

Eh bien! eh bien! est-ce que tu ne vois pas que je me retiens pour ne pas t'écraser dans mes bras?

ISABELLE

Chut! Je vous assure que nous nous couvrons du plus complet ridicule... Filez!... Mais où est-elle donc passée? Elle a dû grimper dans sa chambre.

GEORGES, souriant finement.

A tout à l'heure, alors...

ISABELLE, haussant les épaules.

Ah! français que vous êtes!... Les vieilles plaisanteries ne perdent pas leur droit... et il y a toujours du commis voyageur chez l'homme le plus intelligent.

GEORGES

A tout à l'heure, tout de même.

(Il sort.)

ISABELLE, Restée seule, va vers la porte de droite puis elle se ravise, remonte au fond, ouvre la porte vitrée du jardin d'hiver plongée dans l'obscurité. Elle appelle.

Nine!... Nine! es-tu là?

(Elle tourne le bouton électrique, inspecte et ressort.)

SCÈNE XII

JEANNINE, ISABELLE

(A ce moment la porte s'ouvre violemment, Jeannine se précipite en courant dans le sens du salon.)

ISABELLE

Eh! bien, qu'est-ce que c'est? Pourquoi cours-tu comme une folle?

JEANNINE, se retourne d'un élan et se jette éperdue au cou de sa sœur

Adieu! adieu! Isabelle! adieu!

ISABELLE

Mais qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui te prend? Tu es folle!... Tu m'étrangles!...

JEANNINE, accrochée désespérément, dans un grand sanglot.

Adieu!... Adieu!...

ISABELLE

Mais c'est insensé!... Réponds?... Lâche-moi... Ah! ça, chérie, chérie... mais tu m'épouvantes... voyons... c'est fou!... Oh! mais parle donc... Jeannine!... Mon dieu! qu'est-ce que tu sens? Ouvre la bouche... Qu'est-ce que tu as bu? Malheureuse! Ce n'est pas vrai, Jeannine, ce n'est pas vrai?...

JEANNINE

Adieu!...

ISABELLE

Oh!... au secours! au secours! Ah! malheureuse! Au secours donc! quelqu'un... Georges!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GEORGES, puis MADAME HEIMAN, puis UNE MADAME DE ROUVRAY, UNE JEUNE FILLE, etc.

(Georges accourt.)

ISABELLE

Elle s'est tuée! Elle s'est empoisonnée! Elle vient de s'empoisonner... Georges! au secours! au secours! mon Dieu!...

MADAME HEIMAN, entrant.

Un malheur?

GEORGES

Vite, vite! Voyez si monsieur Barguier, un ami d'Isabelle, est parti... Je crois qu'il a été médecin dans la marine... monsieur Barguier... Sinon, prévenez mon médecin par téléphone, 225-30... Pas un mot surtout, ne laissez entrer personne. . Que personne ne sache!...

(Il les pousse toutes deux dans le jardin d'hiver dont il referme la porte, derrière lui.)

(On entend dans le salon le bruit des voix des quelques rares personnes qui restaient encore; quelques phrases : *Où cela?... Téléphone!... etc...*)

MADAME HEIMAN, rentrant. suivie de monsieur Barguier.

Là, monsieur... cette porte... Entrez, je vous en supplie! (Elle fait entrer, puis barrant la porte à deux ou trois personnes accourues.) C'est Jeannine qui vient de se trouver mal... Elle s'est surmenée toute la journée... l'émotion de ce mariage... Elle se contenait depuis plusieurs heures, elle a été prise d'une syncope subite... Madame Dessandes a perdu la tête! c'est bien compréhensible...

UNE VIEILLE PARENTE

Sa Jeannine! Elles s'aiment tant!... Pourvu qu'il n'arrive rien!

UNE DAME, en sortie de bal, la tête couverte.

Mais vous pensez que ce ne sera pas grave?

MADAME HEIMAN

Nullement. Quoique le contre-coup sur madame Dessandes... Naturellement elle va s'effrayer.

LA DAME

J'étais déjà dans l'escalier. Je suis remonté précipitamment avec madame de Rouvray et sa fille, en entendant ces cris!... On ne peut pas entrer?

MADAME HEIMAN

Non, non... on m'a bien recommandé.. Vous savez, la solitude dans ces sortes d'indispositions...

MADAME DE ROUVRAY

Comme c'est contrariant!... Il y a tant d'anémies cérébrales depuis quelque temps!

(Madame Heiman répète ses explications à voix basse à un monsieur, dans l'encoignure du salon.)

LA VIEILLE PARENTE

Quelle est cette dame qui a l'air si intime?...

UN MONSIEUR

Je ne sais pas... une madame Hermann... Heiman... un nom israélite... Il n'y a que des israélites pour devenir des amis intimes en cinq minutes.

UNE PETITE JEUNE FILLE, à sa mère madame de Rouvray.

Pff! en voilà une révolution! Cette Jeannine! C'est de la pose!... Mais oui, elle adore faire son intéressante. Je ne la connais pas d'hier, tu penses! Tiens, tu demanderas à Georgette! Est-ce qu'elle ne fait pas ses embarras tout le temps, à la pension? Elle est trop gâtée, voilà... Et jalouse, quand on ne s'occupe pas d'elle! Est-ce qu'à la représentation des grandes, quand on a joué *Vercingétorix*, il y a quinze jours, elle ne vient pas faire des histoires parce qu'on lui avait distribué le rôle de Celtill! Elle a piqué une crise de nerfs. Elle voulait à tout prix jouer Vercingétorix.

MADAME DE ROUVRAY

Le fait est qu'elle a bien mauvais genre, ta petite amie... Cette ferronnière sur le front!

LA PETITE

Et ses bagues!... Elle en a jusqu'à l'index comme les peintresses de la rue de Berri.

UNE DAME, en s'en allant, à madame Heiman.

Dites bien à madame Dessandes toute la part que j'ai prise...

MADAME HEIMAN

Je n'y manquerai pas.

(A ce moment, Georges rouvre la porte. Il paraît très maître de lui et sourit.)

GEORGES, répondant aux uns et aux autres.

Vraiment je suis désolé... quel contre-temps!... Ce n'est rien du tout... un léger étourdissement... la cha-

leur, le bruit... Je vous en prie... Oui, ma femme s'est un peu émotionnée... Mille fois trop bonne... Ma chère tante, voulez-vous vous occuper de ces dames?...

(Il les a menées en souriant jusqu'à la porte du salon.)

MADAME HEIMAN, prenant Georges à part.

Eh bien... vite, vite! dites?... Vous souriez?

GEORGES

Eh bien, fausse alerte, Dieu merci! Elle n'a même pas eu le temps d'avaler le laudanum... Aucun danger. A peine avait-elle bu, qu'elle a tout à fait perdu la tête, et s'est jetée au cou de sa sœur... Personne ne se doute de rien, au moins?

MADAME HEIMAN

Personne.

GEORGES

Vous êtes sûre? J'y tiens...

MADAME HEIMAN

Mais quel coup de folie!

GEORGES

Oui, je ne sais pas, c'est fou! c'est ahurissant!

MADAME HEIMAN

Vous êtes sûr qu'il n'y a plus de danger?

GEORGES

Il n'y en a même pas eu. Faites filer cette peste de madame de Rouvray surtout... hein? Je vous demande pardon... Et que la porte soit interdite à qui que ce soit!

MADAME HEIMAN

Je crois bien... mon pauvre ami... Ne vous occupez de rien. (Georges rentre rapidement dans le hall. Madame Heiman appelle un domestique.) Monsieur vous fait dire de veiller aux voitures et de ne laisser entrer absolument personne...

même la tante de monsieur... Qu'elle envoie prendre des nouvelles demain matin si elle veut.

LE DOMESTIQUE

Bien, madame.

(Tout le monde est rentré au salon à l'exception de Mme Heiman et de Victor de Chelles.)

SCÈNE XIV

MADAME HEIMAN, VICTOR DE CHELLES, seuls.

VICTOR DE CHELLES, qui s'est rapproché de Madame Heiman, dans l'embrasure de la porte.

Alors tu restes?

MADAME HEIMAN

Il faut bien... Je ne puis m'en aller ainsi...

VICTOR

Bon agrément!... Tu viens déjeuner demain?

MADAME HEIMAN

Oui, oui.

VICTOR

Tu as l'air émue?

MADAME HEIMAN

On le serait à moins... Figure-toi...

(Elle va fermer la porte du salon.)

VICTOR

Quoi?

MADAME HEIMAN

Figure-toi... ce n'est pas un évanouissement.

VICTOR

Bah!

MADAME HEIMAN

C'est... (A ce moment le jardin d'hiver s'ouvre et Isabelle et Georges apparaissent.) Chut!... à demain... je te raconterai.

(Victor s'éclipse.)

SCÈNE XV

MADAME HEIMAN, ISABELLE, GEORGES

(Isabelle et Georges sortent du jardin d'hiver, elle est toute défaite; lui la soutient un peu.)

MADAME HEIMAN, se précipitant à sa rencontre.

Madame!

ISABELLE

Ah! c'est vous!... Au fait, vous savez...

GEORGES

Elle seule!

ISABELLE, vague.

Merci, merci...

MADAME HEIMAN

Comme vous êtes pâle!

ISABELLE

J'ai deux mots à dire à Georges. Voulez-vous nous laisser seuls, s'il vous plaît? Oh! vous pouvez entrer... Au contraire, je vous en prie... vous me rendrez service... Veillez sur elle!

(Madame Heiman entre dans le jardin tout doucement.)

SCÈNE XVI

ISABELLE, GEORGES

ISABELLE

Tiens, prends cette lettre. Elle t'est adressée. Je l'ai trouvée sur sa poitrine. Lis.

GEORGES, a un mouvement de surprise, puis il prend la lettre que lui tend Isabelle. On entend des bribes de phrases.

Parce que je vous voulais à moi... à moi... alors sans rien dire... j'aurais désiré vous embrasser avant de mourir... Et toi, sœurette... faire du mal... très bien ainsi...

tu verras... (Il laisse tomber la lettre, stupéfait. Silence. Il se rapproche timidement, avec émotion, d'Isabelle.) Isabelle, vous pleurez?

ISABELLE

Non... je reste atterrée... atterrée... oh!

GEORGES

Je vous jure que, pour ma part, j'ignorais... (Geste d'impuissance.) Je vous demande pardon.

ISABELLE

Pourquoi prenez-vous cet air honteux, comme si vous aviez à vous excuser de quelque chose? (Le regardant.) Dieu! il s'agit bien de cela! Ma Jeannine qui voulait s'en aller! ah bien!...

GEORGES

Oh! s'en aller!... l'aurait-elle pu? Vous voyez...

ISABELLE

Avoir tout pensé, tout calculé, s'être appliqué l'âme à la sienne, on peut dire, avoir tout prévu... pas une minute, cette chose stupide, cette insipide banalité... C'était trop simple à imaginer, évidemment!... Ah! la vie est encore trop bête pour que la raison soit bonne à quelque chose!

GEORGES

Mais aussi, que diable, qui eût pu prévoir?... (Levant les bras au ciel.) Ça arrive donc encore, ces choses-là?

ISABELLE, continuant fiévreusement.

Ainsi, elle m'a caché cela à moi, obstinément? Mais à y réfléchir une seconde, on est épouvanté, Georges! Oh! comme elle a dû souffrir! Le drame horrible!...

GEORGES, essayant de calmer le tumulte.

Peut-être a-t-elle cédé, au contraire, à une ivresse nerveuse. Elle n'a peut-être pas du tout réfléchi. A

seize ans, on veut toujours mourir tout de suite ! Elle attribue peut-être à l'amour des déceptions imaginaires. A cet âge, sait-on?

ISABELLE

Allons donc ! Regardez, précisez. C'est effrayant ! Elle a attendu, jusqu'à ce jour, que tout fut irrémédiablement consommé, que tout espoir pour elle fut bien mort! Ah! égoïstes que nous sommes! (Avec passion.) La chérie! la chérie! Et pour moi cela! Comment calmer les traces de sa blessure maintenant? Car c'est fini... Elle a attendu jusque-là, que mon bonheur fut irréparable!

(Georges se retourne brusquement.)

GEORGES

Que voulez-vous dire par là? Que vous m'eussiez sacrifié?

ISABELLE

Il l'aurait bien fallu.

GEORGES

Ah!

ISABELLE

Et comme elle le savait!... Mais vous, le premier, vous l'auriez trouvée juste, notre séparation!

GEORGES, avec un léger sourire.

Évidemment! Ce n'est qu'une insignifiante question d'amour.

ISABELLE, du bout des dents.

Et je vous aime pourtant, Dieu sait!

GEORGES, a l'air d'hésiter une seconde à dire quelque chose, puis il se ravise.

Oui. Eh bien, laissez-moi vous dire que vous êtes dans un trouble fort légitime, mais toutes les hypothèses, que vous feriez en ce moment sur le compte de Jeannine, sont bien gratuites... Il ne faut pas exagérer

les choses. Les douleurs d'enfant, qu'est-ce? Dès qu'elle a senti qu'elle perdait pied, elle s'est raccrochée à vous. Suicide même, en l'occasion serait un bien gros mot. Et tout cela va et vient dans ces petites cervelles, il n'y faut pas ajouter l'importance que...

ISABELLE, sèchement.

Ce n'est, en tout cas, pas à vous à le faire remarquer!... Vous restez vraiment d'un calme!... Seriez-vous étranger, pour n'être pas de la famille? C'est pour vous qu'elle s'est tuée! Et vous, le premier, mon cher, vous lui devriez au moins des paroles moins indifférentes!

GEORGES

Aïe! Aïe! Il vaudrait peut-être mieux que nous n'entrions pas dans ces sortes d'appréciations... (Vivement.) Il y a des choses plus pressées... D'abord, que faire?

ISABELLE

Ah! oui, que faire!

GEORGES

Le remède nous ne le trouverons pas ainsi en cinq minutes... Mais puisqu'il est préférable de laisser Jeannine seule un peu avec Barguier, et que nous disposons déjà d'une seconde pour nous concerter, je voudrais que vous m'indiquiez tout de suite en ce qui me concerne, le... comment dire? (Il cherche.) l'attitude que je dois avoir dès que nous allons rentrer.

ISABELLE

L'attitude! Quel mot sec! Il n'y a pas d'attitude à avoir... (Avec un grand geste.) Celle du cœur!...

GEORGES

C'est un peu vague. (Sursaut d'Isabelle.) Oh! Isabelle, comme je sens saigner votre âme!... Elle souffre aigrement, ma pauvre femme! c'est bien naturel... Mais vous

verrez, vous verrez, comme tout s'aplanira... vous en serez étonnée, j'en suis sûr... Le moindre dérivatif à son idée fixe... il suffira d'un peu d'éloignement...

ISABELLE

Ah! ça, êtes-vous fou? L'éloigner? Me séparer d'elle une minute, maintenant? Vous ne pensez pas à ce que vous dites! C'est-à-dire que je vais être rivée à elle simplement, moi! S'il y a seulement une porte entre nous désormais, je ne vivrai pas! Quelle épouvante si je ne l'avais pas, là, sous la main, tout de suite, mon dieu, mon dieu... j'aimerais mieux mourir tout de suite! Ah! c'est que je la connais! Elle est capable de recommencer demain... L'éloigner? Quel crime! Non, non, on ne passe pas deux fois par où je viens de passer!... L'horrible petite! Elle a mis la mort entre nous.

GEORGES

Je disais : éloignement... comme ça... sans rien préciser...

ISABELLE, se redressant et allant droit à lui.

Voyons, Georges, au lieu de nous réunir étroitement contre le malheur, il y a au contraire entre nous, depuis tout à l'heure, comme une hostilité réelle, comme si nous avions senti tout de suite que nous allions défendre différemment notre bonheur. Nous valons mieux que cela.

GEORGES, effondré.

Ah! notre pauvre bonheur, parlons-en! Quel cataclysme! Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? Comment sortir de là?

ISABELLE

Vous le demandez? Mais nous jeter à son secours! La guérir! La guérir; tenter cela! Et que voulez-vous que nous fassions d'autre maintenant? Me séparer d'elle, une minute, du moins pour l'instant, n'y revenons

plus, n'est-ce pas? Je considère le petit voyage ou la maison de santé que vous m'offrez comme une monstruosité. Quelle réponse a son abnégation! Pour l'instant je la garde... voilà ce que je sens. Après, on verra.

GEORGES

Alors la prendre entre nous, avec nous, à Saint-Meilhan?... Non non, je ne contredis pas, notez bien!... je vous demande simplement... je m'informe.

ISABELLE

A moins que vous ne préfériez que nous nous disions adieu?

GEORGES

Merci.

ISABELLE

Ah! si jamais ce petit être se tuait pour de bon, à cause de nous, songez quel serait le reste de notre vie!... Pauvre enfant désemparée! Ce qu'il faut au contraire, c'est ne pas l'abandonner, la calmer, tout de suite, la réconforter, pour arriver à la guérir ensuite, petit à petit... à lui sortir cet amour du cœur.

GEORGES, *arpentant le salon désespérément.*

La guérir, la guérir!... Songez-vous à tout ce que cela comporte? Tout ce que cela veut dire?

ISABELLE

Oui, je le comprends aussi bien que vous. Avec d'autres natures que les nôtres ce serait peut-être impossible... mais nous sommes trop chics, trop incapables l'un et l'autre de tomber dans les vilenies!... Vous ne doutez pas de vous, je suppose?

GEORGES, *haussant les épaules.*

Bien entendu. Seulement réfléchissez à la situation que cela nous crée!

ISABELLE, avec emportement.

Mais oui nous souffrirons, parbleu! Tant pis! Oui certes, une vie de soins, une tâche très, très lourde; c'est une affaire de volonté. Et comment lui marchanderions-nous nos peines, dites, car c'est sublime ce qu'elle vient de faire là, cette petite, je ne sais pas si vous vous en rendez bien compte!... Et vrai, ce ne serait pas la peine d'être les gens que nous sommes et que, grâce à Dieu...

GEORGES, l'interrompant un peu impatienté.

Oh! vous, évidemment, je sais à quoi m'en tenir, vous m'aimez d'une façon si... supérieure! Mais moi, je ne suis au-dessus de rien du tout, moi! Mon devoir est de vous ouvrir les yeux sur l'avenir... Guérir? vous en parlez à votre aise... Y parviendrez-vous?

ISABELLE

Sûrement!

GEORGES

Peut-être.

ISABELLE le regarde, puis avec un sourire un peu méprisant.

Mais si, Georges, mais si!... nous arriverons parfaitement à la délivrer de vous, petit à petit... Que voulez-vous? nous apprendrons comment, à mesure... Raison, douceur, morale, que sais-je! C'est une question de tact, de précaution infinie. Mais dès les premières paroles douces que nous lui dirons, vous verrez son étonnement sera doux d'apprendre que l'amour c'est une chose naturelle, dont on parle, nullement offensante, et qui se traite. Elle l'a caché comme une honte. Il faut qu'elle arrive à s'en exprimer au grand jour, quotidiennement, comme de sa santé, d'une maladie naturelle, admise entre nous... Et puis l'amour, ça s'use à en parler!... Je sais en tout cas, moi, qu'elle n'en mourra plus. — C'est l'essentiel, d'abord. Toutefois puisque vous paraissez ne pas m'approuver...

GEORGES

Voyons, vous savez bien, ma chérie, que votre volonté n'entre même pas en discussion. Que voulez-vous que je fasse? C'est une impasse : soit! Plus tard, plus tard seulement, je me permettrai de vous poser quelques questions... oh! absolument personnelles, d'ailleurs! elles manqueraient d'à-propos en ce moment. Jusque-là je me tiendrai dans mon coin.

ISABELLE

Non pas. Je compte au contraire beaucoup sur vous.

GEORGES

Oh! oh!

ISABELLE, frappant des doigts sur le canapé.

Cessez de railler, voyons; c'est déplacé.

GEORGES

Je raille, moi? Alors c'est une façon de sagesse vague que je cherche à opposer, comme ça... sans bien savoir... un contre-poids... Et puis, je m'essaie en même temps déjà à une contenance... Quand je me sentirai ridicule, je m'en tirerai par l'ironie. Voilà!

(Il fourre rageusement les deux mains dans ses poches.)

ISABELLE

Ridicule! Quelle préoccupation!

GEORGES

Parbleu, vous n'aurez que les belles, vous!

ISABELLE, avec volubilité.

Belles, oui, et je vous communiquerai de cette beauté, Georges! Quelle haute tâche que la nôtre! Quel enthousiasme à éclairer cette petite âme confuse! à...

(Georges cette fois perd patience.)

GEORGES

Pardon, pardon, plus je vais plus je me persuade que je suis un homme vulgaire, très terre à terre. J'ai besoin que nous ne nous égarions pas. Et comme il me semble percevoir dans vos paroles un peu d'emphase, et...

ISABELLE

Oh! insulter ainsi ce qu'il y a de meilleur en moi!

GEORGES, se rapprochant, plus doucement.

Pardon si je vous ai blessée, Isabelle... je n'avais pas cette intention. Je suis là seulement pour ramener la situation à toute sa vulgarité... j'insiste : vulgarité... Se dévouer, c'est bien... mais je ne voudrais pas que nous soyions dupes d'un lyrisme un peu... en dehors de la question. Ecoutez, j'aurais trop à dire, et cela ne servirait à rien! Autant lancer des cailloux dans l'infini!... Votre fièvre est bien légitime, après tout, et je ne veux pas être taxé d'égoïsme. Réfléchissez à tout; décidez; puis que ce soit chose entendue. Décidez de notre vie comme vous le voudrez! Vous êtes libre, maîtresse de notre sort... Et cela fait, je prends ma pipe, mes bouquins, je me mets au travail, en pleine paix comme si de rien n'était. Il ne faudra pas me le répéter deux fois. Vous conduirez la barque et j'attendrai, patiemment. Arrive que pourra!... soit. Ce que je vous certifie, par exemple, c'est que, quoi qu'il advienne, je ne m'en mêlerai pas! Jeannine est votre sœur... vous la soignerez à votre guise. Moi, je ne vous suis qu'un étranger; je n'existe pas. Soyez-en bien avertie et retenez-le, je vous prie!... Je me ferai toujours une vie, d'ailleurs, et vous me donnerez de votre amour ce que vous voudrez... ce que vous pourrez. Je m'en contenterai.

(Il a dit cela du ton d'un homme qui lutte violemment contre lui-même, puis prend son parti. La porte s'ouvre. Madame Heiman sort sur la pointe des pieds.)

MADAME HEIMAN

Madame !

ISABELLE

Quoi? Ça ne va pas?

MADAME HEIMAN

Si, si, au contraire. Seulement, elle a une grosse crise de larmes. Je crois que vous pourriez rentrer sans inconvénient. Elle pleure, elle sanglote, elle dit qu'elle ne veut plus vous voir, madame... oh! des mots d'enfants!

(Elles se sont rapprochées de la porte entr'ouverte. Isabelle regarde avec précaution, puis dit quelques phrases à voix basse à madame Heiman qui rentre, toujours sur la pointe des pieds. Pendant ce temps, Georges s'est assis nerveux, sur le bras d'un fauteuil. Isabelle descend et vient l'embrasser, les bras au cou.)

ISABELLE

Allons, votre main Georges... et courage! Il ne faut plus rien regretter.

GEORGES, soupirant.

Je vous aimais.

ISABELLE

Vous m'aimerez. C'est notre bonheur remis à un peu plus tard, mon ami, voilà tout.

GEORGES

Notre bonheur! notre baiser!... les voilà loin!

ISABELLE, douce.

Qui sait? (Georges relève la tête.) Oui, je dis : qui sait? Laissez-moi ménager l'avenir. Vous savez bien quelle femme logique je suis?

GEORGES

Après tout, des êtres comme vous sont peut-être capables de miracles!

ISABELLE

Allons, souriez; vous voyez bien que j'ai la force de sourire, moi. Levez la tête. Je comprends votre peine; mais ne vous attristez plus de moi, Georges! Il fallait bien payer un bonheur trop facile.

GEORGES

C'est cher!

ISABELLE

Oui, mais lorsque nous nous retrouverons après, seuls et fiers, avec notre amour?

GEORGES, se lève et résume la situation avec effondrement.

Alors quoi? nous partons toujours à Saint-Meilhan, et elle nous suivra?

ISABELLE, ferme.

Demain!

GEORGES, bêtement accablé.

Mon Dieu!... mon Dieu!... qui aurait pu prévoir... il n'y a qu'un instant?

ISABELLE

C'est un tort; nous aurions dû prévoir.

(Georges est debout, Isabelle va comme pour l'embrasser, mais elle lui prend la tête entre les mains et le regarde longuement dans les yeux.)

GEORGES

Pourquoi me regardez-vous ainsi?

ISABELLE

Je cherche. Je m'habitue à l'idée que c'est vous qu'elle aime... vous... toi... qu'elle t'aime, à en vouloir mourir... Ah! quel est donc ce mal mystérieux et terrible, et pourquoi faut-il qu'il choisisse toujours les épaules les plus faibles!

(La porte du hall s'ouvre à cet instant.)

GEORGES

Tenez!

ISABELLE

Ma petite...

(Jeannine est presque portée par madame Heiman et monsieur Barguier. On la dépose sans bruit sur un canapé. Elle est décorsetée, elle a ses petites mains baguées sur la figure et se cache dans le dossier du canapé. Discrètement madame Heiman et monsieur Barguier se retirent au fond, Georges reste à distance aussi. Silence. Isabelle s'approche doucement.)

SCÈNE XVII

GEORGES, ISABELLE, JEANNINE, MADAME HEIMAN, MONSIEUR BARGUIER

ISABELLE, murmure à l'oreille de sa sœur :

Jeannine!... C'est moi, Jeannine! Oh! la méchante petite fille qui voulait nous quitter ainsi, nous abandonner... Vous n'avez pas honte, mignon, mon mignon?... Et pour cela!

JEANNINE, sans bouger, la tête enfouie dans les bras.

Plus bas... plus bas... Isabelle...

ISABELLE, souriante.

Oui, oui... à l'oreille... Comme si tu n'aurais pas eu plus vite fait de me le dire! Ouvrez vos yeux! voulez-vous ouvrir vos yeux! Oh! je vous gronderai, je vous gronderai... mademoiselle!

JEANNINE, les yeux obstinément fermés, ne voulant pas les rouvrir au monde extérieur, lance à voix étouffée :

Est-ce que Georges sait?

ISABELLE

Mais oui, Georges sait! Je crois bien. Il est là! (haut) Georges!

JEANNINE

Non, non! je ne veux pas!... je ne veux pas!

(*Elle se renfouit dans les coussins, cette fois complètement. Isabelle fait un geste impérieux à Georges et mimique de Georges qui a l'air de dire : « Tout à l'heure... on a bien le temps! »... Il s'échange à ce moment entre Georges et Isabelle, une pantomime agitée.*)

ISABELLE, *appelant très haut.*

Georges! (*A Jeannine.*) Tiens, le voilà devant toi!... Ouvrez les yeux!

JEANNINE, *sanglotant et trépignant, la bouche contre les coussins.*

Je ne veux pas! Je ne veux pas!

ISABELLE

Tiens, le voilà qui te tend la main et qui te parle. Regarde.

(*Nouvelle mimique. Il faut enfin que Georges se décide. Alors il tire brusquement ses manchettes de l'air de quelqu'un qui prend un grand parti et il s'avance.*)

GEORGES, *avec un sourire bête et figé sur les lèvres.*

Eh bien, Jeannine, eh bien... vous nous en faites des peurs!... Vous ne voulez pas me donner la main?

JEANNINE, *pleurant à gros bouillons.*

Isabelle! Isabelle!

ISABELLE, *essayant de lui forcer doucement les paupières avec les doigts.*

Ouvrez les yeux!... Je veux que tu ouvres les petits yeux... Si, si... qu'est-ce que c'est que ça!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

A Saint Meilhan. — Résidence sans grand style, bâtie sous la Restauration. — Une grande pièce du rez-de-chaussée donnant, par une large porte-fenêtre en fer forgé, comme une grille avec vitres, sur un perron et sur un long parc feuillu à peine un peu roux déjà. — La pièce est vaste, gaie et froide; habilement modernisée, dans les détails, par des mains de femme. A droite et à gauche, portes. Piano à queue. Grande cheminée ancienne, arrangée à l'anglaise, à gauche. — Les meubles sont jolis.

Le rideau se lève sur une scène d'intimité deux mois après le premier acte. A gauche, Isabelle et madame Heiman, près d'une petite table où il y a des boissons. A droite, à distance, Georges tape avec un marteau sur quelque chose qu'on ne distingue pas très bien; et au milieu d'eux, sur un pouf, face au public, complètement isolée : Jeannine. Elle se ronge un peu les ongles. Elle a un petit polo sur la tête et une cravate rouge.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, ISABELLE, MADAME HEIMAN, JEANNINE

GEORGES

Quatre heures, déjà! Comme nous avons déjeuné tard.

ISABELLE

Et vous n'avez pas encore travaillé aujourd'hui?

GEORGES

Chiche! J'y vais.

ISABELLE, à Madame Heiman.

De la glace ?

MADAME HEIMAN

Merci. Maintenant on n'en a guère plus besoin... Comme c'est joli toute cette descente vers l'Oise, d'ici !

GEORGES

C'est une merveille, par les premiers jours de froid... Avec le petit vent du nord qui rebrousse les feuilles, c'est tout d'argent. Si vous voyiez ça à cinq heures du matin !... Seulement, voilà, il faut être levé.

MADAME HEIMAN

Vous vous levez donc à cinq heures du matin ?

GEORGES

A la bougie quelquefois.

MADAME HEIMAN

Vous chassez en ce moment ? C'est donc vous qui faites tout ce bruit de fusillade au bout de mon parc. On ne peut plus dormir.

GEORGES

Peuh ! je vais plus loin que ça... J'ai été jusqu'à Laurac, hier.

MADAME HEIMAN

Mâtin !

ISABELLE

Vous ne voulez pas nous aider à arranger ces chrysanthèmes ?

MADAME HEIMAN

Nous manquons de chic.

GEORGES

C'est très bien au contraire. N'y touchez plus... Mon lemonscoach est sucré ?

ISABELLE

Non, j'ai oublié.

GEORGES

Où est le sucre pilé ?

JEANNINE, se levant subitement de son pouf, comme réveillée d'un rêve, et se précipitant.

Voilà.

(Elle empoigne le sucre pilé et le porte à Georges.)

GEORGES

Ah ! merci, merci.

(Jeannine se rassied.)

MADAME HEIMAN

Vous voudrez bien faire un petit tour de voiture avec moi, avant d'aller à la gare?

ISABELLE

Pourquoi à la gare?

MADAME HEIMAN, embarrassée.

Je ne vous ai pas dit?... Monsieur de Chelles arrive au train de six heures.

GEORGES

Victor ? Tant mieux !

MADAME HEIMAN

Il passait dans le département, alors...

GEORGES

Oui, oui... S'en donne-t-elle du mal !

ISABELLE

Eh bien, à cinq heures, si vous voulez; je vous accompagnerai peut-être jusqu'à la gare.

MADAME HEIMAN

Jeannine voudra bien se joindre à nous?

ISABELLE

Je ne sais si cela lui convient... Veux-tu venir en voiture, à cinq heures, avec nous ? (Elle se retourne en s'adressant à Jeannine. Jeannine est depuis le commencement de la scène, perdue dans la contemplation béate de Georges; elle ne le quitte pas des yeux. En ce moment elle a la bouche grande ouverte et n'entend absolument rien. — Reprenant à voix basse :) Jeannine?

MADAME HEIMAN, comblant habilement le silence.

Ah ! l'eau déborde!... prenez garde !

ISABELLE

Mais non, elle ne déborde pas.

MADAME HEIMAN

Ah ! je croyais. Connaissez-vous le petit bois des Cheminières, à trois kilomètres d'ici ? Comment, vous ne l'avez jamais visité? C'est exquis, ma chère... il faut absolument que vous voyiez ça... Pour une fois que je vous tiens, je ne vous lâche pas. Nous irons tout à l'heure.

ISABELLE

Quoi ? Si vous voulez... ça m'est égal.

MADAME HEIMAN, à Georges.

Que faites-vous là-bas ?

GEORGES

J'arrange le collier de Neyt qui est détraqué... Elle perd tout le temps son collier, cette bête!... Allons bon !... Où ai-je mis le tournevis, maintenant?

JEANNINE, se précipitant de son pouf.

Le voilà !

(Elle a tout de suite trouvé le tournevis et le porte à Georges.)

GEORGES

Ah ! merci, merci. (Il dépose son cigare et siffle.) Neyt ! Neyt !

JEANNINE

Elle n'est pas là ; elle doit être dehors.

GEORGES, appelant plus fort.

Neyt ! Neyt !

JEANNINE, va vite à la porte du perron, siffle et fait des gestes.

Allons, arrivez ici, tout de suite !

(Elle prend le petit chien dans ses bras et le dépose sur les genoux de Georges.)

GEORGES

Ah !... on va vous mettre votre beau collier... sale bête... sale chien... Et ne m'embrassez pas surtout ! Allons, debout... sur votre derrière !... Eh bien, eh bien... ce n'est pas la peine de me mettre en quatre pour vous... Voulez-vous bien !...

JEANNINE, riant.

Vous lui dites toujours des méchancetés, ce n'est pas étonnant si elle vous désobéit... Je vais lui tenir le cou.

GEORGES

C'est ça, allons... (Jeannine rit en essayant de retenir Neyt sur les genoux de Georges.) Je vous ai pincée !

JEANNINE

Non, ce n'est rien !

GEORGES

Si, je vous ai pincée !

ISABELLE, qui les regarde, interrompant tout à coup :

Voyons, Jeannine ! laisse donc ce chien une minute... il est insupportable, on le trouve partout... Il n'y a que lui dans la maison.

JEANNINE

Mais on arrange son collier.

ISABELLE

Il a les pattes dégoûtantes. Il vous salit, il ennuie tout le monde.

JEANNINE

Mais puisque...

ISABELLE

Allons, laisse-le, je te dis... envoie-le coucher.

JEANNINE, prend vivement le chien sous son bras.

Bien !

ISABELLE

Ce n'est pas une raison pour t'en aller !

JEANNINE, blême.

Viens, Neyt !

(Elle sort en claquant la porte.)

ISABELLE, bas à Madame Heiman.

Allons, voilà encore qu'elle va bouder !.. Rendez-moi un service.

MADAME HEIMAN

Volontiers !

ISABELLE

Sans avoir l'air de rien, voulez-vous regarder où elle s'en va ? Je ne veux pas trop paraître la surveiller, vous comprenez?... mais je n'aime pas quand elle boude.

MADAME HEIMAN

Comment donc !

GEORGES

Vous dites, chère amie ?

(Il appuie sur « chère amie ».)

ISABELLE

Rien, ne vous occupez pas... cher ami.

(Madame Heiman est sortie.)

SCÈNE II

ISABELLE, GEORGES, seuls.

(Ils mesurent un instant le silence, puis se lèvent en même temps et se font signe : « Oui ». Ils se collent dans un coin, s'étreignent.)

ISABELLE, tout à coup.

Prends garde, elle est peut-être derrière la porte !

(Elle se dégage.)

GEORGES

J'ai compté, cette fois nous en avons pour cinq minutes.

ISABELLE

En voilà une de passée.

GEORGES

Restent quatre.

(Il l'attire.)

ISABELLE

Prends garde... la voilà...

(Ils se séparent brusquement. — La porte vient de s'ouvrir.)

GEORGES, empoté, détachant ses mots.

Vous ne pensez pas, ma chère amie, qu'il soit alors absolument nécessaire...

(C'est la femme de chambre qui est entrée.)

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame... voilà les chapeaux de mademoiselle qu'on apporte.

ISABELLE

C'est bien... posez-les là.

GEORGES (furieux.)

Vous ne pourriez pas frapper avant d'entrer?...

Votre service se néglige considérablement à la campagne... vous entendez?... ne me le faites pas répéter!

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, monsieur...

GEORGES

Allez!... C'est insupportable! (Elle sort.) Chérie!...

(Ils s'étreignent à nouveau.)

ISABELLE, réprimant de la main un battement de cœur.

Ah! j'ai eu peur!

GEORGES

Tu as eu peur?... C'est délicieux.

ISABELLE

Non. Je ne trouve pas.

GEORGES

Ne dis pas ça! c'est délicieux!... Il me semble que je trompe ton mari... chose exquise.

ISABELLE

Nous trompons quelqu'un en effet... Chaque baiser est un remords.

GEORGES

C'est ce que je dis... (Un temps.) sous une autre forme, voilà tout.

ISABELLE

Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de honteux et même de vilain dans nos baisers?

GEORGES

Oui, il y a de l'adultère... Ma maîtresse! ma petite maîtresse!...

ISABELLE

On dirait que ça t'amuse!

GEORGES

Plus, ça m'excite !

ISABELLE

Tu as un excellent caractère.

GEORGES

On le fait, son caractère ! Le mien devient en effet excellent. Je commence à comprendre le charme de notre situation... J'ai vingt ans... je sors du collège et j'ai une aventure avec toi. Ecoute, suppose que tu es la bonne de ma mère...

(Il lui prend la taille.)

ISABELLE

Tu es stupide !

GEORGES

Je trouve cela amusant, très, très drôle, et plus... Ces baisers dérobés, ces... Nous qui partions pour un ménage bourgeois !

ISABELLE, froidement.

Celui-ci te va mieux, je comprends ça.

GEORGES, tirant tout à coup sa montre.

Voyons, deux et une font trois... Dépêchons-nous. (On frappe à la porte, machinalement il dit :) Entr...

ISABELLE

Chut !

(Ils se séparent et vont s'asseoir diversement.)

GEORGES, une fois installé, un journal à la main.

Entrez !

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNINE

ISABELLE

C'est toi, Jeannine? Pourquoi frappes-tu?

JEANNINE, du bout des dents.

Au cas où je vous aurais dérangés.

ISABELLE

Tu sais bien que tu ne nous gênes jamais.

JEANNINE, petit air faussement naturel.

Je venais chercher mes jonchets que j'avais oubliés... Je peux?

ISABELLE

Jeannine, écoute ici.

JEANNINE

Quoi?

ISABELLE, lui fait signe de venir.

Ma question quotidienne. Si madame Heiman n'était pas venue déjeuner ce matin, je te l'aurais déjà posée... Je ne voudrais pas t'importuner non plus; tu es libre... Je te demande seulement : Es-tu dans les mêmes dispositions aujourd'hui que les autres jours? Tu ne veux pas que nous causions un peu?... Non? Ce que j'en dis, tu le sais bien, n'est uniquement que pour ton bonheur.

JEANNINE, les sourcils très écarquillés.

Mais je suis très heureuse, je te remercie, je suis très heureuse comme cela! Pourquoi?... Avec tout ce que tu as eu la bonté de m'acheter... mon jeu de géographie, mon Eurêka, et mes *jonchets*, surtout mes *jonchets*... C'est encore ce que tu pouvais trouver de mieux dans les jeux à un. (Se levant vivement.) Tu permets? Ils sont là, dans le tiroir, n'est-ce pas?

ISABELLE, la figure un peu contractée, avec un regard vers Georges qui lit le journal sans bouger.

Je t'achète des jouets pour te forcer à te distraire...

à t'occuper manuellement un peu, malgré toi, d'une façon quelconque... Voyons, mon petit, viens entre nous... ici. Je voudrais que tu nous parles.

JEANNINE

Mais quoi? Qu'est-ce que tu as? Je ne comprends pas bien ce que tu veux dire... Il ne faut pas aller jouer?... c'est ça? Attends que je pose cette boîte. Voilà.

(Elle s'assied, les mains aux genoux comme à la classe.)

ISABELLE, avec un soupir.

Allons, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous tirerons quelque chose de toi et que naîtra un peu d'intimité et de confiance. Tant pis!

(Silence.)

JEANNINE

Alors, je peux remonter? (Elle se lève, remonte et va sortir. A la porte, elle se ravise; très haut:) Tu sais, j'ai réfléchi pour le professeur de gymnastique.

GEORGES, levant le nez de son journal.

Quel professeur de gymnastique?

ISABELLE, gênée.

Oui, j'ai cherché quelqu'un qui pourrait de temps en temps venir lui faire faire un peu d'exercice, ici.

JEANNINE, de la porte, cinglant les mots.

Comme je fais déjà beaucoup d'hygiène, je crois que ça me fatiguera. Tu remplaceras cela par autre chose. si tu veux bien. (Fausse sortie encore.) Ah! puis, si tu vas à la ville, veux-tu avoir la complaisance de m'acheter une autre balle?... La mienne est usée.

(Au moment où elle sort, elle heurte dans la porte madame Heiman qui rentre.)

MADAME HEIMAN

Tiens, vous étiez là ?

JEANNINE

Vous me cherchiez ?

MADAME HEIMAN

Du tout, mais je vous croyais sortie.

JEANNINE

J'étais rentrée, vous voyez .. (Imperturbable, les mains derrière le dos.) Pardon, madame.

MADAME HEIMAN, qui est restée dans la porte, ne comprenant pas.

Quoi ?

JEANNINE

Pardon, je voudrais passer.

MADAME HEIMAN

Ah ! oui !

(Une seconde et la porte se referme ; Jeannine a disparu.)

SCÈNE IV

GEORGES, ISABELLE, MADAME HEIMAN

GEORGES, jette son journal en pouffant.

Elle ne vous l'a pas envoyé dire, hein ? Ses jonchets !... Et son professeur de gymnastique !... Elle est extraordinaire, cette petite !

ISABELLE

Ça te fait rire ? Tu as de la chance.

GEORGES, avec un haussement d'épaules.

Oh ! il n'y a pas de quoi pleurer... mon Dieu !

ISABELLE

Je ne trouve pas ces petites scènes d'une drôlerie irrésistible... Maintenant, je n'en comprends peut-être pas tout le sel, il est vrai!

MADAME HEIMAN, qui s'est tenue éloignée, et regarde à la fenêtre pour se donner une contenance.

Alors, que fait-on aujourd'hui?... Il serait temps de se décider.

GEORGES

Sortez, vous... moi je monte travailler.

ISABELLE, à Georges.

Vous montez?

GEORGES

Il le faut bien.

ISABELLE

A votr aise! (Elle remonte; bas à Madame Heiman.) Je vous remercie, vous savez, et m'excuse.

MADAME HEIMAN

De rien, de rien. Je la croyais au jardin. Elle a dû faire le tour par la cuisine pour rentrer ici... Quel petit furet!

GEORGES

Dites-donc, ne partez pas sans que je vous aie serré la main; d'ailleurs, je n'en ai que pour une heure, vous serez encore là quand je redescendrai; hêlez-moi en tout cas par la fenêtre.

MADAME HEIMAN

Paresseux! Est-ce qu'il avance, votre livre?

GEORGES

Ça boulotte, ça boulotte... Je vous le lirai un de ces jours.

ISABELLE

Allez travailler, mon ami, allez!

GEORGES

Je me sens beau. La sensation du devoir! A tout à l'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V

MADAME HEIMAN, ISABELLE, puis GEORGES

MADAME HEIMAN

Ah! ma chère amie, je ne suis pas fâchée que l'occasion se présente, — si vous m'en donnez la permission toutefois, — de causer un peu librement. Depuis quinze jours que je me suis installée chez moi, j'ai craint beaucoup d'être indiscrète, et je me suis tenue à l'écart, vous avez dû voir avec quelle réserve!

ISABELLE, d'un air candide.

Vous auriez pu venir plus souvent, autant que vous auriez voulu.

MADAME HEIMAN

Nous n'avons échangé que des paroles volontairement indifférentes, par-dessus les haies... Alors, dites?... Comment cela va-t-il ici, depuis ces deux mois?

ISABELLE

Mais très bien, très bien, très bien.

(Isabelle feuillette un livre.)

MADAME HEIMAN.

Ah! j'avais cru... j'avais cru vous sentir encore en proie à des inquiétudes, des transes...

ISABELLE

Pourquoi? Parce que je vous ai envoyée à la re-

cherche de Jeannine?... Simple formalité... Tout va très bien, très bien...

MADAME HEIMAN

Vous me rassurez! Je suis bien contente. C'est curieux comme on se trompe! Il m'avait semblé percevoir...

ISABELLE

Quoi?

MADAME HEIMAN, coup d'œil malin.

Ah! une atmosphère générale... un je ne sais quoi dans la conversation.

ISABELLE

Vous vous trompiez... Tout va à merveille, je vous le répète... tout est pour le mieux.

MADAME HEIMAN

Alors, Jeannine?

ISABELLE

Jeannine est parfaite, Georges est parfait, j'ai lieu d'être pleinement satisfaite.

MADAME HEIMAN

Je pensais bien que cette petite crise d'enfance se dissoudrait d'elle-même au beau soleil!... Et vous? Comment avez-vous supporté une situation, en somme bien... pénible, bien difficile?

ISABELLE

Comme vous le voyez.

MADAME HEIMAN

Vous avez été si courageuse! Ah! peu de femmes auraient eu votre énergie! Votre mine d'ailleurs laisse

à désirer... Jeannine, elle, a repris son petit air calme. Georges, je n'en parle même pas...

ISABELLE

Mais si, parlons-en, au contraire. Quel visage florissant, n'est-ce pas? Il engraisse!

MADAME HEIMAN

Je n'ai pas fait attention.

ISABELLE

Vous n'avez pas vu? Il engraisse. C'est remarquable, sérieusement... Il prend du ventre.

(On rit.)

MADAME HEIMAN

Et...

ISABELLE

Et?

MADAME HEIMAN, souriant.

Je vais vous paraître indiscrète... indélicate, mais excusez une question qui me vient naturellement aux lèvres.

ISABELLE

Dites.

MADAME HEIMAN

J'ai observé que vous employiez, Georges et vous, le vouvoiement avec une affectation bien naturelle devant Jeannine... Je veux savoir si ce sont encore les... comment dire?... les mêmes formules, que vous employez dans l'intimité?

ISABELLE, avec un mouvement.

Mais voyons! Georges et moi nous ne sommes que des amis.

MADAME HEIMAN, interloquée.

Ah! bah! Mais au moins, vous ne me ferez pas croire que vous n'ayiez point quelque rapprochement, quelques

heures d'intimité! Vous ne gardez pas cette contrainte superflue, l'un devant l'autre, je suppose?

ISABELLE, gênée.

Mais si, mais si... Cela fait partie de mon programme.

MADAME HEIMAN

Fichtre! Vous êtes une femme de caractère. (Se levant.) Allons, je vois que tout est pour le mieux, en effet...

ISABELLE

Vous vous levez?

MADAME HEIMAN, battant froid.

Mon dieu, chère amie... je crois décidément que ma présence est très déplacée. Et je n'ai plus qu'à m'excuser d'avoir été indiscrète.

ISABELLE, brusquement.

Rasseyez-vous, Odette. Eh bien! oui, c'est vrai... pourquoi essayer de nier plus longtemps l'évidence même?... oui, ça ne va pas, ici... ça ne va pas comme je l'espérais.

MADAME HEIMAN, tout de suite rassérénée et curieuse.

Pauvre amie! Vous deviez vous attendre pourtant à toutes les difficultés!

ISABELLE

Ah! dites à toutes les affres! J'avais tout prévu. Aussi, je ne parle pas de mes angoisses personnelles... elles ne comptent pas... J'avais prévu l'état d'anxiété chronique dans lequel je devais désormais vivre, par peur insurmontable, irraisonnée même, de ce que ces yeux-là ont déjà vu!... Il y avait pourtant une chose sur laquelle je n'avais pas compté : le silence de Jeannine, un silence résolu, entêté... un mutisme mystérieux contre lequel je ne peux rien, absolument

rien!... Et cela, c'est mal de sa part, je crois avoir le droit de le dire!

MADAME HEIMAN, poussant sa chaise.

Mais racontez; je ne suis au courant de rien, moi!

ISABELLE

Sans quoi, je ne sais que trop la tâche terrible que j'ai assumée!... Oh! ces premiers jours! Je les prévoyais, mais rien ne peut vous en donner une idée! Nous avons fait tout ce que nous avons pu... Nous ne nous quittions pas tous les trois. J'évitais de me trouver seule avec Georges. Je voyais tellement ses pauvres regards navrés dès que nous étions obligés de la quitter!... Je devinais tellement ce qui se passait en elle!... Mais quoi? il fallait bien nous séparer, ne fût-ce que... pour la nuit... Oh! ces promiscuités inévitables! Cette espèce de honte continuelle! l'inévitable détail de l'intimité auquel il a fallu descendre! Ah! elle eût été autre, cette petite, mais comme on me l'a changée! Vous ne pouvez vous douter de son insistance froide et silencieuse... cet œil qui voit tout, devine, cherche à percer, va au-devant des pensées... Et cela avec, je puis dire, une impudeur, un soudain cynisme, une sorte de fièvre froide extraordinaire!... Nous avons placé naturellement nos *trois* chambres à des paliers différents... mais que de nuits, je peux vous le confier, où j'ai entendu son petit pas nu monter furtivement l'escalier!... que de nuits où j'ai senti son haleine anxieuse derrière la porte!... Elle épiait... puis je l'entendais descendre; alors mon cœur se remettait à battre... Oh! ces lendemains, où je la voyais toute pâle, avec des cernures, et déjà vieillie par la mauvaise anxiété! Partout, dès que nous nous trouvons ensemble, Georges et moi, elle nous traque. On ouvre une porte... crac... elle est là, derrière, droite, les lèvres pincées. Elle vous regarde, puis passe comme

une ombre. Elle fait des irruptions brusques; sa petite tête les prépare, les calcule toute la journée. Oh! le reproche perpétuel de son attitude! Et j'ai tenté tout, toutes les paroles, toutes les tendresses! J'ai essayé toutes les conversations, à trois, à deux, sur son amour; j'en ai ri .. j'en ai pleuré... Rien. Rien ne peut la faire sortir de ce silence. Elle me revient d'ailleurs... d'autre part... d'une autre vie... où elle a laissé la mémoire et le passé... Des mots de haine parfois lui échappent; elle n'a plus que cela à mon service, de la haine!

MADAME HEIMAN

Oh! de la haine! à coup sûr, vous exagérez!

ISABELLE

Non, je ne m'illusionne pas, allez! Elle me hait. Ah! ma tâche ne sera guère facile! Enfin, tout cela n'est pas à raconter...

MADAME HEIMAN

Vous êtes du moins certaine qu'elle a renoncé à ses idées noires?

ISABELLE

Rien moins que certaine! Allez savoir avec un pareil mutisme! Je vis dans des transes perpétuelles. Je l'épie comme je peux; je la fais surveiller jusque dans sa chambre par les domestiques... Vous devinez aisément toute notre vie!

MADAME HEIMAN

Et Georges au milieu de tout cela?

ISABELLE

Georges? Parfait, parfait! Il est très correct.

MADAME HEIMAN

Car lui aussi a sa bonne part d'ennuis... et chez un concentré comme lui...

ISABELLE

Esprit beaucoup plus superficiel qu'on ne le croit en général !... Je le connais bien... Il y a du fond, certainement, chez ce garçon, mais de la surface surtout...

MADAME HEIMAN

Vous trouvez? Je l'ai toujours connu plutôt méthodique, posé...

ISABELLE

Oui, je sais... c'est l'impression qu'il donne en général !... (Elle hausse les épaules.) Il chasse, il travaille un peu... Il est d'attitude très joviale... avec moi, du moins. (Négligemment.) Je ne sais comment il se comporte avec Jeannine, quand ils sont seuls.

MADAME HEIMAN

On le devine!

(Elle a dit cela sans y ajouter d'importance.)

ISABELLE, de but en blanc.

Vous le devinez? Eh bien, dites pour voir?

MADAME HEIMAN, prise au dépourvu.

Mais... mon dieu... à les voir ensemble, lui, l'air raisonneur, paternel... les mains dans les poches... elle, bougon...

ISABELLE

Vous les avez vus ensemble?

MADAME HEIMAN

Oui.

ISABELLE

Où ça?

MADAME HEIMAN, un peu gênée.

Mais plusieurs fois... avant hier encore... au bout du parc, au tournant de la vigne phyloxérée.

ISABELLE

Avant-hier, mercredi ?

MADAME HEIMAN

Oui.

ISABELLE

Ils vous ont vue?

MADAME HEIMAN

J'ignore. Ils passaient.

ISABELLE

A quelle heure, mercredi?

MADAME HEIMAN, évasive.

Ah ! je ne me rappelle plus!

ISABELLE

Le matin ou le soir?

MADAME HEIMAN, hésitation.

Plutôt le soir.

ISABELLE

Quatre heures?

MADAME HEIMAN

Oui, quatre heures, c'est ça... Pourquoi?

ISABELLE

Pour rien. (Elle remonte.) Eh bien, sort-on, décidément?

MADAME HEIMAN

Qu'est-ce que vous avez? Ah! pauvre de moi, qu'ai-je fait encore?....

ISABELLE

Rien, mais mercredi, à deux heures, Georges est parti à bicyclette pour la ville... et il m'a dit y être resté, sans bouger, jusqu'à sept... Voilà.

MADAME HEIMAN

Je me suis donc trompée de jour... Attendez... mais oui, justement, je crois que...

ISABELLE, lui mettant la main sur l'épaule en riant.

Non, non, je vous en prie, ne cherchez pas à rattraper!... Comme ça n'a pas d'importance... Ils se cachent, voilà tout... Déjà!

MADAME HEIMAN

Je connais Georges, et, tel que je le connais, je suis sûre de n'avoir pas gaffé... Voyons, voyons... depuis le déjeuner je vous observe... Ne seriez-vous pas tout simplement jalouse?

ISABELLE

Plaît-il?

MADAME HEIMAN

Oui, ne seriez-vous pas jalouse?

ISABELLE

Jalouse, moi? Ah! vous tombez bien! Jalouse! Dieu non, par exemple!... Pas de ça, Lisette! Vous me connaissez peu... Moi!... Je ne voudrais pas que vous le pensiez surtout!

MADAME HEIMAN

Est-ce bien vrai, aussi, ce que vous me disiez tout à l'heure de votre intimité, ou du moins de votre... manque d'intimité avec Georges?

ISABELLE, avec un mouvement d'hésitation et rapidement.

Qu'importe !

MADAME HEIMAN

Ah ! bien, parfait !

ISABELLE, embarrassée, à voix basse.

J'ai été obligée de céder à Georges. Oui, je n'ai pas pu agir autrement... il m'a semblé que mon devoir...

MADAME HEIMAN, riant.

Parfait ! (Elle va sur le perron et appelle en l'air.) Georges.

ISABELLE

Que faites-vous ?

MADAME HEIMAN

Après ce que vous venez de me conter là, je suis complètement rassurée. Vous allez voir... j'ai hâte de vous démontrer que je n'ai pas gaffé.

LA VOIX DE GEORGES, par la fenêtre du premier étage.

Quoi ?

MADAME HEIMAN, du perron.

Je m'en vais... Alors je vous appelle comme vous me l'avez demandé.

VOIX DE GEORGES

Je descends !

ISABELLE

L'absurde histoire !

MADAME HEIMAN

Il ne faut pas laisser traîner les malentendus. Axiome. Vous débutez ; moi j'ai quinze ou vingt ans de... virtuosité. Fiez-vous en à moi, ma chère... Je

vais commander ma voiture pour la promenade. Pendant ce temps vous allez dire votre soupçon tout franchement à Georges et... je reviendrai vous prendre en victoria... Tenez, je ris!

ISABELLE

Vous me rendez ridicule!

MADAME HEIMAN

Faut-il que je sois sûre de votre mari pour risquer le paquet!... Dites-lui tout en deux mots, et vous verrez!... Mais abordez très franchement la question, hein? Pas de complications, surtout?

ISABELLE

Oh! des complications! que vous me connaissez peu!... Droit au but... telle est ma devise, toujours... Vous allez voir.

MADAME HEIMAN

Non, je ne verrai pas.

ISABELLE

Ça ne fait rien. Droit au but. Deux mots : oui; non.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *entrant de droite.*

Donc, vous ne sortez pas ensemble, décidément?

MADAME HEIMAN

J'avais oublié un rendez-vous, chez moi, très pressé... Je sortirai peut-être tout à l'heure... si Isabelle veut venir me prendre?

ISABELLE

Peu probable.

MADAME HEIMAN

Adieu, mes enfants !

GEORGES

Quelle flèche !

MADAME HEIMAN

C'était inutile de descendre... mais vous l'avez voulu.

GEORGES

Et je ne le regrette pas. Je n'avais pas le courage de venir prendre un livre dont j'ai besoin... là, dans la bibliothèque... Vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

MADAME HEIMAN, ouvrant son ombrelle.

Non, non, bonsoir.

(Elle s'en va.)

GEORGES, du perron.

Bonne promenade !... Quel temps, hein ?... Ne vous retroussez pas si haut... je suis encore là... Quoi ?... Mais non, je ne suis pas si bête que ça !

SCÈNE VII

GEORGES, ISABELLE, puis LA BONNE.

(Resté seul avec Isabelle, Georges redescend et se frotte les mains en chantonnant, puis il s'approche de sa femme et va l'embrasser. A ce moment, fracas. Par la porte-fenêtre du fond un grand ballon de jardin a bondi sur eux. Ils se séparent effrayés. Puis, Georges ayant compris d'où et de qui est parti le projectile, sourit, hausse les épaules. Il ramasse le ballon, va à la fenêtre.)

GEORGES, riant.

Le ballon de Damoclès.

(Il envoie promener le ballon, d'un grand coup de pied, dans le jardin.)

ISABELLE

Tu es bien joyeux, Georges; tu fais des mots... c'est ravissant... seulement si tu pouvais avoir une joie moins bruyante, je t'en serais reconnaissante.

GEORGES

Je serai triste, si tu y tiens; mais je n'ai pas de raison d'être triste.

ISABELLE

Je sais; mais moi, j'en ai... Je t'en prie, mets la sourdine... ce sera plus décent.

GEORGES

N'est-ce pas toi qui m'as recommandé d'être aussi gai que possible?... Je pensais que cela faisait partie du programme. C'est une gaité de...

ISABELLE

... De commande.

GEORGES

Oui.

ISABELLE

Merci. Tu t'en es bien acquitté. Je me rappelle, en effet, je croyais bénévolement que la situation allait te gêner un tant soit peu, t'être désagréable... Je croyais, oui, je l'avoue, que tu allais souffrir de ton côté.

GEORGES

Je veux bien souffrir, si tu y tiens, absolument... mais je n'ai pas de raisons de souffrir.

ISABELLE

C'est que c'est vrai pourtant!... Quelle raison aurait-il de souffrir en effet?... C'est admirable! Tu es là, à l'aise, confortablement...

GEORGES

Confortablement, non, non... n'exagérons rien... Je ne suis pas mal, actuellement, voilà tout.

ISABELLE

Il y a deux femmes qui t'aiment, au lieu d'une! C'est tout le résultat que t'a apporté ce changement de vie!... Il a parbleu raison!... Seulement, moi, qui n'ai pas les mêmes sujets de gaité, ce que je te demande, c'est un peu de décence, dans tes expansions, — pour celle qui souffre.

GEORGES

De décence?... J'ai fait quelque chose d'indécent?

ISABELLE

Ce que je te demande, c'est devant Jeannine un peu de retenue... afin de ne pas entraver ma tâche à moi, suffisamment pénible, telle qu'elle est.

GEORGES

Parce que j'ai ri tout à l'heure, après la sortie de Jeannine?

ISABELLE

Sans quoi, mon dieu, je comprends tellement!.... Oh! je ne t'en veux pas... c'est si naturel, en effet!... Tu es flatté... Ce sont des faiblesses d'amour-propre si compréhensibles!

GEORGES

Flatté?

ISABELLE

Ne t'en défends pas; à quoi bon? Il y a beau temps que j'ai fait la remarque... en souriant... Je ne t'en ai pas parlé, parce que nous autres femmes, nous comprenons si bien ces choses-là... et les hommes sont si fats!

GEORGES

Elle est bonne!

ISABELLE

Tu crois que je ne vois pas toutes tes petites manigances?

GEORGES

Oh! conte-moi les petites manigances... j'en serai bien aise!

ISABELLE

Tu veux?... Au hasard... dans le tas... tiens. Durant les regards qu'elle te jette, ces longs regards insistants et béats, qui ont l'air de dire : « Est-il beau, Seigneur, est-il beau! » tu prends alors un air modeste, détaché... qui est très amusant, je t'assure à observer! Mais oui, mon ami, vous avez des manières de faire des effets de mains, quand vous voyez que son regard se pose, s'installe sur vous... des gestes enfuis vers la cravate...

GEORGES

Vous êtes un vrai miroir, mais un miroir qui rend bien, sapristi!

ISABELLE

Le petit ton poli, condescendant, et joliment fat, avec lequel vous lui demandez : « Jeannine, voulez-vous me passer telle chose? »

GEORGES

Quoi encore? quoi encore?

ISABELLE

Un petit détail... entre mille... mais assez drôlet. Vous fumiez la pipe à Paris. Pendant six ans, vous avez fumé la pipe chez moi, sans vous gêner, oui, ma foi... je vous aurais brodé des pantoufles!... Eh bien, maintenant, vous vous êtes mis à la cigarette!... Oh!

c'est un rien, je le sais bien, mais un rien significatif pour l'observateur !

GEORGES

Pardon, voilà une amélioration, dont vous profitez aussi... L'hommage est de moitié pour vous... il y a ingratitude à me le reprocher.

ISABELLE

Tenez encore... mais non... ceci me gêne un peu à dire... Vous m'en voudrez.

GEORGES

Dites, dites, pendant que vous y êtes, vous auriez tort de vous gêner.

ISABELLE

Quand elle chante sa *Chanson de Florian*, vous savez avec l'expression en coulisse : « *Qu'on chérisse au premier moment, qu'on aime ensuite davanta-a-ge* » si vous voyiez votre air, lorsque vous lui répondez : « Bien ça, Jeannine... très bien... recommencez donc ! » Vous avez à ce moment une expression générale... extraordinaire... oh ! intraduisible !... mais très comique. Il y a ainsi tout un côté de vous que je ne connaissais pas autrefois et que vous m'avez révélé... un côté « calicot », mon pauvre ami !... Mais j'ai tort de vous dire tout cela, sans doute, vous m'en voudrez !

GEORGES

Je vous suis très reconnaissant, au contraire.

ISABELLE

Je ne vous cacherai pas que, par moments, vous m'apparaissez un peu ridicule, voilà tout.

GEORGES

Ah! qu'est-ce que j'avais dit? Ridicule!... Écoute ça, mon bonhomme, écoute ça!

ISABELLE

Mais, dès les premiers jours, je l'ai si nettement senti, Jeannine vous est devenue tout à coup si sympathique!... vous ne la croyiez pas si intelligente que cela, cette petite!... Tenez, le soir même de notre mariage, après le coup de folie de Jeannine, alors que nous nous concertions, je me rappelle déjà que j'ai été obligée de vous interrompre...

GEORGES, stupéfait.

Moi?

ISABELLE

Oui, quand je vous ai dit: « Nous la guérirons de vous », je me rappelle, vous m'avez répondu déjà de ce petit ton intraduisible : « Pas si sûr que ça ! »

GEORGES

Moi??

ISABELLE

A ce point, que j'ai été obligée, vous ne vous en souvenez pas? de vous reprendre... et d'ajouter : « Mais si, mon ami, mais si... » en souriant, honteuse un peu pour vous.

GEORGES

C'est le comble, par exemple!

ISABELLE, continuant.

Et ça vous gênerait, en effet, qu'elle guérisse! ça vous vexerait... car elle ne peut guérir que par l'amoindrissement de votre charme! Vous verrez diminuer votre puissance de séduction jour par jour. . ah! ce sera dur! Et comme je comprends que vous désiriez voir se

prolonger cet état de choses le plus longtemps possible, quitte à entraver mon ouvrage!... car c'est contre vous que je travaille, en effet, mon ami... et ce n'est pas commode... j'aurais mauvaise grâce à le nier! Je connais trop moi-même le pouvoir de vos armes !

(Avec une révérence.)

GEORGES, s'inclinant.

Vous êtes bien aimable!

ISABELLE

Cependant vous vivez votre seconde jeunesse. Et c'est ce qui vous donne cette mine d'admirable prospérité!

CEORGES

Je ne vais pas mal, je vous remercie... Oh! du côté de la santé!... Enfin, je tâcherai d'aller moins bien, s'il y a moyen.

ISABELLE

Tout cela est bel et bon... je ris maintenant, mais il y a des moments où je trouve cela moins spirituel! La situation a complètement dévié et se retourne contre moi. Ma parole, je deviens la femme ennuyeuse à laquelle on se résigne! C'est inouï!

GEORGES

Est-ce de ma faute?

ISABELLE

Je comptais sur un peu de bonne volonté de part et d'autre... sur sa tendresse... sur...

GEORGES

Ah! voilà bien le grand tort! Vous comptiez sur ce que vous désiriez, tout simplement. Je vous ai assez prévenue, j'ai rabâché... maintenant vous êtes socialement responsable de nous! je ne m'en mêle plus, je ne

veux rien savoir! Je suppose que vous avez réfléchi... alors, la paix! Il fallait tout prévoir.

ISABELLE

J'espérais appuyer sur un terrain quelconque, mais rien!... Elle se dérobe à toute guérison.

GEORGES

Guérison! Vous parlez tout le temps de ça comme d'une maladie!

ISABELLE

C'en est une!... et contagieuse encore!

GEORGES

A vous entendre, on dirait tout le temps qu'il y a un agonisant dans la maison! J'en arrive à marcher sur la pointe des pieds... Alors, faites l'opération, sapristi!

ISABELLE

C'est par une lente hygiène que j'espérais...

GEORGES

Par un régime, dites donc le mot!... Tout le temps, à Paris, que vous me découvriez vos intentions, ce mot me venait aux lèvres: Un régime. Bain le matin... bain le soir... gymnastique suédoise... promenade... travail à cinq heures...

ISABELLE

C'est cela, appelez-moi pion, tout de suite!... Je suis le pion!

GEORGES

Tout ce que vous me dites là je l'ai prévu, tout noté.... (Sortant un carnet) dans mon almanach prophétique pour 1900... Tenez, le 26 septembre... (Il consulte le carnet.) Ah! non, vous êtes en avance!

ISABELLE

Avouez-le, vous êtes extraordinaire! Rien ne vous enlève votre bonne humeur! Mais votre sourire, au moins, expliquez-moi votre sourire!

GEORGES

Impatiente!... Joconde, depuis le temps, n'a pas encore expliqué le sien!... Voyez-vous, Isabelle, c'est des idées à moi, des petites idées à moi... Dans la vie, je ne sais jamais s'il faut rire ou pleurer... ou plutôt, j'ai la sensation très nette qu'il faut à la fois rire et pleurer des mêmes choses, car toute chose a une double face, l'une drôle et l'autre... pas très drôle... et je ne sais jamais laquelle est la bonne. Ce n'est peut-être d'ailleurs ni l'une ni l'autre!... En tout cas, je n'ai pas assez confiance pour me laisser pleurer; c'est pourquoi je commence toujours par sourire... par peur des dieux, avec la juste crainte d'un comique supérieur. C'est plus prudent.

ISABELLE, avec mépris.

Philosophe!

GEORGES, tout d'un coup, il la saisit à plein bras.

Et puis, ce n'est pas tout ça!... Il y a quelque chose qui me fait tranquille et patient : tes baisers... oui tes baisers à toi, les tiens, ceux que tu m'as donnés, car je te les ai arrachés... car ils ont passé tes lèvres serrées... car il a bien fallu que tu cries ta volupté...

ISABELLE

Tais-toi!... tais-toi!...

GEORGES

Ah! nie-le donc un peu!... j'en ai encore la brûlure et le désir!

ISABELLE

Tais-toi... je t'en conjure!

GEORGES

Que m'importe, dès lors! J'ai le sentiment calme de la victoire, et de l'attente aussi. Pourquoi ne veux-tu pas que je sois heureux, réponds, toi que, si je le voulais, je défierais de sortir de ces bras-là!... Ne te cache pas la tête ainsi, va, lève-la haut... lève-la! (Il lui relève la tête.) Tu pleures?

ISABELLE

Oui, un peu... Tu n'aurais pas dû dire cela... tu as eu tort.

GEORGES

Oh! Isabelle!

ISABELLE

Laisse, laisse... (Elle passe.) Je suis, à mon tour, nerveuse aujourd'hui... Et puis, que ce soit fini!... Je ne sais ce que j'avais, un besoin malsain de parler... On a tort. Cessons.

GEORGES

Mais tu m'en veux.

ISABELLE

Je te jure que non... C'est moi qui me juge absurde. Remonte travailler... et redevenons sérieux.

(Elle va à la sonnette et sonne.)

ISABELLE

A propos de choses sérieuses, j'attends toujours le notaire pour l'acte. Es-tu passé chez lui, mercredi? Qu'a-t-il dit de ma lettre?

GEORGES

Mercredi?... non, je n'y suis pas passé... je n'ai pas eu le temps... J'irai demain.

ISABELLE

Comment, tu n'as pas eu le temps de deux heures à sept? Qu'as-tu donc fait à la ville?

GEORGES, embarrassé.

Ben, pas mal de commissions... je me suis attardé chez le sellier... Et puis la vie de province, déjà!... J'ai flâné au café Lebrault, avec des amis.

ISABELLE

Jusqu'à sept heures?

GEORGES

Je te demande pardon... j'enverrai le cocher demain matin... Il n'y a pas de mal.

ISABELLE

Merci.

(Silence.)

GEORGES

Quoi?

ISABELLE

Rien... bonsoir.

GEORGES

Je croyais que tu me disais quelque chose.

LA BONNE, entrant.

Madame...

ISABELLE

Voulez-vous appeler mademoiselle Jeannine, et...

(Elle s'arrête, attendant que Georges veuille bien sortir.)

GEORGES

Eh bien, je vous laisse, je vais finir ma page.

(Il sort.)

ISABELLE, à la bonne.

Dites-lui que c'est pour essayer des chapeaux...

LA BONNE, d'un air confidentiel.

Madame, je dois prévenir madame que mademoiselle Jeannine s'est enfermée dans sa chambre, hier soir, à double tour... J'ai eu très peur... je l'ai surveillée... j'ai vu la lumière jusque très tard.

ISABELLE, impatientée.

Mais oui.., mais oui... je sais !

LA BONNE

Je dis ça... parce que Madame m'avait recommandé...

ISABELLE

Oui,...oui... allez.

SCÈNE VIII

ISABELLE, seule.

Ah! comme il a menti! comme il a menti! Cette fois, je n'ai plus à douter... Bonne bête que je suis!... Oh! mais je saurai... je saurai tout!... A l'autre maintenant! Je la forcerai bien à parler... mais comment? Je veux savoir pourtant... J'existe, moi !

(On entend la voix de Jeannine dans le couloir.)

VOIX DE JEANNINE

Où ça? dans le salon?

SCÈNE IX

ISABELLE, JEANNINE

JEANNINE

Tu m'as appelée ?

ISABELLE, à part.

Elle... Oh ! elle !

JEANNINE

Qu'est-ce que tu veux ?

ISABELLE

Oui, je t'ai appelée pour que tu essayes tes chapeaux qu'on t'a apportés. (Elle ouvre les cartons, elle met un chapeau sur la tête de Jeannine.) Il n'est pas laid, celui-là.

JEANNINE

Fais voir l'autre. Non...

ISABELLE

Tu n'aimes pas le pailleté, là devant ? Ça se fait beaucoup.

JEANNINE

Je préfère le grand bord.

ISABELLE

Le pailleté a du genre, tu sais... Puis, tu as raison.

JEANNINE

Et les tiens, ils ne sont pas là ?

ISABELLE

Oh ! moi... avec mon grand noir... c'est suffisant .. La toilette m'est bien égale... à la campagne... je ne suis plus assez jeune, ni assez belle... Toi, c'est amusant de t'habiller, parce que c'est comme une poupée chic... Tu es si jolie ! Tout te va ! Regarde les chapeaux, ils te coiffent tous... la modiste me le disait encore hier... Alors, c'est celui-là que tu as choisi ? Remets-le dans la boîte... (Au moment où Jeannine va sortir, elle tend vivement un porte-cigarette.) Will you have cigarette, miss ?

JEANNINE

Certainly.

ISABELLE

Take.

JEANNINE

Well.

(Elles allument leur cigarette.)

ISABELLE, la poussant vers le canapé.

Assieds-toi là... Tu as le temps... Tiens, les allumettes. (Elle rit et la tient enlacée.) Ch'tit bout, va!... tu ne sais pas ce que ça veut dire: ch'tit bout? c'est les paysans d'ici qui disent comme ça... c'est vrai! (Elle l'embrasse.) Je t'aime bien... Ah! on arrivera un jour à se retrouver! Tu ne peux pas rester dans cet état de claustration morale indéfiniment. Laisse-toi aller... dis-moi tous tes secrets... comme à une amie de couvent. (Enfantin.) Si tu étais au couvent, tu aurais bien des amies, n'est-ce pas?

JEANNINE, faisant tomber la cendre de sa cigarette.

Mais quoi, quoi te raconter?... Oh! que c'est agaçant!

ISABELLE

Tout. J'ignore tout de toi... depuis deux mois. Pourquoi ne veux-tu pas parler? Les premiers jours, tu as été exquise d'abandon... et maintenant...

JEANNINE

Oh! que c'est agaçant!... Qu'est-ce que tu veux savoir? Tu ne seras pas plus avancée!... Lundi je l'aime, mardi je l'aime, mercredi je l'aime... et c'est toute la semaine ainsi... Qu'est-ce que tu veux, ça ne se raconte pas ce que j'éprouve!... (Deux longues bouffées de cigarette.) Ah! si j'écrivais mon roman... peut-être!... (Grave subitement.) Tiens, j'ai pensé à toi, justement, hier soir.

ISABELLE

Oui ?

JEANNINE

J'ai commencé une narration.

ISABELLE

Une narration ?

JEANNINE

Si je la continue, je t'en montrerai peut-être des passages... ce qui pourra se montrer... (Mouvement d'Isabelle.) oh ! peut-être !... je ne promets pas... (Elle laisse tomber sa cigarette). Oui, j'ai pensé écrire certaines choses... pour... pour quand je ne serai plus là... plus tard.

(Elle hoche la tête.)

ISABELLE

Ne parle donc pas ainsi !... Quelle phraséologie de mauvais goût! Tu parles comme les petites filles du *Musée des familles* !... (Isabelle glissant sur le canapé, tout contre Jeannine.) Tu ne veux pas me montrer ça tout de suite? Tu ne peux pas aller me le chercher ?

JEANNINE, secouant la tête avec une froideur de reine.

Oh ! non, non ! C'est tout à fait impossible pour le moment !

(Silence.)

ISABELLE, lui entourant la taille, et à voix basse.

Alors, dis... tu l'aimes toujours fort ?

JEANNINE, prend un air de grand mystère et laisse tomber du bout des dents, à peine.

Oui.

ISABELLE, l'embrassant tout à coup.

Ch'ti bout, va!... Est-elle gentille tout de même!... Tu vois, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse !... Tu as raison de l'aimer ; il le mérite... Et après ?

JEANNINE

Oh! mais tu me serres, tu me fais mal!... Je t'assure... je voudrais bien te faire plaisir, mais je ne sais pas quoi te dire!

ISABELLE, les yeux brillants, le visage avide.

Ce que tu penses, ce que tu fais... vos confidences de la journée... ce que tu dis à Georges... n'importe quoi... les détails les plus insignifiants.

JEANNINE

Je cherche.

(Un sourire imperceptible passe sur ses lèvres.)

ISABELLE

Ah! je te vois sourire... tu as quelque chose sur les lèvres...

JEANNINE

Non!

ISABELLE, la serrant très fort contre elle.

Si, dis...

JEANNINE, baissant la tête en souriant.

C'est bête!

ISABELLE

Quoi... quoi .. chérie?

(Elle attend anxieusement, le visage crispé, ce qui va sortir de la bouche de Jeannine... Le silence est immense.)

JEANNINE

J'ai fait quatre vers hier.

(Isabelle, un instant désarçonnée par cet enfantillage, ne dit rien d'abord, puis tout de suite, l'œil rebrille, la bouche se contracte.)

ISABELLE

C'est vrai?... dis-les moi?

JEANNINE, maniérée, se balançant.

Non !

ISABELLE

Si, dis.

JEANNINE, riant, gagnée.

Je n'oserai pas... Attends alors... je vais te les écrire... (Elle se lève, va à la table en courant.) D'abord, je ne me les rappelle déjà plus !

(Elle cache sa tête dans ses coudes avec un joli geste d'enfant honteux.)

ISABELLE

Menteuse !

(Jeannine écrit en s'appliquant et en mouillant le crayon avec sa langue. Isabelle se rapproche d'elle.)

JEANNINE

Ne me regarde pas, ça me gêne.

(Elle cache le papier sous son bras.)

ISABELLE

Je m'en vais, je m'en vais.

JEANNINE, continue ; quand elle a fini, elle tend le papier à Isabelle sans la regarder, par dessus l'épaule.

Tiens, prends !... (Rapidement, elle se précipite au piano, rougissante, et se met à tapoter de la main droite.) Tu lis ?

ISABELLE

Oui.

(Isabelle parcourt avidement des yeux. — Silence.)

JEANNINE, toujours de dos, de loin, sans se retourner, en tapotant.

Ne fais pas attention à l'orthographe, ni à la rime, tu sais... Tu as lu ?

ISABELLE, riant mal.

Oui... (Puis tout d'un coup, la voix changée et sifflante, malgré elle.) Ce n'est pas méchant, c'est naïf !

(Jeannine se lève brusquement. Elle fixe sur sa sœur un regard interrogateur et haineux.)

JEANNINE

Je pourrais peut-être te dire des choses moins naïves, si je voulais!... Rends-moi ça...

ISABELLE, cachant le papier derrière son dos.

Pourquoi, Jeannine ?

JEANNINE

Rends-moi ça tout de suite... rends, tu te moques de moi !

ISABELLE, avec un ricanement dans la voix.

Tu ne veux pas que je les montre à Georges?

JEANNINE

Rends, je te dis...

(Elle atteint le papier et le déchire en mille petits morceaux.)

ISABELLE, continuant.

Georges ne les connaît pas?

JEANNINE, cramoisie de colère et de dépit.

Je ne te répondrai plus jamais, jamais!...

ISABELLE

Ils ne sont pas mal du tout, ces vers... Je n'ai pas voulu te vexer. Il faudrait les montrer à Georges... Il ne les connaît certainement pas... S'il les connaissait, il m'en aurait parlé... (Elle relève la tête avec orgueil.) Comme il me dit tout!

JEANNINE

Alors, pourquoi me le demandes-tu?

ISABELLE

Parce que tu aurais pu les lui montrer aujourd'hui, par exemple... ou tout dernièrement.

JEANNINE

Eh bien, demande-le lui donc... puisqu'il te dit tout... c'est plus simple!

(Elle se dirige vers la porte rapidement.)

ISABELLE, fait un mouvement en avant.

Voyons... mignon...

JEANNINE

Si, je t'assure... moi, j'en ai assez... je m'en vais. (A la porte elle se retourne une dernière fois, gouailleuse et regardant Isabelle dans les yeux, elle lance :) Pour le reste, si tu as besoin de renseignements... tu n'as qu'à demander à Georges!

(Et puis elle claque la porte du jardin. L'appartement en a tremblé.)

ISABELLE, seule.

Oh! j'ai été maladroite!... Oh! je m'en veux!... Elle se moque de moi, maintenant... (On entend la voix de Jeannine qui chante très haut dans le jardin.) Allons, la voilà qui chante!... C'est clair... Je t'entends, je t'entends, va! Voilà une chanson qui parle mieux que toutes les paroles. (Elle passe ses mains sur sa figure.) Oh! puis... (Elle rejette la tête en arrière, comme pour en faire tomber tout un poids.) Ah! il y a encore de belles préoccupations!

(Elle se précipite sur le piano ouvert et elle se met à jouer avec fureur des mains, de la tête et des épaules.)

SCÈNE X

ISABELLE, MADAME HEIMAN

MADAME HEIMAN, entrant.

Vous venez? Je suis prête.

ISABELLE

Oui... Ecoutez comme c'est passionnant, hein?... Vous aimez Schumann?

MADAME HEIMAN

Beaucoup, beaucoup... Figurez-vous, ma chère, que je viens de recevoir une dépêche de Victor... Contr' ordre... Il n'arrivera que d'aujourd'hui en huit. (Un temps.) Eh bien!

ISABELLE, joue, joue éperdument et tout d'un coup se lève toute droite, appuyée au piano.

Ma petite Odette, je suis au bord d'une grande chose qui me fait peur... je le sens bien, allez... j'ai compris de quel mal je souffre.

MADAME HEIMAN, vivement..

Il a menti?... Ah! prenez garde, Isabelle, ne ramassez pas le mouchoir d'Othello!... Ce Georges! dites donc un peu que vous ne l'aimez pas!

ISABELLE

Oui, n'est-ce pas? C'est visible?... (Elle parle lentement, à voix à peine perceptible, tant elle est basse et tremblante.) Mais sentir que je dois cela, Odette, que je dois cela à un baiser!... que je dois cela à ce qu'il y a de plus vil en moi, à l'humiliation d'une caresse de chair!... Et dire qu'il a suffi d'une minute, d'une étreinte, pour faire sombrer toute ma vie... et me livrer, poings liés, à cet asservissement... oh! j'en pleurerais, j'en pleurerais d'une

grande honte blessée... Et où vais-je maintenant, où vais-je?... Alors, c'est ça la jalousie?.... Elle aussi, il va falloir qu'elle entre en moi? car je sens venir quelque chose de louche, de malsain, d'effleureur... C'est comme une espèce d'enchantement... On dirait que cette petite est un foyer d'amour, qui, par sa seule présence, attire, attire et brûle... Il se dégage d'elle des parfums que je n'ai pas respirés... d'affreux parfums qui grisent!

MADAME HEIMAN, hochant la tête.

C'est ça! c'est bien ça!... Ah! on n'est pas fier!

ISABELLE

Vous devez voir à mes yeux que je suis toute épouvantée, n'est-ce pas?

MADAME HEIMAN

Oui, ils implorent... ils ont la fièvre...

ISABELLE

Je suis toute novice, vous comprenez... vous comprenez, je paie double, probablement, moi... je ne savais pas!

MADAME HEIMAN

Vous n'étiez pas femme. Dites tout franchement à Georges... expliquez-vous.

ISABELLE

Ils se cacheront mieux, voilà ce que j'y gagnerai.

MADAME HEIMAN

Ah! vous êtes déjà bien subtile, Isabelle.

ISABELLE

Non non! ne rien lui dire, au contraire... et je compte, ma petite Odette, sur votre silence absolu...

Rien de ce que j'avoue ici, ne doit arriver jusqu'à Georges... Il faut me le jurer.

MADAME HEIMAN

Oh! ce sera absolument comme vous voudrez, je le jure!... Mon dieu! dans quelle équipée vous êtes-vous lancée!... Si elle débute ainsi! Il faut l'arrêter de suite... Eloignez Jeannine. Donnez-la moi pour un temps.

ISABELLE

Jeannine?... Vous êtes folle!... Vous vous mettriez à mille que vous ne m'en sépareriez pas!... Je ne pourrais plus vivre un jour!... Jeannine!... Mais qu'elle ne sache jamais, jamais, quoi qu'il advienne, ce qui se passe en moi!... Elle ne peut être, en aucun cas, responsable de ma souffrance à moi... Elle est la dernière au monde qui doive la comprendre! et quand je mourrais de chagrin, qu'aucun soupçon ne s'élève en elle, grand dieu!... J'ai juré à la mémoire de notre mère que je rendrais cette petite âme à la vie, et je tiendrai parole! Un scrupule, une impatience, elle recommencerait demain!... oui, oui... car elle n'a pas abandonné son sinistre projet, j'en suis sûr... c'est là, dans ses yeux, l'idée fixe... Je ne peux pas lui dire un mot, un seul mot... Voilà l'horreur!... Songez à cette chose épouvantable!... vingt fois le jour, une angoisse se glisse entre elle et mon regard! Mais, chose atroce, entendez-vous? elle joue, même de son suicide! Elle a des manières furtives... des façons de sortir brusquement... ah! j'étouffe parfois de terreur!... Il y a maintenant le chantage de la mort...

MADAME HEIMAN

C'est impossible... elle vous haïrait!

ISABELLE

Depuis le jour où je l'ai sauvée, elle me hait... Oh! le

reproche de ses yeux, de ses pauvres yeux de chien blessé, qui me disent toute la journée : Sœurette !... Sœurette !... qu'as-tu fait?... Ah ! oui, qu'ai-je fait?

(Elle pleure.)

MADAME HEIMAN

Allons, ne vous désolez pas... Venez, nous parlerons de tout cela dehors... la voiture nous attend.

ISABELLE, machinale,

Oui, la voiture nous attend... (A la bonne qui est entrée.) Augustine, vous arrangerez tout ici... Faites marcher le feu pour quand je rentrerai... on gèle.

LA BONNE

Bien, madame... Madame met son manteau? Il fera froid tout à l'heure.

MADAME HEIMAN

Oui, couvrez-vous bien.

ISABELLE

Merci, je suis prête.

MADAME HEIMAN

Allons, venez.

ISABELLE

Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... Passez, je vous en prie.

(Elles sortent.)

(La bonne arrange le feu, puis elle allume une grande lampe à pied, derrière le canapé, qui se trouve auprès de la cheminée.)

SCÈNE XI

JEANNINE, La Bonne.

JEANNINE, ouvrant doucement la porte.

Ces dames sont parties?

LA BONNE

A l'instant.

JEANNINE

En voiture?... Savez-vous où elles allaient?

LA BONNE

Non, mademoiselle.

JEANNINE

Bon.

LA BONNE

Mademoiselle veut-elle que j'allume la lampe maintenant?

JEANNINE

Oui.

(Un temps.)

LA BONNE, allume la lampe.

Il a fait une belle journée aujourd'hui!

JEANNINE

Oui. (Un temps.) Vous fermerez les volets dans cinq minutes, quand le soir sera tout à fait tombé.

LA BONNE

Bien, mademoiselle... C'est tout?

JEANNINE

Oui.

(Elle prend un livre et, songeuse, s'installe sur le canapé et lit.)

SCÈNE XII

JEANNINE, GEORGES

GEORGES, entre brusquement par la porte de droite.

Dites d... Tiens! c'est vous qui êtes là?... Votre sœur est partie?

JEANNINE

Elle vient de sortir avec madame Heiman.

GEORGES

Ah! elle est revenue, celle-là?... Vous permettez?... je vous dérange... je viens prendre un bouquin dont j'ai besoin... je remonte travailler.

JEANNINE

Faites donc.

(Georges ouvre la petite bibliothèque étagère qui est au mur.)

GEORGES

Mettez donc une bûche au feu... Vous allez attraper un rhume ici!... Je ne sais pas comment vous pouvez tenir.

JEANNINE

Si vous voulez.

GEORGES

Quel livre lisez-vous là?

JEANNINE

Je ne sais pas.

GEORGES

En voulez-vous un autre?

JEANNINE

Ça m'est égal. (Elle se lève, en proie à une très grande animation; elle est bouleversée, elle respire fort, comme lorsqu'on va prendre une décision. — Quand Georges descend de sa chaise, elle se précipite vers lui.) Georges!

GEORGES

Quoi?

(Ils sont face à face.)

JEANNINE, baissant la tête.

Rien!...

(Elle reste ainsi fixe, plantée devant lui, en regardant ses bottines.)

GEORGES

Savez-vous ce que va faire la petite Jeannine si elle est bien gentille?... Elle va mettre ses pieds au feu, là-bas, sur le canapé... ouvrir ce livre qui est très intéressant... et que j'ai choisi exprès pour elle... (Il lui met le livre dans la main, en la conduisant doucement par l'épaule.) elle va lire... on le tient comme ça, le livre... là... pendant que les gens sérieux vont remonter à leur travail.

(Il l'installe.)

JEANNINE, suppliante

Tout de suite?

GEORGES

Tout de suite!... Voilà ce que va faire la petite Jeannine, parce qu'elle est bien obéissante... Et quand sa sœur rentrera, elle la retrouvera, gentiment, dans la même position... les pieds au feu...

JEANNINE

Gggeorges!...

GEORGES

Et comme comble de générosité, c'est moi qui vais mettre la bûche dans le feu!... (Il met une bûche dans la cheminée. — Une dernière fois, on entend dans la bouche de Jeannine roucouler plus faiblement le mot « Georges. » — Au moment de s'en aller, avec douceur, il lui tape la joue, et grave :) Allons, bonne lecture, mon petit... (Brusquement.) Je ne sais pas comment vous pouvez tenir dans cette pièce, vrai... il faudra que je fasse bourreler les portes... brrr!

(Il sort.)

SCÈNE XIII

JEANNINE, puis ISABELLE

(Restée seule, Jeannine ne change pas de position. La tête est seulement inclinée toute basse sur le livre. — Un grand temps se passe ainsi.)

ISABELLE, rentrant par la gauche sur la pointe des pieds.

Rien... elle est seule... Tout est comme à l'ordinaire...

la lampe brûle... la bûche chante... (On entend et on voit au dehors la bonne qui ferme les volets.) On ferme les volets... Elle ici... lui là-haut... C'est ma maison... ma calme maison du soir... Tout est en place... Et me voici, moi... le cœur battant dans ce silence... Ah Isabelle! ma pauvre Isabelle!... que fais-tu là... en cette minute... et où t'en vas-tu? (Elle prend ses gants et se rapproche derrière le canapé.) Elle pleure!... j'entends tomber ses grosses larmes sur le livre .. dans le silence... une... deux... On pourrait les compter... Et c'est toi, toi, petite sœur... toi que j'aimais tant... Ah! méchante... méchante... Qu'y a-t-il au fond de cette horrible petite tête!... de la vengeance... et puis... autre chose encore... Voleuse, entends-tu!... voleuse!... Oh! cette petite tête que je h...

(Jeannine se lève en sursaut, effarée, avec un cri.)

JEANNINE

Ah! tu m'as fait peur... Qu'est-ce que tu faisais-là?... qu'est-ce que tu disais?

ISABELLE, l'enlaçant des deux bras.

Que tu étais jolie comme cela, en ce moment... oh! mais jolie, non, tu ne peux pas savoir comme tu étais jolie!...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Au premier. Cabinet de travail de Georges, très gai, très neuf. C'est la pièce moderne de la maison. Très fouilli. Window sur le jardin. Le jardin se reflète dans les vitres de l'énorme bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES **est assis à son bureau et écrit, puis** JEANNINE.

(On frappe à la porte de droite.)

GEORGES

Entrez !

JEANNINE, entrant.

Bonjour! C'est moi!... Ça vous embête, hein? de me voir ici? Mais rassurez-vous. Je ne viens pas pour moi, je viens pour mon appareil photographique. Voulez-vous être assez aimable pour me changer mes plaques? Mes douze sont faites.

GEORGES, de son bureau.

Posez ça là... Je finis cette page... Dans un quart d'heure je passerai au cabinet noir.

JEANNINE

Il y en a une, une instantanée où vous serez très bien.

GEORGES, continuant à écrire.

Qui... moi ?

JEANNINE

Vous savez bien que je ne fais que vous. C'est ma spécialité. Je vous ai pris tout à l'heure quand vous

descendiez de bicyclette. Je vous ai bien attrapé au moment où vous sautiez en arrière. Vous devez avoir les deux jambes en l'air et la tête sur la selle... Ce doit être charmant...

GEORGES

Tout à fait réussi.

JEANNINE

Vous aviez une tête ! Les cheveux vous dégoulinaient tout le long de la figure !...

GEORGES

Exquis tableau.

JEANNINE

Ne vous inquiétez pas. Si vous me plaisez comme ça ! (Georges se remet à écrire. Jeannine s'installe sur une chaise, les mains sur les genoux, les yeux au plafond. Silence.) Un ange passe. (Silence.) Hum ! (Silence.) Hum ! Hum ! (Silence.) Mais je cause, je cause, je ferais peut-être bien de m'en aller. Vous allez vous faire attraper.

GEORGES

Jeannine, j'ai des choses sérieuses à vous dire.

JEANNINE

Mettez-moi à la porte, je vous prie... Je serais désolée si vous aviez des ennuis à cause de moi, vous comprenez.

GEORGES

Je suis tout à fait résolu à éviter désormais ces rencontres à deux... que vous entretenez... surtout du genre des dernières ! Cela ne peut nous mener à rien de bon. Vous m'avez tendu un piège l'autre jour.

JEANNINE

Oh ! un piège !

GEORGES

Vous m'avez dit que vous aviez des choses très

importantes à me révéler, que vous ne pouviez pas me les confier devant votre sœur, et ce n'était pas vrai. Vous n'aviez rien d'important du tout.

JEANNINE

Pour vous.

GEORGES

Et j'ai été obligé de mentir à votre sœur. Je n'aime pas beaucoup ça !

JEANNINE

Puisqu'il paraît que vous lui dites tout, vous n'avez qu'à le lui dire.

GEORGES

Reprochez-le-moi donc.

JEANNINE

Non, c'est vrai, je vous remercie.

GEORGES

Mais je ne veux pas que pareille chose se renouvelle. Ça nous crée des airs de confidence que je réprouve. Vous savez quelles sont nos conventions à tous les trois? Très sérieusement, j'ai à vous gronder. C'est comme cette histoire de paillier l'autre soir... quand nous sommes allés nous étendre tous les trois après dîner... Isabelle peut très bien nous avoir vus. J'étais très embarrassé.

JEANNINE, riant.

Je le sais bien.

GEORGES

Oui... Alors, si c'est un jeu, il est temps d'enrayer.

JEANNINE

C'était si bon, l'autre soir! J'ai bien mis cinq minutes à faire ramper ma main sous la paille, pour atteindre la vôtre, sans que ni vous ni Isabelle ne me voyiez. Puis, quand j'ai saisi le bout de vos doigts, j'ai serré, serré

de toutes mes forces! Vous ne pouviez plus bouger. Il aurait fallu qu'Isabelle voie, pour retirer votre main, et alors... je sentais tout doucement mon bras s'engourdir sous la paille... et, comme ça, sous la lune, avec l'odeur d'une grosse rose qui était à mon corsage... c'était si bon!... Et, taisez-vous, je vous ai été si reconnaissante que vous ne retiriez pas votre main !...

GEORGES

Pas du tout. Ma lâcheté vient de ce que je ne pouvais pas faire un mouvement sans appeler l'attention d'Isabelle... Et notre vie est assez compliquée comme elle est!...

JEANNINE

Laissez-moi croire au moins que c'était un peu pour moi.

GEORGES

Et puis ce sont des sortes de situations parfaitement grotesques!

JEANNINE

Faites-m'en donc des reproches! Ça vous va bien!

GEORGES

Je sais... Enfin, je prétends que ces scènes ne se renouvellent plus. Évitons de nous trouver seuls, le plus possible. Il le faut. Maintenant, je sens qu'il le faut. Devant votre sœur, au contraire, tout ce que vous...

JEANNINE

Tout ce que je voudrai. Vous êtes bien aimable !

GEORGES

Comprenez donc.

JEANNINE

Et moi?... Est-ce que vous pensez à moi? C'est bien... je me tairai... je me tairai complètement, par exemple, car vous ne voudriez pas tout de même que je raconte

à Isabelle tout ce qu'elle me demande! Du matin au soir elle me torture à m'arracher des questions! Il est possible que ça l'intéresse, mais si vous étiez gentil, vous devriez lui faire comprendre que c'est moins drôle pour moi... et que ce sont des choses qu'on ne fait pas... et que je n'en peux plus! Du reste, elle n'a pas de tact... Je ne suis qu'une petite fille, mais je l'ai toujours vu dans la vie, je l'ai toujours remarqué, elle n'a pas de tact!

GEORGES

Il ne s'agit pas de cela.

JEANNINE, vivement.

Oh! elle a d'autres qualités!... ne vous fâchez pas! Elle est belle, elle est plus belle que moi, certainement! (Avec colère.) Elle n'a pas une vitelotte au milieu de la figure, comme elle a dit encore hier devant vous pour me vexer... pour me faire passer pour laide! C'est bien, je ne vous parlerai plus, je ne vous chercherai plus, j'obéirai. Mais alors, qu'est-ce qui me restera, si vous m'enlevez même ces petites choses, ces petites compensations, qui sont la seule joie de mon existence? Ah! je me contentais de pas grand'chose, vous l'avouerez! Mais il y a des jours où je me disais : Il ne m'aime pas, seulement nous avons tout de même des intelligences à deux, qu'on ne sait pas... C'est bien, je me tairai... Je ne ferai même plus mon cri, vous savez? quand je veux attirer votre attention... Oui, ça n'a l'air de rien, mais pour moi, c'est beaucoup, parce que, rien que ce cri, ça veut dire pour moi des choses que les autres ne comprennent pas... à part vous.

GEORGES

Avec cela qu'il est joli votre cri! Vous n'y perdrez pas grand'chose... un aboiement!

JEANNINE

Oh! moi, je ne suis pas poétique, vous savez!...

Vous ne le trouvez pas bien? Oh! c'est une trouvaille! Je l'aime beaucoup. Écoutez.

(Elle le fait.)

GEORGES

On dirait le cri d'un gondolier de Venise.

JEANNINE

Oh! Venise! c'est ça qui est beau! Oh! c'est là que j'aurais voulu partir en voyage! Ce que c'est beau!... (Ses yeux regardent le plafond.) Je pense quelquefois que si je vous avais épousée, on y serait parti... tous les deux.

GEORGES

Vous n'avez pas trouvé quelque chose de bien neuf!

JEANNINE

Qu'est-ce que ça me fait! oh! Venise!!...

GEORGES

A la bonne heure! Parlons donc un peu géographie!

JEANNINE, se levant.

Ah! au fait!... Vous avez peur d'une scène! En effet, il faut même que je m'en aille, sans quoi, si Isabelle sait que je suis montée, ce que vous allez vous faire attraper, oh! mon ami, ce que vous allez vous faire attraper!...

GEORGES

Oh, pas d'esprit! Votre sœur souffre. Votre entêtement à bouder, à l'éviter, au lieu de la rassurer... elle si bonne pour vous!... Ce qu'elle a fait pour vous est admirable, et vous la récompensez en ne lui donnant que des inquiétudes... Enfin, je ne veux pas recommencer à vous sermonner à mon tour. Tout cela doit vous être redit souvent, n'est-ce pas? Passons... ce n'est pas mon affaire!... Seulement je vois très bien qu'Isabelle commence à s'énerver... et, à des mots, à des indications

vagues, je vois qu'il commence à entrer en elle de la défiance et... autre chose. Je ne devrais pas vous avouer cela, mais enfin elle souffre et...

JEANNINE, *fronçant les sourcils.*

C'est bien son tour !

GEORGES

Quelle méchanceté vous venez de dire là !

JEANNINE

Elle peut bien souffrir un peu à son tour, pour voir ce qu'on éprouve !... Et ce ne sera jamais une compensation !

GEORGES

C'est affreux de parler ainsi ! Votre sœur !...

JEANNINE

Je la déteste, je la déteste... Ça vous étonne ?

GEORGES

Non ; ce n'est pas vrai.

JEANNINE

Si ; autrefois je l'aimais, mais maintenant je la déteste ! du matin au soir la voir se rapprocher de vous, vous prendre la main, l'entendre vous tutoyer, vous faire des mines tout à son aise !... Chaque fois qu'elle est là, contre vous, et que je me dis : « Mon Dieu, comme elle a de la chance !... », chaque fois qu'elle vous approche de trop près, vous tient les mains... oh ! je la tuerais ! Et puis...

GEORGES

Et puis quoi ? Laissez donc ce verre ! Vous allez le casser, dans le feu de vos démonstrations, et comme c'est mon verre de conférence...

JEANNINE

Décidément, si je vous ai bien compris, vous me défendez de vous parler en particulier, parce que ça ne lui plaît pas, et parce que je vous gêne ?

GEORGES

Ce n'est pas exact.

JEANNINE

Ah ! oui, comme elle vous gêne la petite Jeannine ! comme vous préféreriez qu'il n'y ait jamais eu de petite Jeannine sur la terre ! Merci toujours de me le rappeler, au cas où je l'aurais oublié.

GEORGES, tout d'un coup lève le poing sur la table.

Mais sapristi de sapristi !...

JEANNINE

Quoi ?

GEORGES, reste une seconde le bras en l'air, puis le laisse retomber mollement.

Rien.

(Un temps.)

JEANNINE, une moue.

Tenez, vous êtes tous les deux très gentils au fond, et vous faites ce que vous pouvez ! Seulement, puisque vous venez de me dire carrément votre façon de penser, je voudrais, à mon tour, cesser une minute mon genre petite fille qui me va si bien... Le moment est venu pour moi aussi de dire les choses sérieuses. Donc, ne bondissez pas, je vous en prie, oh ! cela surtout ! j'ai si mal à la tête aujourd'hui !... comprenez-moi en ami et écoutez-moi. (Georges fait signe qu'il est tout ouïe, avec l'air de dire : *Asseyez-vous donc, mademoiselle* ! — Jeannine se rassied, puis, comme une leçon apprise, avec calme, mais d'une voix funèbre :) Vous savez que pas une seconde, jamais, je n'ai renoncé à mourir.

GEORGES

Nom de nom !

(Il envoie promener deux livres dans la chambre, d'un coup.)

JEANNINE

Vous voyez!

GEORGES, furieux, tout rouge.

Je vous défends d'ajouter un mot de plus, vous entendez! C'est révoltant, écœurant!

JEANNINE

On dirait que vous apprenez une nouvelle!

GEORGES, déambulant, les bras au ciel.

Et voilà la vie que vous nous faites!... Vous êtes embêtante!... Oh! ça!!... Vous pouvez vous vanter de savoir raser les gens avec une persistance!!... Heureusement on est meilleur que vous, on vous pardonne votre dada! Vous êtes aussi une gosse, une vraie gosse, et cela explique tout. Vous verrez plus tard, comme elle vous fera rire votre funeste passion, quand je serai encore un peu plus décati que maintenant, et que nous en recauserons avec votre mari, un garçon charmant et bien mieux que moi... (Geste de protestation de Jeannine.) Si, si, bien mieux que moi! Vous verrez mon nez dans son vrai jour alors. Regardez-le mon nez : si c'est celui d'un homme pour qui on se suicide!

JEANNINE, suppliant.

Georges, vous ne pouvez pas me refuser si peu de chose : Cinq minutes... consacrez-moi cinq minutes dans votre vie, dans toute votre vie! Comme c'est peu pourtant. Ne jamais vous parler, ne jamais m'épancher contre votre épaule!... Oh! voyez-vous, c'est l'idée fixe maintenant! et je mourrai contente... Quelques secondes de pitié pour moi seule. Oh! ne reculez pas comme ça... je suis si loin!.. (Les larmes aux yeux.) Ecoutez, je souffre bien pour vous dire cela... j'ai beaucoup de peine, j'ai tant de peine!... et c'est pour vous!... Oh! aimez-moi, dites, aimez-moi!...

(Elle a dit cela sur un ton de petite plainte douce... et on l'entend pleurer.)

GEORGES, *ému.*

Mon pauvre petit!

JEANNINE, *reniflant ses larmes.*

Merci. J'aime tant quand vous m'appelez mon pauvre petit! Ça me fait du bien pour quelque temps... (*Vivement.*) C'est vrai que j'ai des choses à vous dire... J'ai des papiers très sérieux à vous remettre... un grand, grand mystère... Je vous en conjure... ce soir, après dîner...

GEORGES, *l'interrompant.*

Non, inutile! Pas de cachotteries. Ça ne prend plus.

JEANNINE

Bien, parfait! Où avais-je la tête, en effet? je suis stupide! Vous avez trop peur d'une scène! Vous manquez de chic, décidément vous n'avez pas d'allure, mon ami... Alors, c'est non, non?

GEORGES

Non. (*Brusquement, Jeannine qui jouait avec le verre de couleur, le casse.*) Là! vous l'avez cassé! Je l'avais préparé pour ma lecture. C'est intelligent! Et vous vous êtes fait mal?... oh! mais très... vous saignez?

JEANNINE

Peuh! (*Georges a pris son mouchoir et lui essuie la main. Jeannine essaye de se rapprocher.*) Georges!

(*Il retire froidement sa main, met son mouchoir dans la pochette de son veston.*)

GEORGES

Allons, il faut vous en aller, Jeannine. Vous savez que je vous lis, à tous, le premier chapitre de mon livre, dans un quart d'heure? Vous en êtes, n'est-ce pas? oui?... eh bien, alors, il faut vous en aller...

JEANNINE

Venez, Georges, ce soir... vous ne voulez pas?

GEORGES

Non.

JEANNINE

Oh!

(Elle fait un mouvement de déception triste.)

GEORGES, après un temps, et après avoir paru réfléchir quelques secondes, se rapprochant d'elle.

Dans les campagnes, quand l'enfant souffre, Jeannine, et qu'il a la fièvre, les gens qui le soignent, autour de lui, ayant défense de lui donner à boire, répandent parfois un peu d'eau, sur les carreaux de la chambre, pour que la fraîcheur en arrive jusqu'à l'enfant et qu'il se calme... Contentez-vous, Jeannine, de ce que j'en peux répandre et tâchez d'être heureuse, s'il vient parfois jusqu'à vous la fraîcheur de quelque larme évaporée...

JEANNINE, tout bas, tout bas.

Venez!

GEORGES, changeant de ton.

Oh! maintenant, Jeannine, je vais me fâcher!

JEANNINE

Georges!

GEORGES

Assez!... allez-vous-en! Victor ou Odette vont arriver d'un moment à l'autre. Allez-vous-en!

(Il la pousse par les épaules jusqu'à la porte... Jeannine résiste comme un enfant en grognant... La porte se referme... Georges reste seul, réfléchit, et va s'asseoir à sa table. La porte de droite s'ouvre. Victor de Chelles entre, — chapeau de paille, fleur à la boutonnière.)

SCÈNE II

GEORGES, VICTOR DE CHELLES

GEORGES

Un homme!

VICTOR

Tu dis?

GEORGES

Je dis : un homme. Enfin!

VICTOR, stupéfait, sur le seuil.

Qu'est-ce que tu chantes-là?

GEORGES

Des culottes... un veston... des moustaches... quelqu'un comme moi!... Ah! ça fait du bien tout de même! ça me retrempe!... Eh bien, voilà, mon vieux, voilà, je suis content!... Il me faut peu de chose, hein?... Ce bon Victor!

VICTOR

Si tu te paies ma tête, tu sais, tu pourrais le faire d'une façon plus spirituelle.

GEORGES

Me payer ta tête?... non... la voir seulement, la voir! Tu m'as trouvé dans l'état de ces pauvres voyageurs français qui n'ont pas entendu parler leur langue, leur langue maternelle, depuis des temps immémoriaux, et qui embrasseraient le premier français que le ciel fait surgir à leurs yeux! Eh bien, voilà, j'avais comme besoin de parler « homme ». Jamais je ne me suis senti si attaché à toi!...

VICTOR

C'est que tu es saoûl... J'étais venu voir si cette lec-

ture tenait toujours. Je juge, d'après cette entrée, que c'est partie remise.

GEORGES

Comment donc, si elle tient! Plus que jamais! Voilà; le paquet est là... 127 pages. Vous les avalerez jusqu'au bout.

VICTOR, timidement.

C'est une histoire d'amour?

GEORGES, bondissant.

Ah! ça, non, par exemple! ah! ça, bigre non! Même je t'avertis, nous allons bien passer cinq minutes ensemble, si tu es venu avec la moindre velléité de me parler de tes amours avec Odette, de me narrer si vous êtes en bonne intelligence, si vous vous disputez, etc... je ne le souffrirai pas une minute, contrairement à mes habitudes! C'est un simple avertissement.

VICTOR

Oh! mais sur quoi as-tu marché ce matin? Au fait, depuis que je suis ici, Odette prend des airs de grand mystère chaque fois que je parle de vous. Isabelle?... chutt! La petite? qu'est-ce qu'on en fait? Est-elle un peu revenue de Georges? Quand la marie-t-on?.... chuttt!! De tant de mystère je conclus que tu ne dois pas être tous les jours à la noce!

GEORGES, radieux.

C'est le cas de le dire!

VICTOR

Heureusement, tu as épousé une femme exemplaire, la femme forte de l'Evangile... telle que, toute ma vie, je m'en suis souhaité une... et les rênes dans sa main, tous les embêtements que tu peux avoir doivent être

tellement mitigés... Ah! tu as eu de la chance! il n'y a pas à dire!

GEORGES

Il n'y a pas à dire.

VICTOR

Don Juan!

GEORGES, lui allongeant une tape.

Eh, eh! petit farceur!

VICTOR

Ne fais pas de manières. Tu es ici comme un coq en pâte. Non? Tu n'es pas heureux?

GEORGES

Heureux! si je ne suis pas heureux? Il faudrait vraiment que je sois difficile! On ne peut pas être plus heureux que moi. Songe donc, tu m'as défini d'un mot à l'instant, je suis l'homme aimé, — sublime secret du bonheur! Cet état de grâce, je le porte à même mon visage. Toute personne qui m'approche, sachant notre aventure — et qui ne la saurait pas, grand Dieu! — toutes, sans exception, m'entends-tu? m'abordent avec le même sourire, ce bon sourire de componction attendrie : « Homme aimé, va! » C'est le bénéfice de la situation. Il y a des gens qui pourraient se trouver ennuyés; moi pas! Je suis à l'aise, je me promène dans un murmure très flatteur... Ainsi, tiens, fais-toi une faible idée de cela... Ce secret qu'on devait si bien enfouir, il n'est pas de bedeau du village voisin qui l'ignore! Il a d'abord fallu le dire à l'institutrice, à Fraülein, à cause de la surveillance à exercer sur Jeannine. A l'heure actuelle, il n'est pas un domestique, pas un jardinier dans la maison qui ne soit au courant. Ils sont là, en rond, autour de nous, intéressés... Ils me placent les plats, à table, avec une encourageante bienveillance. Ils ne perdent pas un coup d'œil de l...

petite, ils guettent ses moindres mouvements... Et toujours ce regard qui a l'air de dire du manant au grand seigneur : Je sais le secret... Don Juan!

VICTOR

En effet, ce ne doit pas être, par moments, tout ce qu'il y a de plus...

(On frappe.)

GEORGES

Qu'est-ce que c'est?

LA VOIX DE FRAULEIN, fort accent.

Monsieur, je venais voir si mademoiselle était là?...

GEORGES

Mais, entrez, entrez donc, quand vous avez frappé.

SCÈNE III

LES MÊMES, FRAULEIN

(Fraülein entre, yeux baissés, mains basses.)

GEORGES

Là... Eh bien, elle n'est pas là, mademoiselle. Voilà... Maintenant, vous pouvez vous retirer.

(Fraülein sort comme elle est entrée.)

SCÈNE IV

GEORGES, VICTOR DE CHELLES

GEORGES

Tu vois cette institutrice allemande? Eh bien, elle n'osait pas entrer. Et tu ne sais pas pourquoi? Parce qu'elle a peur de moi. C'est ainsi... j'en suis sûr. Elle n'ose pas lever les yeux sur moi, de la journée, sur cet homme terrible! elle m'évite... elle a peur de tomber

morte d'amour, subitement, là, raide, à mes pieds... Comme je te le dis!

VICTOR, riant.

C'est drôle.

GEORGES

Oui, c'est drôle. Et tu n'entrevois qu'une des mille facéties de cette situation ou sublime ou grotesque!... Je ne suis pas encore fixé! Ceci n'est qu'un détail... Si je te disais le reste!... Certes, un autre pourrait s'en trouver un peu excédé, en éprouver un peu de malaise. Je ne te cacherai pas même que les premiers temps ont été légèrement durs, mais, n'est-ce pas, comme on fait son bonheur on se couche? Il s'agit de savoir le faire, voilà tout. Eh bien, oui, mon cher, je suis l'homme le plus heureux du monde! J'ai fini par trouver une certaine saveur dans mon état; je ne suis pas éloigné d'un sadisme philosophique effrayant... C'est une affaire d'entraînement!... Je me fais l'effet de ces rois de féerie à qui les bonnes fées réservent toutes sortes de blagues. La meilleure est toujours la dernière. Ils parcourent le monde, la valise à la main, dans leur sort incertain, souriant à la gifle qui les attend, au coup de pied qui les guette. Par habitude, ce n'est plus pour eux que matière à bons mots, et ils en trouvent d'excellents, qui les satisfont pleinement. Discuter avec les puissances suprêmes, regimber, plaider, à quoi bon? Ils en savent la parfaite et merveilleuse inutilité, puisqu'elles sont femmes! Non, le sourire aux lèvres et la joue roide, ces rois voyageurs savent être commis-voyageurs avec grâce. Ainsi, je vais, alerte, au milieu des avaries, coriace, et je ne m'en tire pas trop mal. Je ne discute jamais, jamais, jamais!. J'attends toujours la prochaine blague des puissances suprêmes, sans surprise. Et, tiens, je ne serais pas autrement étonné si, en ce moment, ma tête se couvrait d'un bonnet de coton, et si mes meubles se mettaient à danser la gigue en me faisant les cornes!

VICTOR

Tudieu! mon cher, quelle verve!

GEORGES, réprimant vite un geste.

Oh! puis je dis ça! c'est histoire de rire un peu, parce que j'en ai besoin, et parce que ça me fait plaisir de te voir, mais au fond de cette histoire... il y a de vraies larmes et de vrais chagrins. Je n'en perds aucun.

VICTOR

Ah! ça voyons... Est-ce que ta femme?...

GEORGES, l'interrompt brusquement en lui frappant sur l'épaule.

Ah! non, non! Tout ce que tu voudras... mais pas d'*explications* .. pas ça! Je bavarde, pour me débonder. Tout ce que je réclame de toi, c'est de me montrer ta bonne grosse figure de camarade... je te l'ai dit, je ne suis pas difficile!... rien que de t'avoir vu, j'en ai pour plusieurs jours à être remonté. Mais voilà tout!... Les explications, c'est pour les femmes... Au travail! Ainsi, pour le moment, mon travail c'est douze plaques à développer. Je vais te demander la permission d'entrer dans le cabinet noir. Tu peux rester là, d'ailleurs.

VICTOR

Mais non, je te remercie... Je vais chercher Odette à la maison, si on lit.

GEORGES, prenant l'appareil et le balançant lentement dans l'air.

Et puis, mon vieux, il y a Montaigne dans un coin... Un petit chapitre, de temps en temps, qui ne vous fait pas de mal, une bonne pipe, et l'on se dit, qu'après tout, il faut savoir s'arranger, et que tâcher de faire le moins de mal possible, c'est encore la vraie définition de ce mot un peu emphatique (Un temps) mais beau tout

de même (Un temps) la bonté... Parlons d'autre chose, veux-tu ?

VICTOR

Je n'ai pas besoin de t'assurer que je me mets à ton entière disposition, ne serait-ce que pour te tenir compagnie, chasser, canoter, pêcher, le peu de temps que je passerai ici...

GEORGES, allant à la porte du cabinet noir.

Merci, je connais ton amitié. Tu permets?...

VICTOR

Fais. Je vais chercher Odette.

GEORGES

Attends donc, j'en ai pour une minute; je vais mettre les clichés dans le bain. Je ne t'ai rien demandé de toi. Alors, ça va? tu es ici pour quelques jours?...

VICTOR

Je repars après-demain.

GEORGES

Si tôt ? Et les affaires ?

VICTOR

Bah ! couçi-couça...

GEORGES

Une seconde... je ferme la porte. Tu as les journaux là.

VICTOR

Merci.

(Resté seul, il s'assied et prend un journal.)

LA VOIX DE GEORGES, à travers la porte du cabinet

Alors, tu pars après demain ?

VICTOR

Je te l'ai déjà dit.

LA VOIX DE GEORGES

C'est dégoûtant.

VICTOR

Quoi ?

LA VOIX DE GEORGES

Que tu partes après demain... (Un temps). Oh ! sapristi, mon vieux, j'ai l'air d'avoir une tête, sur cette photo !...

SCÈNE V

LES MÊMES, ISABELLE, UN JARDINIER

ISABELLE, entr'ouvre la porte de gauche.

Il n'est pas là ?

VICTOR, désigne le cabinet noir.

Non... là...

ISABELLE, lui faisant signe de parler bas.

Chut ! (Elle revient à la porte.) Entrez !

(On voit entrer un jardinier avec des monceaux de roses sur les bras. Elle-même porte les plus belles et elle est habillée d'une robe extraordinairement bleue.)

VICTOR

J'espère !...

ISABELLE

Une surprise. Bonjour. Là ! on va en profiter pour en mettre partout.

(Elle prend les bottes des bras du jardinier et les fourre dans des pots.)

LA VOIX DE GEORGES

Elle vient, ma tête, elle vient ! C'est tout à fait un phoque.

VICTOR

Eh bien, de quoi te plains-tu ?

ISABELLE, sautillant de coin en coin, et à voix basse.

Il y a longtemps qu'il est là-dedans?

VICTOR

Dépêchez-vous, il va sortir.

ISABELLE, au jardinier.

Ici, ici... dans ce vase!... Dieu, qu'il fait de bruit avec ses sabots! Vous avez bien dormi? Vous êtes reposé? Ah! tant mieux! (Indifférente.) Vous avez très bonne mine. Odette va venir pour la lecture?

VICTOR

Je crois bien... je vais la chercher.

(Il prend son chapeau.)

LA VOIX DE GEORGES

Après tout, je suis peut-être comme ça!

ISABELLE, riant, à Victor.

Dites-lui, oui.

VICTOR, d'une voix de stentor.

Oui.

(Isabelle se recule pour admirer. Les manuscrits eux-mêmes sont enterrés sous les fleurs.)

ISABELLE, satisfaite, à Victor.

Attendez, nous allons sortir ensemble. Je vais me cacher derrière la porte, pour juger de l'effet.

(Ils sortent sur la pointe des pieds. La scène reste vide.)

LA VOIX DE GEORGES

C'est curieux comme c'est trompeur, la photographie, hein?... Il y a une optique particulière, tu comprends?... (Un temps.) Hein?.. (Un temps.) Est-ce que tu es parti?...

SCÈNE VI

GEORGES, seul.

(Il sort du cabinet noir. Apercevant les roses.)

GEORGES

La fée !... Qu'est-ce que je disais ? La fée !... Me voici couvert de roses !... Elles sont exquises, d'ailleurs... (Il en prend une sur la table. Saluant à droite et à gauche.) Merci, madame, merci beaucoup !... (Après quoi, il va aux rideaux de la fenêtre et cherche. Ne voyant personne, il regarde derrière un fauteuil, puis va à la porte, qui lui résiste.) Ah ! bon ! (Puis il réfléchit.) Oui... mais... laquelle ?... (Criant.) Comme c'est gentil d'avoir eu cette attention !... Quoi ?... c'est vraiment trop gentil... (Il écoute pour reconnaître un son de voix.) Je suis confus...

(Isabelle fait irruption.)

SCÈNE VII

GEORGES, ISABELLE

GEORGES, immédiatement.

Il n'y a que toi pour avoir des idées pareilles !

(Il l'enlace.)

ISABELLE, désignant les roses.

Elles sont jolies, hein ?

GEORGES

Et cette toilette ?...

ISABELLE

Oui, c'est un parti que j'ai pris. Je me négligeais. Je le faisais un peu exprès, tu comprends ! autrement ce n'est pas dans ma nature. Mais, il ne faut pas... Je suis belle, hein ? Je te plais ?

(Elle se met sur ses genoux.)

GEORGES

Dis donc, j'ai mille fois plus envie de condamner ma porte au milieu de toutes ces roses (Il la renifle.) et de ton très savant parfum, que de lire 127 pages! Si on les laissait à la porte, les autres?

ISABELLE, lui mettant vivement les bras au cou.

Comme tu es gentil! Mais ce serait exagéré... (Elle lui arrange la raie de ses cheveux.) Ça m'a amusée de t'envoyer ces roses parce que la rose c'est la fleur la plus féminine, et, je ne sais pas, c'est plus amoureux de donner des roses, à un homme... c'est plus... comment dire? (Elle lui souffle à l'oreille.) inconvenant... Tu comprends?

GEORGES

En rougissant.

(Il la caresse à son tour de la main.)

ISABELLE, se détachant.

Oh! mais tais-toi! Je ne sais pas ce que tu as... je ne t'ai jamais vu comme ça!

GEORGES, étonné.

Moi?

ISABELLE

Oui, c'est extraordinaire, depuis quelque temps... tu es tout chose...

GEORGES, très étonné, mais satisfait.

Ah, bah! tiens!... je n'ai pas remarqué...

ISABELLE, souriant.

Oh! moi si, chéri! (Elle se rassied sur l'autre genou de Georges. Elle lui mordille l'oreille, puis tout d'un coup.) Ecoute. Donne-moi un rendez-vous, très loin... (Les yeux perdus au loin.) où j'irai te retrouver comme un amant, un rendez-vous très caché! Que ce soit plus mystérieux, plus doux qu'ici. Tu veux pas?

(Elle l'enlace, voluptueuse.)

GEORGES, minaudant.

Je ne sais si je dois...

ISABELLE, vivement.

Mais pas maintenant, tout à l'heure... quand il y aura du monde. Alors tu me diras tout bas, tout à coup : à ce soir, telle heure, près de tel endroit...

(Georges demeure un instant interloqué, puis la menaçant du doigt en riant.)

GEORGES

Ah, ah ! tu prends goût à ce petit jeu, tu vois?

ISABELLE

Oh ! je t'aime !

(Elle se blottit en lui comme un chat.)

GEORGES, la balance un instant de droite à gauche, avec calme et méthode ; tout à coup, il lui vient une idée.

Elles sont admirables ces roses, mais nous allons être asphyxiés pendant la lecture. L'odeur des cretonnes neuves et des roses, cela étouffe !...

ISABELLE

Tu crois? Ouvre la fenêtre. Non, non, ne l'ouvre pas, tu prendrais mal !

GEORGES

Il n'y a pas de danger.

ISABELLE

Si, tu prendrais mal. Tu es très délicat de poitrine.

GEORGES

Moi, délicat? Je me porte comme un bœuf.

ISABELLE

Tu te l'imagines, mais, au fond, tu es très délicat, du côté de la poitrine, j'ai déjà remarqué. Tu t'enrhumes pour un rien.

GEORGES

Tiens, tu es adorablement comique !...

(Il va fermer la fenêtre.)

ISABELLE, a eu un froncement de sourcils triste; quand il redescend, elle dit doucement.

Il faut me pardonner, tu comprends. J'ai, profond en moi, ce sentiment maternel et vieilli que la chose que j'aime devient, par ce fait, extrêmement fragile, se met un peu à dépérir... et j'ai comme un besoin de la couvrir d'un châle de tendresse... et une si grande peur qu'elle ne m'échappe !

(Un soupir.)

GEORGES

N'aie pas peur. Je me retiendrai.

(Il montre son biceps.)

ISABELLE, changeant de ton. Gaie.

D'abord cet air de la campagne ne nous vaut rien. Plus tard, lorsque nous serons libres, et que Jeannine sera complètement guérie, nous irons faire notre voyage de noces. Tu veux? Nous irons à Venise. Oh! que ce doit être beau, Venise!... Pourquoi ris-tu?

GEORGES

Rien, mais je n'ai pas de chance! Toutes les femmes que j'ai connues ont voulu toujours m'emmener à Venise! C'est navrant. Je suis très bien ici, moi! (Se levant.) Qu'est-ce qu'ont donc ces chiens à aboyer? Neyt! Homère! Callipyge!... Ah! c'est le facteur, et madame Heiman. Le facteur et madame Heiman, c'est trop pour eux.

ISABELLE

Déjà ! quel ennui !

MADAME DEIMAN, du dehors, à Georges sur le balcon.

Bonjour.

GEORGES, à la fenêtre.

Vous n'avez pas rencontré Victor?

MADAME HEIMAN, du dehors.

Non. Il était là? C'est bête! Il a dû passer par le petit pont. Je fais dételer... vous permettez?...

GEORGES

Oui, oui. Fourrez le zèbre à l'écurie...

(Il revient à Isabelle.)

ISABELLE

C'est ça, mets-moi les mains au front. J'entends battre ton pouls à ma tempe, et c'est un bruit si calme, si rassurant. (Elle se laisse aller sur sa poitrine.) Qu'est-ce que c'est? Tu as saigné?

(Elle tire le mouchoir qui dépasse de la poche du veston.)

GEORGES

Oh! rien... ce n'est rien... Le verre, tu sais, le verre de couleur...

ISABELLE

Pauvre chéri! tu t'es fait mal et tu ne me disais rien. Où ça? vite, fais voir.

GEORGES, cherche désespérément une blessure sur ses mains.

Non... ce n'est pas moi qui me suis blessé... c'est Jeannine.

ISABELLE

Ah! c'est Jeannine!... Elle est venue ici?

GEORGES

Oui, en m'apportant des photographies à développer, elle a fait un mouvement brusque, et alors...

ISABELLE

Et alors, tu lui as pansé sa blessure.

GEORGES

Instinctivement j'ai pris mon mouchoir... oh! une petite coupure de rien... ne t'inquiète nullement.

ISABELLE, blême.

Je m'en rapporte à toi.

GEORGES

Sans quoi, il ne s'est rien passé de particulier aujourd'hui... Justement, il se trouve qu'elle ne m'a même rien dit en dehors de... de la photographie... Je ne vois absolument rien à te signaler, aujourd'hui. C'est en posant l'appareil ainsi... Qu'est-ce que tu as?... Tu me crois, au moins?

ISABELLE, voix faible.

Ce serait la première fois que je ne te croirais pas.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

UN DOMESTIQUE, entrant.

Le courrier, monsieur. Le facteur a une traite et une lettre recommandée pour monsieur. Il y a à signer.

GEORGES

Je descends.

LE DOMESTIQUE

Voilà le courrier de madame, et un paquet.

(Il le donne à Isabelle.)

GEORGES, heureux de cette diversion, va s'en aller. Avant de sortir, d'un air naturel il se croit obligé de dire.

Rien d'important?

ISABELLE

Rien.

LA VOIX DE MADAME HEIMAN

Peut-on monter?

GEORGES

Je crois bien... Isabelle est là, montez donc.

(Il va au-devant d'elle dans l'escalier. Isabelle ouvre la lettre qu'on lui a remise, son visage a une expression de grande anxiété.)

(Madame Heiman entre.)

SCÈNE IX

ISABELLE, MADAME HEIMAN

ISABELLE

Ah! vous en avez, vous, des idées! J'ai suivi vos conseils, j'ai étrenné une robe neuve...

MADAME HEIMAN

Elle est charmante, bravo!... et dans la note!

ISABELLE

Je me suis humiliée un peu plus, voilà tout le résultat!... Pouvais-je deviner qu'au moment où je me traînais comme une fille, oui, comme une fille, à ses pieds, je venais de déranger une scène d'amour?... et quelle scène!... tenez, en voici les débris... Et, là, le mouchoir avec lequel il lui étanchait tendrement, ah! si tendrement, la main... c'est touchant!... Je la vois, la scène, je la vois! Que le hasard est donc bête! Voilà, voilà, au moment où je m'écroulais de tendresse, ce que j'ai trouvé sur son cœur!... (Elle jette le mouchoir à terre. Après quoi, elle regarde madame Heiman avec angoisse.) Ah! je ne pourrai pas le supporter! je le sens bien, c'est inutile, je ne pourrai pas!

MADAME HEIMAN

Si j'ai compris un mot à tout ce que vous venez de

me débiter, je veux bien être pendue! Bon dieu, qu'est-ce que tout ça veut dire?... Je regarde avec stupeur les pièces à conviction! On dirait d'un assassinat... Du verre pilé... le bâillon du crime!... Cela vient donc de se passer à la minute? Georges avait pourtant l'air le plus naturel du monde.

ISABELLE

Est-ce que je lui laisse voir quoi que ce soit?

MADAME HEIMAN

C'est donc cela que vous pleuriez toute seule comme un pauvre petit bout de Madeleine... dans cette purée de fleurs!...

ISABELLE

D'autres choses aussi. On dirait qu'il y a des minutes dans la vie qui contiennent toutes nos douleurs ensemble, comme pour nous faire tout pleurer en une seule fois, par économie. Cela, tenez, que je lisais quand vous entriez, c'est une lettre. Elle est datée de Collao. Vous connaissez? Non? Ce doit être loin Collao?

MADAME HEIMAN

Pierre?

ISABELLE

Écoutez : (Elle lit.) « *Je vous écris, mon amie, d'un grand jardin sur le bord de la Madeira. Les camélias luxueux, les mille étoiles des azalées dans les lourds massifs, me cachent la mer qui m'attend. La verdure de ce pays est sombre, luisante, et sans bruit. De temps en temps seulement, un camélia pourri tombe comme un fruit lourd à travers les branches. C'est tout. Seulement, voici : il y a au milieu, caché dans les massifs, un peuplier de mon pays, un grand peuplier qui monte vers le ciel. Je le distingue mal d'où je suis, mais je l'entends frissonner dans les cimes. Il est extrêmement sensible et très seul. Il n'est*

pas d'ici. Il n'y a nul souffle dans l'air tiède et pourtant il frissonne à je ne sais quel vent invisible pour nous, et il murmure là-haut, tout seul, sa longue peine natale. Il ne me voit pas, et pourtant dans cette grande immobilité de silence, le peuplier de mon pays et moi, nous nous comprenons. Et voici que de cette peine inconnue et légère qui l'agite naît une forme féminine. Je pense à vous. Êtes-vous heureuse, mon amie? Moi, je repars demain, pour un peu plus loin, dans ces contrées graves et amères. Ce sont de belles patries, que vous ne connaîtrez jamais, Isabelle. Il y a des coutumes bizarres et naïves qui vous étonneraient, entre autres, celle-ci (qui explique le petit paquet joint à cet envoi) : Les femmes d'ici veulent que quand le grand mal d'amour vous a pris, on trouve, en respirant certains parfums locaux, l'oubli de son mal. Ce parfum est considéré, ici, comme un remède infaillible. Au fond, je crois bien que c'est simplement de l'eau de roses. Il est peut-être ironique de vous envoyer ce flacon, mais c'est une garantie que vous aurez dans votre tiroir... Ne vous étonnez pas si le flacon est débouché; c'est que je l'ai respiré... Adieu, ma grande amie. Il est tard. L'air doit être encore plus doux que de coutume, car tout s'est calmé et je n'entends plus le peuplier de mon pays. » Pauvre ami, comme il a dû souffrir!

MADAME HEIMAN

Romance de guitare!...

ISABELLE

Oh! je ferai comme lui, je partirai! Il ne sera pas dit, au moins, que je ne n'aurai pas su disparaître! Je m'en irai loin, si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi!

MADAME HEIMAN

Mais non, mais non!... Ne vous laissez pas gagner par le sentimentalisme italien de ce phraseur de Pierre...

Vous ferez ce que vous eussiez dû faire dès le premier jour... Vous surmonterez la terreur nerveuse qui vous lie à cette enfant et vous me la confierez quelques mois. Je vous ai dit que je m'en chargeais... (Isabelle hausse les épaules de l'air de dire : *C'est tout ce qu'ils trouvent, eux!!* puis elle ouvre le paquet. — A part.) Oh! mais! oh! mais!...

GEORGES, du dehors.

Un verre d'eau dans mon cabinet... oui, avec un citron.

MADAME HEIMAN

Voilà Georges... Allons, cachez-lui ces vilains yeux rouges, au moins.

GEORGES, du dehors.

Et ne laissez monter personne.

MADAME HEIMAN

Pristi, c'est vrai, cette lecture! Je n'y pensais plus... *La Logomachie depuis Charles le Téméraire*... Et Victor qui ne revient pas!

SCÈNE X

LES MÊMES, GEORGES, puis JEANNINE

MADAME HEIMAN

Je suis désolée, Georges! Je vous demande bien pardon pour monsieur de Chelles de ce retard. Il n'en fait jamais d'autres! Il y a un malentendu. Je lui avais bien dit, en effet, de passer me prendre à la maison, mais pas si tard...

GEORGES

Oh! nous avons encore le temps! (Tirant sa montre.) Hé! hé! cinq heures moins le quart. Si nous voulons lire. (Ennuyé.) A moins que nous remettions à demain?

MADAME HEIMAN

Et le pis c'est qu'il est capable de m'attendre. Je n'ai averti personne que je sortais. Il est assez stupide pour m'attendre...

ISABELLE, à Jeannine qui entre.

Tu assistes à la lecture, n'est-ce pas?

JEANNINE

Oui.

GEORGES, à madame Heiman.

Nous allons faire sonner la cloche du jardin. Eh bien, que faites-vous? vous filez aussi?

MADAME HEIMAN

La voiture ne doit pas encore être dételée. C'est encore ce qu'il y a de plus simple. (A part.) Veine! ça prend!

GEORGES

Vous vous croiserez en route!

MADAME HEIMAN

J'en ai pour cinq minutes, aller et retour. Préparez vos papiers; je vous le ramène. (A la porte, elle revient.) Et puis, commencez sans nous. Si ça part de Charles le Téméraire, nous pouvons bien arriver un peu en retard.

(Elle dit cela d'un petit air malin et avertisseur.)

GEORGES

Comment, comment, Charles le Téméraire? Vous brouillez le titre et le sous-titre, ma chère amie. *Charles, ou le petit téméraire.* Ce n'est pas du tout la même chose! (Madame Heiman s'est déjà enfuie.) Est-elle bête!... Excellent début!...

(Il remonte en sifflant.)

SCÈNE XI

ISABELLE, JEANNINE, GEORGES

ISABELLE, prenant, naturellement, la main de Jeannine qui passe près d'elle.

Tiens, tu t'es coupée?

JEANNINE

Oh! rien!... C'est en jouant dans le jardin.

GEORGES, continuant de maugréer.

Ils sont d'une inexactitude intolérable, ces deux-là! Et dire qu'il en est ainsi dans tous les ménages irréguliers!... Ça fait frémir!... Eh bien, attendons, nous autres, mes enfants! Tournons-nous les pouces. (Les deux sœurs sont assises, prostrées. — Georges les regarde avec méfiance.) Étonnant combien ma lecture a l'air de soulever d'enthousiasme!... C'est dommage!... Il y avait quelque chose, là!...

(Il se frappe le front et rallume sa pipe.)

ISABELLE, à elle-même.

En jouant dans le jardin!... Ils ne m'auront pas même fait la grâce d'un doute!...

(Silence.)

GEORGES, de la table où il soupèse son manuscrit.

Alors, rien dans le courrier?

ISABELLE

Rien. (Georges se met à numéroter ses pages avec un crayon. Isabelle immobile, assise sur un canapé. Jeannine se lève distraitement et va dans le fond de la pièce, loin, derrière le canapé, prendre une guitare qui se trouvait là. Elle l'accorde.) Comme ils ont l'air naturel. C'est effrayant!

GEORGES, numérotant.

Cinquante, cinquante-deux... Bon! où est le cinquante et un?...

(Les cordes pincées de la guitare sonnent une à une dans le vide... Chacun est à sa pensée.)

ISABELLE, à elle-même.

Comme ils doivent se comprendre dans le silence!... (Haut.) C'est décidément une femme charmante que cette Odette.

GEORGES, continuant de numéroter.

Charmante! On est sûr de la trouver là, au moment où on en a besoin. Ah! c'est la vraie amie! l'amie des mauvaises heures... Cent vingt-deux, cent vingt-trois...

ISABELLE, à part.

Elle se met derrière moi, pour que je ne puisse pas la voir. Il y a la glace, ma petite! (Elle saisit nerveusement un miroir à portée de sa main.) Elle tousse. Est-ce bête!

GEORGES

Victor vaut mieux. (Comme personne ne répond, Georges lève la tête et contemple la scène. A part, entre les dents.) Bigre! Le silence est tendu. Il y aura de l'ora-a-ge! (Haut.) Je me demande si je dois laisser subsister cette phrase qui ne me paraît pas bien académique pour moi, mais si humaine, pourtant, si humaine!... (D'une voix grave et profonde.) *Qui me dira pourquoi, au théâtre dans les silences solennels, les acteurs boutonnent le dernier bouton de leur redingote?*

(Et après avoir mesuré d'un nouveau coup d'œil la scène et les deux femmes immobiles, d'un geste large, il boutonne son veston, avec une joie féroce et solitaire.)

ISABELLE, tout à coup.

C'est charmant!

GEORGES

N'est-ce pas? (A part). Il y aura de l'ora-age!...

(Il referme un tiroir. La guitare égrène toujours ses notes fausses.)

ISABELLE, à part.

Elle lui tend les lèvres! Oh! la petite rusée! la rusée! Elle lui envoie un baiser! Cela a l'air d'une petite grimace de rien du tout... (Un sourire effleure les lèvres de Georges qui relit une page.) Ah! il a souri! Je suis blême!... C'est affreux... Elle se rapproche. Ah! mais ils se moquent de moi! Je vais le leur crier!... C'est trop, à la fin!... Je suis là, pourtant, je compte, j'existe... (Soudain, haut, éclatant.) Georges, embrasse-moi. (Georges, stupéfait, lève la tête.) J'ai dit : Embrasse-moi!

(La petite n'a pas bougé. Elle regarde sa sœur avec une haine indicible. Puis, jette la guitare et s'enfuit, muette, claquant la porte.)

SCÈNE XII

ISABELLE, GEORGES

GEORGES

Qu'est-ce qui te prend? Mais réponds, qu'est-ce qui t'a pris?

ISABELLE

Je ne sais pas... Je te demande pardon.

GEORGES

De ce train, tu finiras par être la cause même du malheur que tu redoutes!... Il faudrait bien savoir véritablement, ma chère amie, puisque vous imposez à cette enfant de vivre entre nous, ce que vous voulez au juste. Avant vos remèdes, il n'y avait rien à craindre, mais maintenant, il y a tout à craindre! Si c'est ainsi que vous comptez la traiter!... Mais, au nom du ciel, quel accès t'a pris? réponds?...

ISABELLE

Je ne sais pas... un coup de folie, tu as raison, un besoin irrésistible que j'ai eu, tout à coup, de t'embrasser,

un besoin de tes lèvres, juste à ce moment... Je ne m'explique pas. Ç'a été plus fort que moi...

GEORGES

Depuis deux mois, j'ai accepté la situation, complète, intégrale... à tant faire, je me suis payé le bloc, y compris les bons sarcasmes dont tu m'abreuves!... Ils faisaient partie de mes prévisions et la joie de ma mathématique!... J'attendais le total qui te convaincrait, sans plus intervenir jamais... Mais, pour te rendre coupable d'actes pareils, il faut que tu aies dépassé mes prévisions et que tu me caches de bien étranges soupçons!... Allons, voilà qui va finir!... Que vous le vouliez ou non, nous nous expliquerons ce soir, ma chère amie! Pas un mot de plus. Cet état cardiaque va cesser!

ISABELLE

Tu as raison de te fâcher. J'ai eu tort. Mais je vais réparer, tu verras. Va me la chercher...

GEORGES

Ma parole, c'est moi maintenant qui prend le parti de cette enfant!... C'est moi qui suis obligé de la défendre contre toi, et c'est moi qui commence à avoir réellement peur, maintenant!... Car je ne sais si tu vois ce que que tu fais... Pour la première fois j'ai le sentiment d'un danger véritable. . Où est-elle, maintenant? Où est-elle?

ISABELLE

Là!... là! Ne te fâche pas si fort, mon dieu!... puisque je te dis que je vais tout réparer... Au lieu de crier, tu ferais bien mieux d'aller me la chercher.

GEORGES

Ah! nous allons encore couler quelques heures charmantes!... (Il sort en criant.) Jeannine! (Mais Jeannine ne devait pas être loin, peut-être même derrière la porte, car Isabelle a, à peine, le

temps de se précipiter au balcon que Georges rentre, poussant la petite devant lui. — Bas à Jeannine.) J'en ai assez de cette existence. Il faut qu'elle cesse.

ISABELLE, se retourne.

Ah! te voilà!

(Elle fait un signe suppliant à Georges, pour qu'il les laisse seules. Jeannine attend, droite. Georges sort.)

SCÈNE XIII

ISABELLE, JEANNINE

ISABELLE

Pardon, Jeannine, je te demande pardon de ce que je viens de faire là.

JEANNINE, imperceptiblement.

De rien, j'en ai vu d'autres.

ISABELLE

Si, j'ai besoin que tu me pardonnes. Il y a longtemps que je voulais te le dire.

JEANNINE

Ça n'a pas d'importance... et tu as tous les droits!

ISABELLE

Regarde-moi, puisque tu m'as comprise, Jeannine... J'en fais humblement l'aveu devant tes yeux de quinze ans, en baissant les miens : je souffre, Jeannine, je souffre du même mal que toi... Il faut être bonne. Pardonne-moi, mon petit.

JEANNINE, gênée.

Voyons, c'est une plaisanterie!...

ISABELLE

Non, je t'assure. Quoi qu'il se soit passé, entre vous deux, en aucun cas je n'avais le droit de te faire du mal, et sois sûre que si je n'ai pas toujours été à la hauteur de ma tâche — que je saurai conduire jusqu'au bout, dorénavant, — ma bouche a parlé toujours contre mon cœur et de cela, je te demande, Jeannine, très humblement pardon.

JEANNINE, simple.

C'est oublié!

(Elle passe.)

ISABELLE, avec un mouvement doux et peureux des doigts, comme pour la retenir au passage.

Je suis un peu excusable parce que vous m'avez entouré de beaucoup de mensonges... sans quoi, je crois que j'aurai su être bonne, toujours, sans me plaindre... Nous sommes un peu gauches toutes deux... nous étions si peu préparées à ce qui devait nous arriver!... Tu as aimé bien jeune, mon petit... et moi très tard!... et voici que bientôt mes cheveux blanchis vont se couvrir de honte. Enfin!... nous ne sommes pas responsables, hein? Ce n'est pas de notre faute... Qui nous eût dit cela? On était si heureuses à la maison! tu te souviens?... On se sera tout de même beaucoup aimé... Ah! si tu avais parlé à temps!... Enfin! nous sommes deux pauvres malheureuses, voilà ce que nous sommes, n'est-ce pas Jeannine? Il n'y a pas à s'en vouloir. Je tâcherai d'être meilleure, je te promets... Puisque tu souffres, tu dois savoir qu'on n'est pas toujours maître de soi... et que ça fait mal! C'est le doute, tu comprends, dont vous m'avez entourée?... Si vous m'aviez dit tout simplement ce qui en était, je me serais arrangée... Désormais, tu verras!... Je m'exagère peut-être, après tout, vous n'en êtes peut-être pas encore aussi loin que je me l'imagine... Je ne sais pas, moi!... (Elle lui

tient les mains et essaye de rencontrer ses regards.) Je ne te demande qu'une parole de vérité pour que tout s'éclaire... Je t'assure, quoi que vous ayiez fait, quand bien même vous vous adoreriez... tu seras étonnée! Oh! je vois ta figure qui se contracte! Laisse-toi pleurer, va, ne t'empêche pas... Prends mes larmes et donne-moi les tiennes.

JEANNINE, se raidissant et détournant les yeux.

Va-t'en!

ISABELLE, rapprochant son visage du visage de Jeannine, les yeux tendus.

Une parole seulement!... C'est ton silence, tu comprends?... J'y ai vu des remords, de la haine... et quelle haine! (Les cils de Jeannine battent, battent. Elles sont souffle à souffle. J'y ai vu que vous vous adoriez au point... de vouloir que... je disparaisse... C'était fou, n'est-ce pas?... Une parole, seulement!... J'y ai cru voir, comme en tes yeux, des abîmes hideux... j'ai cru voir... (Un cri.) Monstre!

JEANNINE

Ah! tu m'as fait mal!

ISABELLE

Odieux petit monstre qui essaie de m'enfoncer ce dernier clou dans la gorge et qui veut me faire croire que ton silence est un aveu, et que tu me l'a pris, et qu'il est à toi!... Va-t'en! va-t'en! Je ne veux plus te voir! Tu me fais horreur!

JEANNINE

Et quand cela serait, à la fin!

ISABELLE

Tu mens! tu mens! tu es abominable!...

JEANNINE

C'est trop fort! Ah! je suis un monstre! C'est trop, cette fois, c'est trop!... Ah! je suis un monstre, moi à qui tu fais subir la plus épouvantable des existences!... que tu forces, du matin au soir, à subir, la rage dans l'âme, toute ta joie, tous tes baisers, avec des airs de triomphe, lorsque j'en meurs et qu'il me faut fuir tes lèvres, qui me cherchent, après!... Ah! tu ne m'en auras pas épargné un de tes baisers, à moi, la petite pauvre!... Ah! je suis un monstre! Eh bien, alors, dis pourquoi tu me forces à vivre, pourquoi tu m'as arrachée à la mort? Qui te le demandait? Qu'est-ce que je t'avais fait pour cela!...

ISABELLE

Tais-toi! Tu es horrible! Tu ne dois pas savoir ce que tu dis, pour me briser ainsi!...

JEANNINE

Quel soulagement m'as-tu apporté? réponds? Cite moi une joie, une!... Tu m'as rivée à ton bonheur! C'est pour le voir que tu me forces à vivre! La torture de ton questionnaire perpétuel, la torture à petit feu, sans répit!... Ah! tu ne laisserais pas même un jour ma souffrance tranquille! Et quand je veux la solitude au moins, quand je veux vous fuir, tous les deux, une heure... je ne peux pas! parce qu'il paraît que cela te bouleverse, ça te remue le sang que je ne sois pas là!

ISABELLE

Oui, lâche! lâche! car ce que tu sais trop, c'est que je meurs derrière les portes que tu fermes, lâche!

JEANNINE

Mais alors, puisque tu devais me reprocher tout, jusqu'à l'air de cette maison, que comptais-tu donc m'offrir, à la fin, quand tu m'as dit : Reste, je le veux?

ISABELLE

La vie! T'aider à passer le pas. Te porter de l'autre côté de la douleur. Te voir grandir et comprendre.

JEANNINE

J'ai grandi et je comprends.

ISABELLE

Ce que tu n'as pas, toi, c'est le droit de me torturer lâchement de doutes affreux, du doute de ce qui n'est pas, (Ramassant tout son effort.) de ce qui n'a jamais été!...

JEANNINE

Mais qu'en sais-tu, à la fin?

ISABELLE, dans un cri.

Non, non, cela n'est pas, cela n'est pas!... Tu n'en avais pas le droit!...

JEANNINE

Je n'ai que celui de souffrir, parfaitement! Eh bien, si tu m'imposes un pareil martyre, ce doit être pour quelque chose, tout de même! Et je voudrais bien savoir ce qui m'attend, au bout du supplice, quel bonheur?... Mais, à la fin des fins, pourquoi, pourquoi suis-je ici? Possible que tu prennes plaisir à me faire savourer vos baisers... moi, je n'en ai que de l'horreur!...

ISABELLE

Tu ne sais pas ce que tu dis! c'est monstrueux!... Oh! comme tu me hais!... Rappelle-toi Jeannine, pourtant!... Il ne me manque que de t'avoir portée dans mes flancs!... C'est mon amour qui saigne!...

JEANNINE

Je te hais? Mesure à ma haine l'atrocité de ce que tu appelles ton amour et de ce que tu commets en son

nom. Et là dedans, la seule qui aime, c'est moi, parce que je me tuerai, moi, par charité, pour ne pas troubler ton affreux bonheur!...

ISABELLE

Misérable! Elle me reproche de vivre! Sois rassurée va... j'ai compris, je te laisserai la place...

JEANNINE

Allons donc! pas de phrases! Tu sais bien que c'est moi qui vais disparaître... Seulement, tu aurais mieux fait de me laisser tranquille la première fois, voilà tout!

ISABELLE

N'en dis pas plus. Tu l'auras, petite louve!

JEANNINE

La petite louve en a assez! La petite louve? regarde-la une dernière fois!... Tu te traînerais à mes genoux, tiens, que je ne resterais pas un jour de plus ici! Laisse-moi passer.

ISABELLE, la saisissant.

Tu ne vas pas recommencer l'abomination, mon Dieu?

JEANNINE

Pas plus tard qu'à la minute!

ISABELLE

Ah! vous voyez bien, vous autres, que j'ai raison contre tous de ne pas la laisser arracher de mes mains!

JEANNINE

Je veux partir.

ISABELLE

Jeannine!... tu ne sortiras pas!

JEANNINE

Je sortirai... j'en ai assez... Adieu!

(Elle se dégage brusquement des bras de sa sœur et disparaît.)

ISABELLE, les genoux fléchissants, roide, d'une voix étranglée, appelle.)

Georges!... Georges!

(Georges accourt au bruit, par la droite.)

SCÈNE XIV

ISABELLE, GEORGES

ISABELLE

Georges!... C'est fini!... Je l'ai bien vu. Je ne peux plus rien sur elle .. Elle va se tuer, cette fois pour de bon... Va, va, fais ce que tu veux! Elle est à toi, mon rôle est terminé, je te la donne! Mais qu'elle ne se tue pas!... mon Dieu, qu'elle ne se tue pas!... Va! Va!... mais va donc!

(Elle le pousse hardiment par où s'est enfuie Jeannine, et, seule, s'écrase contre le canapé, de tout son long, la face en terre, devant la porte béante.)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte. C'est le soir du même jour. Une grande lampe allumée; le feu pétille encore.

Au lever du rideau, madame Heiman, un chapeau sur la tête, et Pierre en costume de voyage. Ils parlent à un domestique, sur le seuil de la grande porte grillée par où ils viennent d'entrer et à travers laquelle on voit la nuit claire.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, MADAME HEIMAN, PIERRE

LE DOMESTIQUE

Non madame. Madame est toujours souffrante. Elle ne va pas mieux, elle n'est pas descendue de sa chambre, depuis que madame est venue à cinq heures... Mais si madame veut que je la fasse prévenir?

MADAME HEIMAN ET PIERRE

Non, non. Et monsieur?

LE DOMESTIQUE

Monsieur vient de sortir. Mais pas pour longtemps. Il est allé fumer son cigare dans l'allée des Ormes, probablement... ou du côté du réservoir... Il ne sera pas long.

MADAME HEIMAN

Mademoiselle?

LE DOMESTIQUE

Mademoiselle est couchée à cette heure-ci et d'ail-

leurs mademoiselle n'est pas descendue de sa chambre non plus, depuis cinq heures...

MADAME HEIMAN

Alors, monsieur a dîné seul?

LE DOMESTIQUE

Oui, madame. Il est resté un peu auprès de madame avant le dîner, et encore, non, je me trompe... puisque j'ai entendu la voix de monsieur qui lisait dans son cabinet.

MADAME HEIMAN

Comment qui lisait? Puisque la lecture n'a pas eu lieu?

LE DOMESTIQUE

Oui, mais j'ai entendu monsieur qui disait comme ça : « Puisque personne ne veut m'entendre, je vais lire à Neyt! » Alors il a enfermé la chienne avec lui, et il s'est lu tout seul.

PIERRE

Je le reconnais bien là!

MADAME HEIMAN, riant.

Bien, bien! Nous allons l'attendre ici. (Le domestique sort. A Pierre, en s'asseyant.) Ah! ça, m'expliquerez-vous maintenant, blague à part, comment l'on reçoit une lettre de vous d'un équateur quelconque et comment vous débarquez, le même jour, chez moi, sans crier gare, le plus naturellement du monde... dans la carriole du père Baugé?... revêtu de cet adorable petit complet américain... Elle est bonne!... C'est ce qui s'appelle préparer son petit effet!...

PIERRE

Je ne me suis pas payé une entrée, je vous le répète... Pourquoi ne voulez-vous pas me croire?... Votre ignorance des choses administratives me ravit...

La voilà bien la France!... Pauvre France!. . La dernière levée ne se fait pas dans tous les pays du monde à six heures du soir. Il n'y a pas qu'à jeter la lettre, crac, dans un palmier, en passant... palmier? vous savez ce que c'est qu'un palmier?... à la bonne heure!... En sorte, chère tête, qu'on peut très bien jeter une lettre le lundi, par exemple, se décider à partir dans le courant de la semaine, et faire le voyage, le lundi suivant, en paqubot, par le même courrier que ladite lettre?... Avez-vous compris, maintenant?

MADAME HEIMAN

Mal. C'est obscur.

PIERRE

Je me suis jeté dans le train du Havre, immédiatement, au débotté... et à la gare de Saint-Meilhan, comme je vous l'ai dit, l'honorable individu que vous appelez Baugé a bien voulu me conduire chez vous... Oui... Il commençait à faire trop chaud là-bas, et puis il est urgent que je me rende à Londres... Car je suis devenu extraordinaire, vous savez!... J'ai des intérêts dans l'Achanti-Goldfiels Corporation!... Je suis de deux commissions techniques!...

MADAME HEIMAN

Vous!... C'est à se tordre!... C'est drôle comme quand les peintres coupent leurs cheveux pour le régiment!

PIERRE

Eh bien, il faudra vous y habituer.

MADAME HEIMAN

Jamais! je vous en préviens!... Je ne vous prendrai jamais au sérieux comme homme d'affaires!... C'est égal! Vous ici!...

PIERRE

Comme ma petite visite a l'air de vous abrutir, ma chère amie !...

MADAME HEIMAN

Un peu.

PIERRE

Malgré que je trouble un délicieux tête-à-tête avec monsieur de Chelles, vous ne m'en voulez pas d'être descendu chez vous ?

MADAME HEIMAN

Il n'aurait plus manqué que vous tombiez ici !

PIERRE

J'ai plus de tact... Pourquoi me dites-vous ça ?...

MADAME HEIMAN

Ah ! parce que !... (A part.) Je ne sais plus que lui dire, moi... (Haut.) Ecoutez, vous revenez de Pontoise.

PIERRE

Non, de plus loin.

MADAME HEIMAN

En l'occasion, c'est arriver de Pontoise... On ne vous a plus revu, s'il m'en souvient, voyons... depuis la messe de mariage... Malin, va !

PIERRE

Quoi ?

MADAME HEIMAN

Rien. Vous pensez bien que depuis lors il a dû se passer des choses, n'importe quoi... mais des choses... Seulement comme vous en êtes resté à la messe de mariage, vous comprenez, ce serait trop long de vous mettre au courant !... C'est même pourquoi j'ai préféré

vous traîner de suite chez les Dessandes... Ma foi, je réserve le paquet à Isabelle!

PIERRE

Odette, rien de grave, hein, j'espère?

MADAME HEIMAN

Rien, rien.. Comique, au fond... Elle vous expliquera.

PIERRE

Vous m'avez fait peur... Vos réticences sont exaspérantes, et vous êtes d'une discrétion bien peu israélite!

MADAME HEIMAN, souriant.

Hein... votre prétexte de retour?...

PIERRE

Non, je vous jure... L'éternelle tentation du passé m'a fait obliquer la route, vous le voyez. Mais je n'ai pas le cœur d'Olympio. (Regardant la pièce.) Alors, c'est là?

MADAME HEIMAN

Oui, c'est là!... oui, c'est là, cet endroit délicieux... ce petit paradis!... la maison de la joie!...

PIERRE

N'est-ce pas?... Je m'en doutais.

MADAME HEIMAN

Ah! ce qu'on s'amuse ici! vous ne vous en faites pas une idée... Et, en passant, je vous remercie, de tout cœur, de m'avoir ces gens-là... je m'en féliciterai toute ma vie!... Chaque jour est un jour de fête... de bamboche... A ce point que samedi, moi aussi, je boucle mes malles... et vais reprendre mes quartiers d'hiver au plus vite... Oh! Pierre, attendez-moi jusqu'à sa-

medi... partons ensemble... emmenez-moi à Londres!... Ce serait si gentil d'aller faire un petit peu la fête ensemble!...

PIERRE, nerveux.

Voyons, qu'y a-t-il, Odette, qu'y a-t-il, décidément? Ne plaisantez pas.

MADAME HEIMAN, lui prenant le bras.

Ecoutez, je crois que je ferai bien, tout de même, de vous mettre un peu au courant, sans quoi vous risquez de ne pas très bien comprendre!... Vous voyez ce point rouge là-bas... au bout de l'allée?

PIERRE

Oui, c'est une lanterne.

MADAME HEIMAN

Non, c'est Georges qui fume son cigare.

PIERRE

Non, c'est une lanterne.

MADAME HEIMAN

Non, c'est Georges... Allons à sa rencontre. Et, ce faisant, je vais vous révéler les choses essentielles, pour que vous puissiez ensuite... voler de vos propres ailes.

PIERRE

Vite. Vous me faites mourir à petit feu...

(Ils sortent.)

LA VOIX DE MADAME HEIMAN

Et au tournant de l'allée, je vous quitte... oh! je vous jure bien que si... il faut d'abord que j'aille vous sortir des couvertures de laine...

(Les voix se perdent. La scène reste vide. De derrière le piano où elle était blottie et cachée, on voit surgir Jeannine. Elle est en petite camisole de nuit, les cheveux dans le dos. Elle court vite à la porte par où viennent de partir Pierre et madame Heiman.)

SCÈNE II

JEANNINE, FRAULEIN

JEANNINE

Enfin ! (Elle regarde attentivement dehors entre les barreaux de la grille.) Prennent-ils à droite?... à gauche?... Oui!.. Ah! rien n'est perdu!... Vite la lampe!...

(Au moment où elle va éteindre la lampe, la porte de droite s'ouvre ; c'est Fraülein.)

FRAULEIN

Je vous cherchais partout... voulez-vous remonter!

JEANNINE

Allez-vous me fiche la paix!

FRAULEIN

Ah! Fraülein!... Fraülein!... Vollen sie... was sagt Madame?

JEANNINE

Wurst... Wurst! Voilà ce qu'elle va dire, madame... Wurst!... Et puis, si vous ne voulez pas vous en aller, vous savez ce que je vous ai promis? Je dirai à monsieur où j'ai trouvé sa photographie, dans votre chambre!... Ah!

FRAULEIN

Mein Gott!

JEANNINE

Vous m'embêtez avec votre Gott... On vient, fraülein, je vous en prie... je vous en supplie, ma petite fraülein, allez-vous-en!

FRAULEIN

Oh! mademoiselle!...

JEANNINE

Vous savez bien qu'il le faut... Je vais monter me coucher dans cinq minutes... allez...

FRAULEIN

Oh! mademoiselle! mademoiselle.

(Elle pousse violemment Fraülein et referme la porte. Puis elle baisse la lampe complètement. Elle se place près de la porte de droite, à cropetons, par terre. Au bout d'un moment, Georges arrive sur le perron, le col du manteau rehaussé. Il entre, referme la porte grillée, remonte la lampe, la prend et se dirige vers la porte de droite pour aller se coucher. Au moment de l'ouvrir, il se heurte à Jeannine.)

SCÈNE III

JEANNINE, GEORGES

GEORGES

Ah! c'est vous! Justement, pas fâché de vous rencontrer!... (Il pose la lampe.) Ah, bien! vous n'avez pas de toupet! Vous attendez là, tranquillement, à pied de bas, en vous tournant les pouces, que je vienne vous dire des douceurs!... Après la scène inimaginable de cet après-midi!... Votre sœur, depuis ce temps, ne se remet pas de l'attaque de nerfs que vous avez provoquée. Notez que j'ignore ce qui s'est passé entre vous deux et ce que vous avez peut-être osé lui faire croire, pour qu'elle en soit arrivée là!... j'ai peur de comprendre!... Toujours est-il qu'il n'y a plus de raison humaine qui tienne!... La démence du sacrifice bat son plein! Tout ce que j'obtiens d'Isabelle, ce sont des phrases de ce genre: « Elle est à toi!... Soyez heureux! » Vous avez tramé là une petite intrigue malpropre et méchante, à mon insu... Il y a deux mois que vous manœuvriez... et entre vos deux sourdines, moi,

j'ai été joué!... Eh! ma petite, voilà qui est fini, cette fois... Vous allez partir.

JEANNINE

Oui, un peu de patience... Je vais partir, en effet, et c'est pour cela que je suis ici, Georges, pour que vous me donniez l'adieu que j'attends depuis si longtemps... avant que je disparaisse à jamais...

GEORGES, éclatant.

Oh! fini, cette fois!... Il y a des bornes aux meilleures plaisanteries!... C'était trop commode, en vérité! « Vous ne voulez pas faire un petit tour de promenade? Non? Ça vous déplaît?... Crac, je me tue! » Ah! vous l'aviez trouvée, vous, la formule!... Mais cette fois...

(Il lui secoue vigoureusement les bras.)

JEANNINE

C'est cela... tenez-moi les poignets... étouffez-moi... J'entends gronder votre voix sur ma tête... c'est délicieux...

GEORGES

Si vous m'aimez voilà la minute de me le prouver et de vous faire pardonner votre sinistre comédie. Je m'adresse à la grande Jeannine... Vous ne pouvez pas rester un jour de plus ici; l'épreuve est faite... Il faut que vous partiez... (Vivement.) Quand je dis partir, je veux dire, bien entendu, vous absenter quelques semaines... quelques semaines au plus... un voyage de rien du tout avec madame Heiman... une excursion dans les Alpes, (Il fait un grand geste vague; — se reprenant.) dans les petites Alpes... les Alpilles!... Ne le faites pas pour Isabelle, Jeannine, si vous ne lui consentez pas ce sacrifice, faites-le pour l'amour de moi!...

JEANNINE, lui parlant tout près dans l'obscurité profonde.

Mais oui... mais oui... Inclinez un peu votre tête

sur moi, et tout sera dit. (Mouvement de Georges.) Ne me troublez pas... C'est ma grande dernière minute... J'exécuterai tout ce que je me suis promis, point par point. Voyons... par ordre... que je ne m'embrouille pas... (Elle met ses mains sur sa figure et parle avec une voix nouvelle, timide et basse.) Écoutez, Georges... d'abord... oh! j'ai la gorge sèche... laissez-moi... laissez-moi vous dire tu! Cela, d'abord, je me le suis promis... Oh! je ne vais jamais pouvoir oser!... (La voix n'est plus qu'un souffle imperceptible.) Toi, toi... mon Georges... je t'aime... Oh! je suis toute rougissante... si vous me voyiez dans l'obscurité!... C'est exquis... C'est ainsi que je vous parle quand je suis seule dans ma chambre... Quel bonheur! je vous dis tu, comme si c'était vrai...

GEORGES

Vous m'aimez, dites-vous? Mais quelle sorte d'amour est le vôtre?... Je ne peux pas y croire. Non, non, je n'y crois pas, c'est inutile!... Commencez par me le prouver... Vivez pour moi, si vous m'aimez... Ah! si vous me montriez un peu de dévouement, si... ah!...

JEANNINE

J'avais préparé des phrases, vous m'avez embrouillée!... Oh! seule, je vous dis des choses, des choses!... je les marque pour vous les répéter... vous seriez content... mais je les oublie après... Je n'ai pas beaucoup de bonheur, vous comprenez...

(Elle est tout proche, tout proche de lui, et parle, les yeux clos.)

GEORGES, nerveux.

Ne me faites pas repentir d'être resté, Jeannine... Remontez dans votre chambre.

JEANNINE, laissant glisser son front le long du bras de Georges.

Je perds la tête... je ne sais plus, moi... je vous aime, Georges!

GEORGES

Ah! détestable rusée qui voudrais lasser mon courage!

JEANNINE

Ce rêve, pourtant! ce rêve! Etre serrée une minute dans vos bras!... Je serais partie consolée... Vous êtes bien cruel, allez!... Je m'étais tellement dit : Dans tout ce que j'oserai lui crier, il y aura bien quelque chose pour l'émouvoir... Et ce sera comme lorsque je cours dans la prairie en chantant : « Je l'aime! je l'aime! je l'aime! » (Mouvement de Georges.) Ah! je vois cela! vous détournez la tête! Vous me trouvez répugnante à vous dire ces choses... vous détournez la tête... C'est une petite fille de seize ans qui parle ainsi!... Eh bien, est-ce que vous croyez que je ne me fais pas horreur, moi!...

GEORGES

Mais non, pauvre enfant, mais non... Ce sont d'autres pensées qui m'agitent et m'épouvantent!... Crois-tu que je n'entende pas cette mendicité de tendresse, crois-tu que je ne voie pas le trouble qui a détruit l'harmonie dans ce corps brûlant et cette petite tête égarée, ivre d'amour et de mort!...

JEANNINE

Dieu, qu'on est bien contre vous!... Je vous aime!... Et puis on a fait sécher les châtaignes sur le perron, dans la journée... et c'est ça que c'est si parfumé... Dieu! qu'on est bien! Vous sentez mon cœur qui bat contre vous? Ecoutez, je ferme les yeux... je ne verrai pas quand vous m'embrasserez.

GEORGES

Jeannine! Jeannine!

JEANNINE, avec un petit éclair dans les yeux vite réprimé.

Oh! je savais bien que vous étiez bon! Dieu, je vais

pleurer, bien sûr, quand je vais sentir que vous me serrez dans vos bras... Oh! Georges! quelle joie! vous m'aim... Non, non, j'ai eu tort... je n'ai rien dit! Ce n'est pas vrai, non, vous ne m'aimez pas!... vous allez m'embrasser seulement... je n'ai pas dit que vous m'aimiez pour ça... Oh! Georges... c'est moi qui t'aime, t'aime, t'aime!...

GEORGES

Mais taisez-vous donc!

(D'un mouvement nerveux, irrésistible, il la saisit brutalement. Jeannine a un cri étouffé en s'abattant sur sa poitrine. Ils restent ainsi, lèvre à lèvre, un grand moment, dans le rond clair de la lampe. Des phalènes, autour d'eux, cognent l'ombre; un pic-vert réveillé traverse la prairie en criant, et le croissant de la lune, au loin, filtre à ras de terre, dans une haie, au bout du jardin... Des pas ont retenti sur le perron... la porte grillée a battu... Georges et Jeannine se détachent brusquement, ils se renfoncent dans l'ombre. Une silhouette, dehors, la main posée sur le bouton de la porte, les regarde... Georges va au-devant d'elle et ouvre lui-même vivement.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, PIERRE

GEORGES, reconnaissant Pierre avec difficulté dans l'ombre.

Toi?...

PIERRE, essayant d'être très naturel.

Tu vois... en effet... je... j'arrive... je suis de retour. Alors en passant... en allant... à machin... à Londres... je suis descendu chez Odette... Et... (Haussant le ton.) ça va bien, toujours?

GEORGES

Mais tu... tu vois.

(Silence.)

PIERRE, à Jeannine qui n'a pas bougé, près du piano.

Bonjour, Jeannine.

JEANNINE

Bonjour, monsieur.

(Elle ne bouge toujours pas. Silence.)

PIERRE, à Jeannine,

Eh bien, c'est tout ce qu'on me dit?

(Jeannine s'approche de Pierre et lui tend le front.)

GEORGES, à Jeannine.

Jeannine, voulez-vous, s'il vous plaît, aller prévenir votre sœur que Pierre est là... qu'elle descende tout de suite.

(Jeannine sort.)

SCÈNE V

GEORGES, PIERRE.

GEORGES, il va à Pierre, d'une voix blanche.

Ta main, Pierre. Dans cet extraordinaire moment où tu viens de m'apparaître, là, je me suis demandé si j'avais bien toute ma raison!... si ce n'était pas mon cerveau qui projetait réellement ton image dans le cadre de cette porte... à deux mois de distance!... C'est tellement fou!...

PIERRE

Ecoute... je...

GEORGES, l'interrompant.

Non, ne me dis rien encore. Le hasard t'a fait tomber sur la minute de trouble la plus extraordinaire de ma vie... (Se passant les mains sur le front.) Tu ne peux pas savoir!...

PIERRE

Odette m'a dit...

GEORGES

Non, tu ne peux pas savoir! Quoi que tu puisses ima-

giner, remets à plus tard le moindre jugement... Ce sera justice... En attendant, à la hâte, pendant que nous sommes seuls, je vais te demander tout de suite une chose. Puisque te voilà... demeure ici quelques jours... oui... Il faut que je parte. Ta présence précipitera et facilitera mon départ... Ah! dans quelle maison reviens-tu!... On vient... Ta main?...

PIERRE

Tu t'en vas?

GEORGES

Oui... je suis dans un tel état de trouble... tout cela... le saisissement de ton arrivée... j'ai besoin d'un moment de repos et de recueillement... Je ne t'entendrais même pas... je n'entendrais personne d'autre que moi-même pour l'instant... Et puisqu'Isabelle descend, il est mieux que je te laisse seul avec elle.

PIERRE

Mais...

GEORGES

Si... si... cela vaut mieux. (Il va sortir, tout bouleversé, puis il se ravise et droit à Pierre, la voix très émue.) Je te jure, Pierre, que je suis un honnête homme!

(Silence.)

PIERRE

Je ne te demandais rien.

(Georges sort. Pierre, resté seul, lève lentement la lampe... et attend).

SCÈNE VI

PIERRE, ISABELLE

(Isabelle entre précipitamment, en vêtement de nuit hâtivement jeté sur ses épaules.)

PIERRE

Isabelle!

ISABELLE

Pierre !

(Elle est tombée près de la porte, sur la chaise qui se trouvait là. Lui, près de la table. Ils pleurent.)

ISABELLE, s'essuyant les yeux.

Quand on m'a dit que c'était vous, j'ai reçu un coup au cœur. C'était à la fois trop cruel et trop bon... Ah ! Pierre !... Pierre !

PIERRE

Qui m'eût dit que nous pleurerions ainsi, en nous revoyant !...

ISABELLE se rapproche de la table et de Pierre.

Mon ami !... Regardez ce qu'on a fait de votre amie...

PIERRE

Non. Vous êtes toujours la même. (Isabelle, élevant la lumière à hauteur des yeux. Il la regarde en plein jour, timide.) Un peu maigrie... un peu pâlie !

ISABELLE

Vous, vous avez bonne mine.

PIERRE

Ah ! moi, vous savez, je... (Geste. Isabelle tout d'un coup lui saisit les deux mains, en le regardant dans les yeux. Pierre touché.) Merci... merci !... Vous n'avez jamais été meilleure pour moi, dans toute votre vie !... (Un temps.) Et cependant, allez, je ne bénis pas les chagrins qui vous rendent plus compatissante.

ISABELLE

La petite m'a dit que vous étiez descendu chez Odette... c'est vrai ?... Est-ce que vous avez tout ce qu'il vous faut, au moins ?... Et dites ?... ce retour ?...

PIERRE

Oui, tout à l'heure... tout à l'heure, je vous dirai...

ça n'a pas d'importance!... Je vous en prie, ne troublez pas cette minute, laissez-moi tout au bonheur de vous revoir... là... là... (Il s'assied et la contemple encore longuement un peu comme les peintres font en regardant un modèle, et il dit en secouant la tête.) Mon pauvre amour!... Cela ne vous offense pas que je vous appelle ainsi?...

ISABELLE

Pierre!

PIERRE

J'emploie le mot amour, faute de mieux!

ISABELLE

C'est déjà bien suffisant.

PIERRE

Ah! maintenant, vous avez fait l'apprentissage amer? Mais aussi... mais aussi!... Ah! si j'avais été là encore, mon amitié sûrement vous eût empêchée de commettre une sottise. Vous vous êtes lancée, à corps perdu, dans quelle aventure!... Oui, je sais, vous étiez en droit d'espérer mieux de leur part... mais la moindre expérience vous eût avertie que vous courriez à un abîme... Enfin!

ISABELLE

Vous auriez eu, à ma place, le même mouvement généreux que moi...

PIERRE

Mais comme vous avez dû ne pas savoir vous y prendre!... (Souriant.) Et que de choses charmantes et stupides vous avez dû dire!...

ISABELLE

Si vous saviez, Pierre! Ah! comme ils m'ont trompée!

PIERRE

Je ne le défends pas. Je ne le juge même pas encore. Je vous prie seulement de savoir être indulgente.

ISABELLE

Je pense, lourdement, à ce que je dois faire. On eût dit que je sentais que vous deviez venir et que je n'attendais plus que vous...

PIERRE

Comme il faut que vous l'ayez aimé, mon dieu!

ISABELLE

Si c'est aimer que de se sentir tous les jours plus égarée, plus palpitante, plus chagrinée... alors, oui, je l'ai aimé...

PIERRE

Passionnément!

ISABELLE, sérieuse.

Je vous demande pardon d'avouer, simplement, cette transformation, devant vous. Mais à quoi servirait de ne pas être franche?

PIERRE

Oh! vous ne me faites plus de mal!... Il y a longtemps que je vous ai dit adieu. (Changeant de ton.) Bref, maintenant, qu'allez-vous devenir? car il s'agit de trouver une issue... Vous ne pouvez pas rester plus longtemps dans cette répugnante atmosphère.

ISABELLE

J'y songe.

PIERRE

Quel moyen?

ISABELLE

J'en ai un bon... Attendez... Vous nous restez, n'est-ce pas?

PIERRE

Je repars demain par le train de quatre heures.

ISABELLE

Non !

PIERRE

N'insistez pas...

ISABELLE

Voilà qui va hâter les choses.

PIERRE

Comment cela ?

ISABELLE

Vous verrez.

PIERRE, *ému.*

Ah !

ISABELLE

Et à quelle heure êtes-vous arrivé chez Odette ?

PIERRE

Au moment du dîner... il y a une heure...

ISABELLE

Et à huit heures vous étiez déjà au courant de tout !... C'est admirable ! Voilà bien les amies !... Curiosité, vanité et envie... J'en étais sûre !... Elle m'avait juré, celle-là, qu'on la couperait en morceaux plutôt que de révéler un mot de leur trahison; à qui que ce soit... même à de Chelles, même à vous...

PIERRE

Vous vous trompez, je vous jure. Odette a été d'une discrétion absolue... même ridicule, je m'en porte garant pour elle.

ISABELLE

Mais alors, qui vous a appris ?

PIERRE, *embarrassé.*

Eh bien ! je...

ISABELLE, d'une voix subitement indifférente et détachée.

Ah! je comprends..., oui, c'est juste... Ils ne se cachent de personne... Oh ! tout le monde est au courant ici... C'est une aventure publique. Georges lui-même vous aura tout de suite raconté sa passion pour Jeannine. (Mouvement de protestation énergique de Pierre.) Ou alors, plus simplement, il vous sera arrivé ce qui est arrivé à tant d'autres... hier encore, à de nos voisins... oh! ne protestez pas... c'est devenu tellement fréquent! Dès votre entrée ici, vous avez compris à leur attitude... (Second mouvement de Pierre.) Je vous en prie, cette fois, Pierre, ne m'humiliez pas d'un mensonge de plus ! A quoi bon?... Croyez-vous que je ne sache pas? Ils ne se cachent plus, vous dis-je... Vous êtes tombé, tout de suite, sur une scène d'intimité... Ils vous ont donné le spectacle de les surprendre... comme on les trouve maintenant toujours... s'embrassant, n'est-ce pas?... s'étreignant dans un coin... c'est cela?... (Pierre hoche la tête évasivement et baisse la tête.) C'est cela? (Bondissant avec un cri.) Ah! c'est tout ce que j'attendais!

PIERRE

Que dites-vous?

ISABELLE

Je n'attendais que cette preuve... Cette fois des yeux ont vu!... Ah! la bonne délivrance!... la certitude!... Enfin!...

PIERRE

Isabelle!

ISABELLE

C'est le ciel qui vous envoie!... Enfin! enfin!

(Elle va à un petit meuble bas près de la cheminée et l'ouvre avec une clef qu'elle porte à sa chaîne de cou.)

PIERRE

Mon amie, mon amie... vous m'effrayez.

ISABELLE, promène ses mains agitées dans des tiroirs. Georges apparaît à ce moment sur le perron.

Ah! te voilà!... Entre! (Montrant Pierre.) Maintenant, il a vu! maintenant j'ai la preuve!... Tu ne peux plus nier... (Elle s'éloigne un peu à reculons des deux hommes.) C'est tout ce que j'attendais... Adieu!... Je vous délivre... Soyez heureux!...

(On la voit faire un geste. Un revolver est dans sa main. Georges se jette sur elle. Une courte lutte s'engage. Dans le corps à corps, Georges finit par lui arracher le revolver des mains. Il en retire les cartouches.)

SCÈNE VII

GEORGES, ISABELLE, PIERRE.

GEORGES, jetant simplement le revolver à terre.

Imbécile! (Puis, il va s'asseoir, les deux mains sur la face. Un grand silence. Isabelle, haletante, se soutient à la cheminée. Pierre est près d'elle. Personne ne dit plus rien. Enfin, Georges relève la tête.) Voilà où tu en étais! oh!... voilà où nous en sommes!... Est-ce croyable que ce soit toi, là... ce revolver à tes pieds!

ISABELLE, montrant Pierre.

Maintenant, plus rien ne pourra faire que ces yeux-là n'aient pas vu!

PIERRE

Isabelle!...

GEORGES

Ah! oui... ce baiser!... mais c'est ton œuvre, malheureuse! Ton œuvre... ah! parlons-en!... Sans que j'aie rien à me reprocher, Pierre, je te le jure, d'homme à homme, en face de cette pauvre femme égarée... voilà de quelle infamie elle me soupçonnait, moi!... Ah! va-t-en, tiens! je ne sais pas ce qui l'emporte, de ma pitié ou de ma révolte!

ISABELLE, qui est restée fixe pendant que Georges a parlé, subitement.

Écoute, Georges, en cette minute, à la sincérité de ta colère, de ton geste, d'un je ne sais quoi ne ment pas... je l'affirme,— et c'est solennel, cette fois, — cette preuve, ce baiser indéniable, cet affreux baiser, je peux le rayer de ma mémoire... lui donner, à la rigueur, une raison, un sens... (Appuyant sur les bras.) Juge de la puissance de ma foi! A cet instant, si tu le veux, je te croirai, je m'y engage solennellement sur tout ce que j'ai de plus sacré... tu n'entendras plus, ni plainte, ni soupçon... si tu jures simplement, en cette minute, devant Pierre qui nous entend, et devant qui tu n'oseras pas mentir, que tu n'aimes pas Jeannine. Je te croirai!

GEORGES, a une hésitation, puis fermement.

Non, je ne jurerai pas cela.

ISABELLE, avec un cri de triomphe.

Ah!... tu vois bien... tu vois bien que tu l'aimes!...

GEORGES

Eh non, non, je ne peux pas et je ne ferai pas pareil serment! Assez de mots et d'hypocrisie!... En toute la sincérité de mon âme à moi, puis-je dire que je ne l'aime pas ou que je l'aime?... C'est cela que tu demandes? Tu veux *que je te dise... que je te dise...* depuis des mois tu me harcèles! Tu veux que je te donne d'un mot l'explication de ce qu'il y a en nous de plus intraduisible. Qu'est-ce que tu appelles aimer? Apprends-moi d'abord où commence l'amour, où finit la pitié, je te répondrai ensuite! Vous avez des distinctions admirables! Mais sais-je, moi, de quel nom humain, vous autres, femmes, vous pouvez bien nommer le sentiment que j'éprouve, là, en ce moment, pour cette enfant? C'est peut-être de l'amour!... c'est possible! Je n'en sais rien, rien!... Nous vivons depuis deux mois dans une

atmosphère de petits mensonges, d'hypocrisie sentimentale. Assez! Il y a en nous, au-dessus de nous, la vérité profonde. Je ne sais si elle s'appelle amour, ou haine, ou pitié. Elle est comme elle est... Je me refuse à la profaner d'un serment inepte! Et non, mille fois non, je ne sais pas ce que vous appelez amour, de vos bouches de femmes!

ISABELLE

Vois mes yeux, ils te l'apprendront.

GEORGES

Des mots!... Et je me révolte... Et cette fois ça va être ma revanche! Ah! mes gaillardes, il va falloir marcher droit! (Respirant largement en se frappant la poitrine.) Dieu de bon Dieu! ça fait du bien!... (Il arpente la pièce.) Je t'ai laissé le soin de nos existences jusqu'au bout... tu vois que j'ai tenu parole, complaisamment? je n'ai pas bronché... Voilà le résultat!... A mon tour, maintenant! (A Pierre.) Veux-tu aller chercher Jeannine, s'il te plaît, Pierre, j'ai besoin qu'elle entende ce que je vais dire.

SCÈNE VIII

GEORGES, ISABELLE.

Resté seul avec Isabelle, il va à elle et l'appuie contre sa poitrine. Elle résiste.

GEORGES

Ma pauvre femme! Regarde où tu nous a menés... Es-tu convaincue?... Voilà où ton orgueil nous a conduits... Allons! reconnais la monstrueuse erreur de ta tentative!... J'attendais, moi, puisque tu ne voulais pas utiliser ma raison, résigné à mon rôle de spectateur. J'aurais peut-être dû tenter d'intervenir plus tôt; mais qui d'un peu sensé aurait jamais soupçonné que nous en étions là de cette petite course à l'abîme! Je ne

pouvais pas suivre les frénésies obscures de votre silence... Nous étions murés chacun dans notre attitude respective, et la vie muette allait son train, sans échange!... Ah! quel criminel joujou!... Oui, oui, ma pauvre grande chérie! je sais bien tout ce que tu pourrais me dire pour ton excuse. Tu as cru tenter une œuvre belle. Et tu as subi la contagion, l'enchantement, pour parler ton affreux langage, jusqu'à la démence! Tu as accompli jusqu'au bout le trajet jadis parcouru par Jeannine, et ce coup de pistolet logique, admirable, nécessaire, équilibre vos deux folies!...

ISABELLE

C'est ça... parle, parle... Il me semble que je te crois, en cette minute... parle encore... c'est apaisant... Même si tu mens encore, cela fait du bien, cela berce...

GEORGES

Ton œuvre, comme tu l'appelais emphatiquement, ton œuvre n'était pas belle... non, même pas cela! elle était laide... Le seul mot de guérison, que tu employais sans cesse, eut dû suffire à t'avertir... car tu ne pouvais la guérir qu'en tuant son amour. Et en cela, Isabelle, tu commettais comme les autres le crime essentiel, le grand crime de nature, l'atteinte à la liberté juste. Pour être juste, il n'eut pas fallu tenter d'assassiner cet amour, dont elle était innocente, mais au contraire le laisser vivre librement et mourir de sa belle mort. Cela eut été la justice profonde... mais hélas! elle n'est pas dans nos moyens... Il est de ces choses qu'on peut penser, et qu'il faut bien se garder de faire, et la morale des hommes ne va pas jusqu'à elles! Quant à moi, comment m'y serais-je pris pour détester cette enfant? Je ne peux pas lui en vouloir de m'aimer... Voilà la vérité, la vérité belle et toute simple... et qu'il faut oser dire, puisqu'elle est sans offense.

ISABELLE

Oui, oui... tu as l'air de penser tout cela... tout cela a l'air juste... (Elle fronce les sourcils tout à coup et secoue la tête, de l'air de revenir à sa pensée.) Mais cependant, qu'est-ce que tu veux? ce baiser... ce baiser... tu auras beau dire... c'est de l'amour!

GEORGES, douloureusement.

Ah! c'est fini! Ce mot-là est entre nous.

ISABELLE, immédiatement, avec crainte.

Non, Georges, tu verras... j'hésite encore... je ne sais pas... depuis que je t'aime, je ne sais plus rien. Mais je ne demande pas mieux que de te croire!

GEORGES

Non, c'est fini... J'en suis sûr maintenant, c'est fini!... Ah! je me souviens, Isabelle, de ton cri désolé quand tu as pris la petite avec nous... « L'amour est dans la maison!... » Oui, l'amour!... Désormais, il a été l'invité, avec Jeannine, le personnage invisible, l'hôte toujours présent, et à travers lui, nous ne nous sommes plus jamais retrouvés... Il a failli même me corrompre... oui, moi, je l'avoue, es-tu contente! Mais si nous ne nous dégageons d'un effort brusque, tu entends, définitif, Isabelle, à force de nous serrer l'un contre l'autre, il va nous broyer jusqu'aux os... Séparons-nous.

ISABELLE

Comment? quoi?... que dis-tu? Nous séparer?

GEORGES

Oui, nous séparer. Le temps nécessaire pour vous rendre la raison perdue. Puisque, je le sens, tu ne veux pas accepter le seul moyen possible : éloigner ta sœur...

ISABELLE, l'interrompant.

Mais tu sais bien que ce serait le crime!

GEORGES

Oui. Eh bien, justement... partageons le sacrifice en trois. Annulons tout bonheur, il n'y aura plus de jalouses!... Notre part de malheur à tous sera égale; les femmes seront satisfaites!... Ce que je sais bien, c'est que pas un jour de plus nous ne vivrons de cette vie que tu nous imposes, l'enfer!

ISABELLE

Georges, je m'y oppose! C'est moi seule la fautive... je réparerai, tu verras.

GEORGES

A aucun prix!... n'insiste pas... j'ai dit... Demain recommencerait la geôle. Madame Heiman emmènera Jeannine, elles iront faire un petit voyage dans le Midi... moi ailleurs... toi tu retourneras à Paris...

ISABELLE, *tombe effondrée sur une chaise.*

Oh! mon Dieu!

(Entrent Pierre et Jeannine.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, PIERRE, JEANNINE.

GEORGES

Toi, arrive ici... ma petite! hop! *(Il la pousse brutalement devant lui.)* Écoute-moi bien... attentivement.

ISABELLE, *pleurant..*

Écoute-le, Jeannine! Écoute-le!

GEORGES

Nous allons nous séparer, puisque vous l'avez voulu, puisqu'il le faut. Tu vas donc partir... Où que tu ailles,

— retiens ce que je te dis là, enferme chaque parole avec soin dans ta mémoire, — où que tu ailles, plus de sottise!... Sache ceci : que tu ne commets rien de mal en m'aimant. Laisse vivre en toi cet amour, librement, sans contrainte, sans chercher à en guérir!... Laisse-le chanter ou pleurer à sa guise, mon enfant... Ne te presse pas de ne plus m'aimer... Puise dans cette épreuve le courage même de vivre et de devenir une femme!... Bientôt peut-être, un jour, nous sentirons que nous pouvons nous rapprocher, et nous reviendrons... Ce jour-là, il n'y aura plus de petite Jeannine. Il n'y a plus de petite Jeannine!... Jure que tu vivras pour moi, pour elle. (Il montre Isabelle.) Plus de sottises jamais, n'est-ce pas?... ou je te tire les oreilles!... Et il faut que tu saches ceci, c'est cela que je voulais te dire et qu'il faut que ta sœur entende : Du fond du cœur, je te plains, et je te prie de me pardonner le mal que je te cause involontairement... Ne te demande jamais de quel nom se nomme le sentiment que j'éprouverai, là-bas, pour toi... et qu'importent les noms!... Il n'a de nom dans aucun langage humain, Jeannine! Et je te remercie de ton amour, mon petit!... Et, pour cela, ce baiser que tu me demandais tout à l'heure, Isabelle va permettre que je te le donne maintenant, du fond de mon cœur. N'est-ce pas, Isabelle, que tu permets que je l'embrasse?

ISABELLE, faiblement, sans conviction.

Oui.

GEORGES, embrasse Jeannine au front.

Allons, Jeannine!... j'attends de toi mieux qu'un serment. Dis que tu es décidée à partir courageusement!... (Jeannine ne répond rien.) Eh bien, tu hésites?... Tu ne veux pas répondre? (Jeannine va tomber en sanglotant sur le canapé.) Bien!... à ta guise!... Prenez-le comme vous voudrez, je vous avertis seulement, toutes deux, que ma résolution

est inébranlable! Je n'admettrai aucun empêchement... vous m'entendez, aucun!... A part quoi, à votre aise, mes enfants!... Protestez, si bon vous semble! Moi, j'ai dit... N'espérez pas une minute que j'entre dans la discussion de ma volonté!...

(Il sort.)

SCÈNE X

ISABELLE, JEANNINE, PIERRE.

ISABELLE, effondrée.

Ah! je ne sais plus, moi... Pierre!

PIERRE, souriant.

Oui, je crois que vous ne savez plus grand'chose, ni les uns, ni les autres!

ISABELLE

Que va-t-elle devenir?... Regardez-la... tenez... (Elle va vers Jeannine.) Jeannine...

PIERRE, la retenant, bas à Isabelle.

Vous n'êtes pas, pour l'instant, en état de lui dire quoi que ce soit d'utile. Laissez la pleurer un instant... Allez rejoindre votre mari et apaiser sa juste colère... croyez-moi... Deux paroles d'un ami et d'un étranger feront plus que tout le reste!... Elle se confiera plus facilement à moi... Je vous rappellerai dans un moment. Ne vous éloignez pas.

ISABELLE

Ne soyez pas trop sévère!

PIERRE, souriant.

Je serai extrêmement sévère!

SCÈNE XI

PIERRE, JEANNINE

PIERRE, seul avec Jeannine.

Très beau, tout ce qu'il vient de dire là!... Seulement, pratiquement, ça ne s'arrange pas avec cette facilité ! Votre beau-frère a toujours été un théoricien... oh! incomparable!... Il a dit des choses excellentes, et lui, il lui suffit d'avoir raison pour être heureux!... Vous séparer! vous séparer, tous les trois!... c'est bel à dire ! Mais ce jugement de Salomon ne change rien! Avec toutes ces belles paroles, ils n'empêcheront, ni l'un ni l'autre, que vous ne restiez la victime, et voilà ce qu'avec votre instinct admirable d'enfant, vous avez compris tout de suite! (Il roule machinalement une cigarette qu'il ne fume pas et tourne sur le tabouret de piano.) Il y a un instant, je ne vous connaissais pas... je serai franc, vous ne m'intéressiez même pas du tout... Je vous ai toujours considérée comme une enfant insupportable, et d'ailleurs parfaitement inutile!... Seulement, j'avoue, mon pauvre gosse, que depuis une heure je commence à comprendre (on est long à comprendre!) votre sort à venir... et ce qui vous attend... Qui sait, dans tout cela, si ce n'est pas vous la plus intéressante, après tout!... Quand, dans la vie, il y a quelqu'un de trop, la nature s'arrange toujours pour l'éliminer, en lui flanquant tous les torts sur le dos!... C'est vous qui vous êtes débattue peut-être le plus généreusement, sans calcul, commettant toutes les gaffes, sans rien savoir... (Jeannine fond en sanglots.) Ne vous désolez pas!... Ah! ce n'est pas gai, fichtre, mais on n'en meurt pas... Il y en a d'autres que vous sur la terre qui ont endossé, avec plus de rancœur, allez, et à un âge où on ne se console plus, hélas! cette sorte d'emploi... Vous avez quel âge? dix-sept ans... dix-huit ans? (Jeannine fait signe de la tête que

non.) Dix-sept?... (Jeannine fait signe de la tête que oui.) Pfff! Remerciez le ciel de vous avoir envoyé la précocité de la douleur. Vous en serez débarrassée plus tôt!...

JEANNINE, avec conviction.

Oh! ça, monsieur, jamais! jamais!...

PIERRE, riant.

Pauvre petit! comme vous avez bien dit ça!... Votre angoisse passera tout de même plus vite que vous ne l'espérez!... Mais qu'on vous a mal éduquée!... L'une a vu seulement en vous une malade (l'éternelle rengaine!) l'autre, Georges... il ne connaît rien aux femmes!... C'est même sa grande force sur elles, — le gredin! (Avec un soupir.) Enfin!... Malgré quoi, vous avez bien compris la nécessité de vous en aller, vous, toute seule... Vous ne pouvez pas continuer de rester ici à faire souffrir « les grands »! Puisqu'il le faut, vous saurez partir et disparaître de leur vie...

JEANNINE

Oui. J'aurai la force maintenant.

PIERRE

Je ne voulais pas vous entendre dire autre chose. Seulement, où irez-vous?

JEANNINE,

Je ne sais pas. Je demanderai qu'on me mette en pension.

PIERRE, riant.

Quel drôle de petit angelot!... Mais vous avez passé l'âge de la pension! Il faut vous faire une vie à vous!... Pourquoi ne rencontreriez-vous pas, non des valseurs, des cousins amoureux ou des Saint-Cyriens éperdus, je sais bien qu'il n'y a pas là de quoi satisfaire un cer-

veau comme le vôtre, frappé d'un don prématuré, mais quelqu'un qui veuille bien se consacrer à l'éducation d'une âme aussi difficile que la vôtre, Jeannine, quelqu'un qui soit à même de respecter votre chagrin et de l'aimer tendrement, comme si c'était son propre chagrin à lui qu'il consolât, pouvant vous offrir quelque chose qui ne serait ni de la paternité ni de l'amour, mais une affection infiniment mêlée... Supposez avec cela, comme par hasard, que ce vieil homme, avec son trop plein d'inutile tendresse, trouve en vous épousant l'occasion de se dévouer à un bonheur qui n'est pas le vôtre, Jeannine, mais celui de la grande âme étrange qui régit cette maison et dont vous portez un peu l'image dans vos yeux...

JEANNINE, l'interrompant.

Arrêtez-vous. Je n'ignore pas à quel point vous avez aimé ma sœur; elle me l'a dit... Et quoique je ne sois qu'une enfant, j'ai assez souffert et je suis assez intelligente, monsieur, pour deviner de quel sacrifice vous seriez capable pour Isabelle!... Mais non, c'est impossible, tout de même!... Vous ne pouvez pas aller, même à cause d'elle, jusqu'à vous charger de moi, et vous traîneriez un bien pauvre petit paquet!... Merci... Je n'ai besoin d'aucun secours.... Je m'en tirerai toute seule!

PIERRE

Ah, mais! savez-vous que vous êtes très chic, décidément!... Vous avez raison, je lançais à tout hasard cette bouée de sauvetage, oh! sans bien y croire, à l'aveuglette, et pour voir ce que vous en diriez... mais vous avez raison, malgré ce qu'aurait de tentant l'idée paradoxale de nous unir tous deux pour leur seul bonheur, nous ne le pouvons pas!...

JEANNINE

C'est bien tout de même d'y avoir songé!

PIERRE

Oui c'est bien, parbleu, oui, c'est très bien!... Voilà ce qu'il faut se dire!... Et je suis très content de nous!... Ah! mais par exemple, ce qui est fort possible, ce que j'exige, c'est qu'après nous être connus et rapprochés comme nous venons de le faire, nous ne nous quittions pas comme cela!... Ah! mais non!... Vous m'intéressez diablement, savez-vous!... Il faut que nous devenions une bonne paire d'amis... dites, vous voulez?... Madame Heiman, c'est bien sec! même en voyage... Vous avez besoin d'un meilleur confident... Attendez, attendez un peu, vous allez voir! C'est moi qui vais me charger de votre éducation!... Promettez-moi d'abord qu'on s'écrira, tous les deux?... Ce sera très gentil, très touchant!... On parlera d'eux, on se dira leur bonheur... leur gloire... comme de vieux invalides qui n'en veulent pas à leurs généraux de s'être fait casser la tête pour eux!... Ah! vous verrez, à nous deux comme on se comprendra!... Ils ne savent pas quels êtres charmants nous sommes... les imbéciles!... N'est-ce pas que je suis sympathique?... Tope-là! Alors, vous voulez bien de moi comme camarade?

JEANNINE

Oh! oui, monsieur!

PIERRE

J'emporte votre petite amitié, comme une jolie fleur, née des ruines, jeunes pour vous, vieilles pour moi, de nos deux douleurs... née de tout l'amour qu'ils n'auront pas compris!... L'élan précipité de ce grand toqué doit vous effaroucher un peu, mais je ne veux pas m'en aller sans que nous ayons conclu une vraie alliance, dans le mystère de cette belle et triste soirée, dont nous garderons le souvenir, et... Allons, voilà que je m'exprime encore en style vieux monsieur... je déraille... c'est désolant!

JEANNINE

Vous êtes très gentil!... Mais quel ennui tout de même de n'avoir pas de chance!...

(Un gros soupir.)

PIERRE

A qui le dites-vous! Alors, je peux compter sur vous?

JEANNINE

De grand cœur.

PIERRE

Le pacte est conclu?... Je suis ravi... Et qu'allez-vous faire, ma nouvelle petite amie?

JEANNINE

Je vais parler comme une grande personne... Il faut que je sois bien raisonnable maintenant... Rappelez ma sœur, voulez-vous?... Et merci...

(Elle lui serre la main. — Pierre va à la porte de droite.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, ISABELLE, puis GEORGES.

JEANNINE

Isabelle... J'ai à te dire ce que je viens de décider... (Elle va parler.) Attends que Georges soit là, veux-tu? J'aime autant que vous soyez tous les deux.

ISABELLE

Le voici...

(Georges entre.)

JEANNINE, à voix haute, non sans émotion.

Après la façon dont Georges m'a parlé tout à l'heure,

et que j'ai bien retenue, je tiens à vous dire que je suis décidée à partir avec madame Heiman. Je ferai le voyage que vous voudrez. Et je m'engage à ne plus jamais vous donner le moindre sujet d'inquiétude, à avoir beaucoup de courage et à ne jamais vous faire de peine... ni à l'un ni à l'autre... même de loin.

(Elle récite un peu comme une leçon, avec peine. Puis, comme brisée par l'effort fait, elle se détourne d'eux brusquement.)

GEORGES

A la bonne heure, Jeannine!... Voilà ce qui s'appelle parler!... On fera quelque chose de vous!...

(Isabelle, très émue, veut se précipiter vers Jeannine pour l'étreindre dans ses bras, mais Jeannine a un mouvement de recul.)

PIERRE, entraînant Isabelle.

Laissez-la. Pas encore... L'effort a été gros!... (Bas.) Un petit pacte est conclu entre nous. Un petit pacte sérieux et profond.

ISABELLE

Oh! merci, Pierre! Je ne doute pas de votre amitié, ni de votre cœur excellent... Merci de votre aide... merci de pouvoir compter sur vous. Si maman était là, elle vous remercierait.

(Elle s'essuie les yeux.)

PIERRE

Allez, comptez, avant toutes choses, sur l'avenir. Tout s'arrangera... et les peines s'envoleront... derrière moi...

ISABELLE

Pierre!...

GEORGES, à Pierre.

Je te demande pardon, mon cher, de cette scène de ménage où tu es tombé en plein...

PIERRE, rapidement.

Comment donc!... Bigre, mes enfants! Onze heures? Et la mère Heiman qui m'attend avec ses couvertures de laine!... Je me sauve! Demain matin, avant de partir, je viendrai encore vous serrer la main... Mon chapeau, mon pardessus?

GEORGES

Tu ne vas pas savoir retrouver ton chemin!

PIERRE

Par la grand'route.

GEORGES

Et le ciel s'est voilé.

PIERRE

Jeannine va m'éclairer jusqu'à la grille... n'est-ce pas, Jeannine?... C'est vrai qu'il fait noir, tout de même! (Jeannine prend vivement la lampe et passe devant Pierre.) Bonsoir, bonsoir, mes enfants!... (On entend sa voix du dehors.) Et il a plu!... Ce qu'on va patauger! Prenez garde à votre jupe, Jeanneton...

SCÈNE XIII

GEORGES, ISABELLE.

GEORGES, étonné.

Tiens!...

ISABELLE

Pierre m'a laissé entendre qu'ils venaient tous deux d'échanger une grande promesse d'amitié... Mais cette amitié peut-elle être de quelque secours à l'enfant qui s'en va... si seule!...

GEORGES

Mais oui... Ils vont dire ensemble beaucoup de mal, de nous... Ils sont sauvés!...

ISABELLE

Ah! que tu es déconcertant, Georges!... Au moment même où l'on croit te comprendre et te satisfaire, voilà que tu ris!...

GEORGES, l'attirant sur sa poitrine.

C'est que je connais la banalité de la vie! et j'ai confiance en elle, et c'est sur elle que je compte! Sois rassurée. Les pire drames, les plus tristes drames, un beau jour, par un épuisement du sort, par une lassitude du grand ironiste d'en haut, sans doute satisfait de nos contorsions, se résolvent en une pichenette insignifiante, en un incident d'une banalité... déplorable! Tant de souffrances pour aboutir à ça!... à rien... Et pourquoi plutôt aujourd'hui que demain?... on ne sait pas!... C'est épuisé!... on le sent, on n'en est pas sûr!... Et c'est la vie!...

ISABELLE

Pauvre Jeannine!

GEORGES

Mais non, pas pauvre Jeannine!... Elle vient de prendre une grande résolution, très courageuse... Elle s'ouvre à la vie vraie... et trouvera d'elle-même un dénouement, incroyable d'insignifiance, à toute sa grosse douleur!... On sourira ensemble un jour des tragédies passées!...

ISABELLE

Ah! serons-nous jamais heureux, Georges?

GEORGES

Mais oui, nous serons heureux! Il le faut bien!... Nous serons heureux, banalement, comme tout le monde! comme les autres!... Allons, ma toute petite Isabelle, confie-toi, enfin, à cette épaule, sans plus jamais chercher à comprendre la grande force mystérieuse à laquelle nous donnons le nom d'amour, et prononce-le, va, ce mot qui ne veut pas dire grand chose, mais qui est bien tout de même dans ta bouche, le plus charmant des mots... Allons... dis... dis?

ISABELLE, laissant tomber sa tête sur son épaule, dans un grand soupir.

Je t'aime!

RIDEAU

MAMAN COLIBRI

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois au Théâtre du Vaudeville, le 8 Novembre 1904.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norwège.

Entered according to act of Congress, in the year 1904, by EUGÈNE FASQUELLE in the office of the Librarian of Congress at Washington. All Rights reserved.

PERSONNAGES

BARON DE RYSBERGUE	MM.	LÉRAND.
RICHARD DE RYSBERGUE		LOUIS GAUTHIER.
VICOMTE GEORGES DE CHAMBRY		ANDRÉ BRULÉ.
LOUIS SOUBRIAN		BARON FILS.
LIGNIÈRES		ROGER MONTEAUX.
SOUBRIAN PÈRE		JOFFRE,
PAULOT DE RYSBERGUE		GRÉSY.
FRANÇOIS		LALBARÈDE.
UN DOMESTIQUE		SUARÈS.
BARONNE IRÈNE DE RYSBERGUE	Mmes	BERTHE BADY.
MADAME LEDOUX		CÉCILE CARON.
COLETTE DE VILLEDIEU		PAULE ANDRAL.
MISS DEACON		HARLAY.
MADELEINE CHADEAUX		DE BRAY.
MADAME CHADEAUX		NETZA.
MARQUISE DE SAINT-PUY		HENRIETTE ANDRAL.
LOUISA		DE MORNAND.
JENNY		WELSONN.
LA NOURRICE		BECKER.
PREMIÈRE PETITE FILLE ARABE		ANGÈLE HENRY.
DEUXIÈME PETITE FILLE ARABE		SUZANNE CRUAU.

MAMAN COLIBRI

ACTE PREMIER

Dans un hôtel particulier de l'avenue Friedland.

Un salon fumoir, vaste, attenant par le fond au grand salon. C'est une pièce d'assez grand luxe raffiné. Tout est tendu d'étoffes rares de l'Inde, très flottantes, même le plafond; mais sans verser dans le mauvais goût. — Le piano à queue recouvert d'une admirable vieille chose asiatique qui traîne à terre. — La porte qui sépare le grand salon, et qui est fermée au lever du rideau, est toute en vitraux Tiffany, opalins, ni trop clairs ni trop foncés. — Au milieu de tout cela, pourtant, la tache brutale qui marque des gens d'affaires ; le téléphone dans un coin, près du piano, — une table encombrée de papiers, des journaux qui traînent, etc... — Quatre jeunes gens et un monsieur d'une cinquantaine d'années, tous en habit, causent en fumant.

SCÈNE PREMIÈRE

RICHARD DE RYSBERGUE, PAULOT DE RYSBERGUE, LOUIS SOUBRIAN, LIGNIÈRES, SOUBRIAN PÈRE

RICHARD

Elle est encore très bien.

LOUIS SOUBRIAN

Conservée... mais rudement touchée... Tout ce que tu voudras, elle est trop vieille pour toi.

RICHARD

Avoue en tout cas qu'elle a été épatante. J'ai été avec elle à Monte-Carlo et à Aix en 1902.

LOUIS SOUBRIAN

Oui, je t'ai vu avec... La crevaison à chaque pas !

LIGNIÈRES

Enfin, monsieur Soubrian, nous vous faisons juge... Votre fils est d'une mauvaise foi !

SOUBRIAN

Oh ! moi, jeunes gens, je ne m'en mêle pas... Ces questions ne sont plus de mon âge... Maintenant que j'ai fini votre cigare, je rentre au salon rejoindre ces dames... (A son fils.) Tu restes avec tes camarades ?

LOUIS

Encore un peu.

RICHARD

Enfin, dites, dites, monsieur Soubrian, qu'elle est épatante.

SOUBRIAN

Épatante, oui... Ah ! jeunesse !...

(Il ouvre la porte du salon, très éclairé, on voit des dames en robes décolletées, un instant. — Il referme la porte derrière lui.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins SOUBRIAN

RICHARD

Tout ça, parce que tu es jaloux.

LOUIS

Pourquoi?... Quand je voudrai j'aurai mieux.

RICHARD

Bien sûr... je ne dis pas le contraire, mais je maintiens que, pour son temps, elle a été remarquable.

LOUIS

Enfin, d'où sort-elle?... Qu'est-ce que c'est?...

RICHARD

Ce que c'est? une Peugeot... du soixante à l'heure, mon bon, comme du pain.

LOUIS

Avec un moteur qui cale à la cloche... oui.

LIGNIÈRES

Tu sais que les Knapp en font une où le moteur est en prise directe avec l'axe... ce qui donne un démarrage à mourir de joie.

LOUIS

Non?

LIGNIÈRES

Comme je te dis.

RICHARD, versant des liqueurs.

Chartreuse?... curaçao, bière?

LOUIS

Verse-moi un peu de sherry.

RICHARD

Y en a pas...

LOUIS

Quelle boîte chez toi!... Pas de sherry... Tu ne pour-

rais pas dire à ta mère de s'occuper un peu plus de sa cave ?

RICHARD

Oh! si tu crois que maman a le temps de s'occuper de la maison! Elle ne s'occupe même pas des dîners.

LOUIS

Alors, qui s'en occupe?... Ce n'est pas ton père, je suppose, qui téléphone du bureau de faire un poulet Marengo à déjeuner.

RICHARD

Et le cuisinier donc!... Il est là pour ça. Et puis moi; moi, j'ai l'œil sur la maison, parfaitement, entre deux affaires de Bourse... et il faut que ça marche sec!... C'est moi qui flanque les domestiques dehors.

LOUIS

Alors, quand tu vas être marié, que deviendra-t-on chez toi?

RICHARD

D'abord, rien n'est encore fait, et puis il y aura Paulot qu'on dressera à avoir l'œil, pas Paulot?

(Il désigne son frère, qui ne dit rien, dans le fond... Dix-huit ans, doux, blond et le regard très bleu.)

LIGNIÈRES

Pour l'instant, il a l'œil sur les bonnes, Paulot... Je l'ai aperçu hier qui pelotait Louisa dans l'antichambre.

PAULOT

Oh! ce n'est pas vrai!

LIGNIÈRES

Ce n'est pas vrai?... Répète-le pour voir, morveux ?

RICHARD

Il a mieux, Paulot. Il a une correspondance avec une femme mariée.

LOUIS

Ça, c'est tordant... A son âge!... seize ans... Il va bien.

RICHARD

Pas, Paulot?... C'est la femme de qui, déjà?... du bouquiniste de la rue Margueritte.

LOUIS

Mais il est déjà très gentil ton frère... avec ses grands cols anglais... (Il lui prend la main.) Et il se fait les ongles, ma parole... du vernis!

RICHARD

Voilà ; c'est l'amour.

LOUIS, regardant en riant Paulot.

Il rougit gentiment Paulot. Une femme mariée à seize ans!... Tiens, mais au fait, Lignières a commencé ainsi en rhéto...

LIGNIÈRES

Et ça dure encore.

LOUIS

Non?... Toujours la...

LIGNIÈRES

La papetière d'en face le lycée.

RICHARD

Mais, c'est un collage!

LIGNIÈRES

Deux ans! Oui, ça a commencé en rhéto. Je l'ai lâchée en philo et puis je l'ai reprise quand je suis entré

à l'Acétylène. Dame, ça ne nous rajeunit pas!... Oui, c'est du temps de la classe du père, Delaître que j'ai fait cocu le papetier... C'est une femme charmante, du reste... Elle a des idées sur la vie... C'est une mélancolique.

LOUIS

Elle doit sentir la gomme et le papier calque.

RICHARD

Je me rappelle, en sortant de classe, à Janson, je lui achetais des cahiers de deux sous... elle me les comptait trois. Ce n'est pas pour te vexer ce que j'en dis, mais tu me dois des tas de sous.

LIGNIÈRES

Blaguez toujours... au moins, c'est une femme mariée. Évidemment, je ne dis pas que ce soit gai, gai... Le soir quand elle allume le bec Auer dans la boutique, je me sens le cœur fade... mais enfin ça vaut toujours autant que de courir vos grues.

LOUIS

Non, moi je ne comprends que les grues... c'est propre, net et chic; on sait sur quoi on marche... Toutes les autres femmes me font l'effet de femmes de chambre.

LIGNIÈRES

Paulot dirait que ce n'est déjà pas si mal!

RICHARD, à Louis Soubrian.

Et Marcienne? Ça biche?...

LOUIS

Épatamment... merci... Tu l'as vue la gosse dans la revue de la Cigale?

RICHARD

Oui... je la trouve charmante...

LOUIS

Merci... n'est-ce pas?

RICHARD

Paulot, sais-tu si Georget doit venir?

PAULOT

Il me l'a dit, du moins.

LIGNIÈRES

Qui, Georget? Ah! oui, votre inséparable, le petit de Chambry.

RICHARD

N'en dites pas de mal... c'est mon meilleur ami.

LOUIS, prenant Richard par le bras.

Psstt!... Richard. On peut te parler à cœur ouvert?

RICHARD

Vas-y.

LOUIS

Papa m'a assuré que tu étais fiancé à mademoiselle Chadeaux.

RICHARD

Après?

LOUIS

Après? je vous ai observés tous deux pendant le dîner...

RICHARD

Eh bien?

LOUIS

Eh bien, si vous êtes fiancés, vous cachez bien votre jeu!... Et encore, me disais-je, après dîner il va rester au salon, auprès d'elle... Du tout! voilà une demi-heure que nous sommes ici à nous croire obligés d'aller jus-

qu'au bout de nos cigares et tu ne manifestes pas la moindre intention de décaniller...

RICHARD

C'est exprès.

LOUIS.

Comment?

RICHARD

Je tiens à bien manifester ce soir, — parce que sa mère est là, — que rien n'est moins décidé, que rien ne justifie encore cette position de fiancé que tout le monde m'octroie, sans l'ombre de raison... J'ai vingt-deux ans, je suis l'associé de mon père et j'entends rester libre entièrement de mes actes et de mes goûts... J'exige que personne, pas même madame Chadeaux mère, ne me force la main.

(Un domestique entre par la gauche.)

LE DOMESTIQUE

Monsieur Richard... on vient de laisser ce paquet pour Monsieur. On m'a dit de le remettre de suite.

RICHARD, prenant le paquet.

Bon... Y a-t-il la facture?

LE DOMESTIQUE

Non, Monsieur.

(Le domestique sort.)

RICHARD

Regardez mes enfants.

(Il ouvre un écrin.)

LIGNIÈRES

C'est admirable!

LOUIS

Qu'est-ce que c'est?

RICHARD

Un pendentif... Emeraudes et perles.

LOUIS

Ah, Ah! Tu vois bien... le cadeau de fiançailles?

RICHARD

Non, c'est un cadeau de rupture.

LIGNIÈRES

Déjà?

RICHARD

Avec Nichette.

LOUIS

Ah! c'est Nichette?

RICHARD

Oui... j'essaie de rompre honorablement. Elle fait un pétard du diable. J'ai eu une scène terrible hier... Elle m'a menacé de vitriol.

LIGNIÈRES

Alors toi, prudent...

RICHARD, montrant le bijou.

Tu vois... là... j'ai fait mettre deux dates : celle de notre première nuit et celle de notre dernière.

LIGNIÈRES

Mais on a écrit mai pour la dernière, et nous ne sommes qu'en avril.

RICHARD

C'est pour lui donner le temps de s'habituer.

LOUIS

La nuit de mai!... C'est un coupon pour le mois prochain, quoi?...

RICHARD

Oh! un tout petit coupon... une avance... Mon père

m'a dit qu'il faudrait lui donner une gratification de vingt mille francs. Il me les a promis.

LIGNIÈRES

Ah! veinard, d'avoir une famille qui peut donner vingt mille balles aux maîtresses de ses fils!... Quel fonds de papeterie on achèterait avec vingt mille francs!

LOUIS

Au fait, Richard, explique-moi, une bonne fois, pourquoi tu dis toujours mon père, en parlant de monsieur de Rysbergue, et, maman, en parlant de madame de Rysbergue... Faudrait s'entendre. Les poupées qui disent « maman » disent aussi « papa »...

RICHARD, l'interrompant, en riant.

Papa serait impossible et mère serait si drôle, si grave pour maman!... Cela lui irait si mal avec sa frimousse... « Mère!... mère chérie!... » J'aurais presque envie de rire... « Maman », même, sonne trop vieux pour elle... Nous avions ajouté un surnom, Paulot et moi, ces vacances à Trouville, pas, Paulot? tant cela nous semblait ridicule d'appeler sur la plage cette grande jeune femme maman tout court... c'était honteux... on se retournait.

LOUIS

Comment l'appeliez-vous ?

RICHARD

Colibri. Maman Colibri.

LIGNIÈRES

C'est gentil, mais c'est un peu long.

LOUIS

Je n'aime pas les surnoms, ça fait toujours factice et bebête.

RICHARD

Paulot qui avait trouvé ça en jouant au tennis... Il disait que derrière le filet du tennis elle avait l'air d'un colibri à travers les barreaux d'une cage... Oh! mais c'est qu'il est très poète, Paulot !... une nature en dessous... on ne sait jamais ce qu'il pense... et puis on est étonné...

LOUIS

La voilà bien la poésie pour les imbéciles!... Colibri! Comme si un surnom d'oiseau, c'était plus poétique et plus flatteur qu'autre chose... Les oiseaux, c'est des petites bêtes malpropres qui mangent des asticots...

PAULOT

Le colibri, il boulotte des fleurs.

LOUIS

Et ta sœur?

PAULOT

Je l'ai lu l'autre jour en potassant mon Michelet.

LOUIS

Et ta sœur ?

PAULOT

Qu'est-ce que tu veux parier?

LOUIS

Cent sous si je gagne et quarante sous si je perds.

PAULOT

Tenu.

(Il sort.)

LOUIS

Ouvre la fenêtre, ça pue la fumée ici... c'est une infamie.

LIGNIÈRES, avec un sourire indéfinissable.

Je ne déteste pas... Cela fait un agréable mélange avec l'odeur de la maison.

RICHARD

Comment, l'odeur de la maison?... Elle a donc une odeur particulière ma maison ?

LIGNIÈRES

Je te crois ! On la renifle de la rue quelquefois, quand les fenêtres sont ouvertes .. un parfum trop fort, qui sent jusque dans l'escalier... C'est pénétrant... ça envahit tout... Tu y es habitué, tu ne le sens plus, toi... mais pour ceux qui arrivent, c'est exquis.

RICHARD

Le parfum de maman... Du chypre, de l'œillet blanc et du foin coupé, je crois.

LIGNIÈRES, reniflant.

On dirait qu'il y a autre chose aussi... je ne sais pas quoi... c'est un parfum porté, volatisé, depuis des années, dans les chambres... Tiens, sens ce coussin.

(Il prend un coussin et le met sous le nez de Richard.)

RICHARD

C'est embêtant, pour des gens d'affaires.

LIGNIÈRES

Il en est de ta maison comme des femmes, dans la rue, trop parfumées.

RICHARD

On les fuit?

LIGNIÈRES, doucement.

Mais on y songe.

PAULOT, rentrant un livre à la main.

Tiens voilà.

LOUIS

Lis toi-même, j'ai confiance... mais ne triche pas.

PAULOT, lisant.

« Ces oiseaux vivent des fleurs de là-bas, de leurs sucs brûlants et âcres, en réalité de poisons qui semblent leur donner leur âpre cri et l'éternelle agitation de leurs mouvements colériques, et aussi ces reflets étranges... or, acier, pierres précieuses... La vie chez cette flamme ailée, est si brûlante, si intense, qu'elle brave tous les poisons... Tête basse, il plonge du poignard de son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs... parfois emporté de furie, contre qui? contre une fleur déjà dévastée à qui il ne pardonne pas de ne pas l'avoir attendu... »

LOUIS

Bigre! Il en a une santé cet oiseau-là!... Enfin, tiens, voilà vingt sous, mais il faut que je vérifie... je sens que tu as triché.

(A ce moment, la sonnerie du téléphone.)

RICHARD, décrochant l'appareil.

Allô... allô... Vous demandez! Ah? pour un renseignement... alors téléphonez à notre siège central, demain, rue Taitbout... Quoi? Ah! c'est vous, monsieur Crouzet... Oui, je suis au courant... (Aux autres.) Taisez-vous donc, je vous en prie, mes enfants, une seconde; je n'entends rien; c'est sérieux... (Reprenant l'appareil.) Mon père est là-haut dans son bureau. N'est-ce pas, Paulot?

PAULOT

Oui.

RICHARD, continuant.

Oui, il est là-haut... Il est très occupé ce soir, il part demain pour Vienne... Oui, toujours en voyage... grosse affaire... nous allons avoir la concession de tous les tramways électriques... oui, notre modèle de Saint-Quentin. Ah! c'est pour l'Assemblée générale que vous

téléphonez... Eh bien, la souscription de dix mille actions est déjà prise ferme, par un groupe important... mais vous savez sur les nouveaux titres créés on en a réservé pour une souscription en espèces qui servira à doter la... (S'interrompant.) mais taisez-vous donc, nom de Dieu!... (Il reprend.) à doter la Belge-Américaine... Maintenant si vous voulez des renseignements plus amples... Mon père, lui-même?... Diable! c'est que je vous dis, avant son départ... Attendez une seconde... (A Paulot.) Paulot, veux-tu lui téléphoner là-haut, s'il peut recevoir demain matin, monsieur Crouzet... (A l'appareil.) Une seconde, monsieur... Oui, nous avons quelques personnes à dîner... Vous entendez ça d'ici?... Je vous remercie... elle va bien... Oh! ma mère ne compte pas aller à Cannes cette année... il est si tard!

PAULOT, téléphonant à un petit appareil d'intérieur, contre le mur.

Richard demande si peux recevoir demain matin monsieur Crouzet... A dix heures...? (Se retournant, à Richard.) Oui, à dix heures.

RICHARD

Mon père vous attendra à dix heures... c'est cela... c'est entendu... Oui, oui... ici... parfaitement... bonsoir. (Il raccroche les récepteurs.) Je vous demande pardon... vous pouvez regueuler, maintenant, tant que vous voudrez.

LOUIS

Merci.

(Durant cette conversation, Lignières s'est approché du piano, où il a commencé en sourdine à tapoter un air de café-concert.)

PAULOT, à Richard,

Père a dit qu'il allait descendre dans une seconde.

LOUIS, s'interrompant de parcourir un journal, à Richard.

Hé?... Qu'est-ce que je vois là?... Cet article, souligné au crayon bleu dans le *Journal*... tu as vu?

RICHARD

C'est de ce sale petit Chimène, que nous avons évincé... La prochaine fois, je le calotte publiquement. Et d'ailleurs, je vais lui faire demander des excuses, demain.

LOUIS

Est-ce la peine de déranger deux messieurs pour rapporter des choses aussi plates?

RICHARD

Ah! non, tu sais... je ne plaisante pas sur ce chapitre là!... Le respect du nom avant tout. Il y a une chose sur laquelle je n'admets pas qu'on transige : l'honneur de la famille.

LOUIS

Ce n'est pas moi qui te contredirai... avec quinze ans de salle d'armes que tu as dans les jambes. Mais tu t'emballes pour un rien! Nini le disait l'autre jour à la gosse : « Il s'emballe! Il s'emballe! »

RICHARD

Pas le moins du monde... seulement j'ai un autre principe, très net...

LOUIS

Prends garde. Quand on a trop de principes c'est comme si on n'en avait pas du tout.

RICHARD

Celui-ci : que l'humanité ne vaut pas la corde pour la pendre... et qu'il faut traiter les gens à coups de pieds dans le derrière. Une bonne gifle dans la vie est une réponse à tout.

LOUIS

Pan, pan!... Il fait bon se sentir de vos amis. Justement, sais-tu où est mon père, pendant que nous causons?

RICHARD

Au salon.

LOUIS

Du tout, là-haut, avec ton père à toi, en train de lui proposer une affaire.... la commandite du *Grand Radical*... qui soutiendrait vos intérêts.

RICHARD

Comment? Quoi?... Votre sale canard?

LOUIS

Il tire à 30.000, notre sale canard!

RICHARD

D'abord, nous ne nageons pas dans ses eaux... Nous sommes orléanistes et je croyais que ton père avait des idées pas trop éloignées de celles qu'il défend, tous les jours, dans son journal.

LOUIS

Oh! papa, papa!... Quand il est à jeun, il est républicain; quand il est pompette, il devient royaliste, et quand il est saoûl, il est anarchiste.

(La porte du salon s'ouvre et Irène de Rysbergue entre avec vivacité, en refermant la porte.)

SCÈNE III

LES MÊMES, IRÈNE

IRÈNE

Arrivez donc!... Vous n'avez pas encore fini? Ce qu'on se rase par là, mes petits, ouf!

RICHARD

Mon cigare n'a plus qu'un centimètre et demi, regarde.

IRÈNE

Dis donc, hein? Crois-tu!

RICHARD

Quoi? la Brécourt?

IRÈNE

Cette vieille calamité qui ne peut pas supporter la fumée de tabac, à son âge! Elle a pourtant eu un siècle pour s'y habituer. Je la retiens!

RICHARD

Non lâche-la.

IRÈNE

Ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Si tu crois cette petite corvée folichonne!... La Brécourt, la Marquise, et ta future belle-mère... le wagon des dames seules!

RICHARD

Reste dans celui des fumeurs.

LIGNIÈRES

Oh oui! madame, faites ça!

IRÈNE

Il ne faudrait pas m'en défier! De quoi parlez-vous dans votre compartiment? Nous, on parle mariage... c'est à mourir. J'ai beau essayer d'amener la conversation de ta fiancée sur le divorce, ça a l'air de lui paraître trop prématuré.

RICHARD

Dis donc, maman, ne donne pas de mauvais conseils à ma femme, je te prie.

IRÈNE

A la condition que vous allez rentrer immédiatement... Oh! vous avez de la bière, veinards!

LOUIS, se précipitant.

Vous en désirez, madame?

IRÈNE, riant.

Je vous crois ! (Il lui en verse dans le verre qu'elle tend.) Allez, n'ayez pas peur. Un demi, mon garçon, un demi !

RICHARD, à Lignières.

Est-elle jeune, maman !

IRÈNE

On nous prend pour frère et sœur quelquefois... moi et Richard?... Oh! dites donc, monsieur Soubrian, figurez-vous que l'autre jour à Armenonville, en descendant d'auto, bras dessus bras dessous, mais pas plus que cela, (Elle prend le bras de Richard) pour m'appuyer un peu, parce que j'avais les jambes engourdies, le garçon a cru que nous étions en bonne fortune... Il nous a offert un cabinet particulier... ma parole!... Moi j'étais ravie... Richard fulminait !...

RICHARD

Cette blague !

IRÈNE

Allons donc ! Ça te met en rage d'avoir une mère qui a l'air aussi jeune que toi... (Un temps.) Seulement, au fond tu en es fier. Ça compense. (Elle lui donne une tape, de l'éventail, sur la joue.) Georget n'est pas arrivé ?

PAULOT

Il ne doit pas tarder.

IRÈNE

Lequel de vous jouait si mal du piano, tout à l'heure?

LOUIS, désignant Lignières.

Lui.

IRÈNE

Je ne vous félicite pas.

LIGNIÈRES

Oh! mais je joue très bien la Valse Bleue ; seulement avec un seul doigt, alors ça fait moins d'effet.

IRÈNE, près du piano.

Voulez-vous que je leur exprime mon état d'âme, à travers la porte?

RICHARD

Maman, maman, je ne suis jamais tranquille avec toi!

(Elle s'assied au piano, rapide, légère, toutes jupes papillotantes et attaque le *Dies Iræ*.)

LIGNIÈRES, bas à Louis Soubrian.

Je préfèrerais la mère à la future belle-fille.

LOUIS, de même.

Tu n'es pas dégoûté!... Mais ce n'est qu'une supposition; rien à faire. Maman Colibri, oui... mais la Vertu par un grand V. Pas la plus petite histoire... Nickelée!... Chaulin a essayé... Il s'est fait rembarrer dans les grands prix.

LIGNIÈRES

Dommage! dommage!... Quels yeux!

LOUIS

Et le décolleté donc!... (Ils la détaillent tous deux du regard.) Le corps doit être charmant.

RICHARD, s'approchant d'eux.

Elle a un aplomb, maman!

LIGNIÈRES, avec un sourire.

C'était ce que nous étions en train de dire.

RICHARD, de loin, à sa mère.

Tu sais que Madeleine va parfaitement reconnaître que c'est toi qui joues.

IRÈNE, se levant.

Ça lui donnera un avant-goût de la famille... (Reprenant son éventail.) Qui est-ce qui vient à l'Hippique, demain? Oh! vous verrez ma robe, un amour!

RICHARD

Tant mieux, parce que celle que tu portes, ce soir...

IRÈNE

Elle ne te plaît pas? Je vais aller en changer, si tu veux?... Voyez-moi ça! vrai, mon garçon, je plains ta femme!

LIGNIÈRES

Je ne sais ce qu'il a contre cette robe; elle est adorable!

IRÈNE

Moi, je sais! Il la voudrait couleur aubergine avec des pensées en application... et des choux... violets... avoue, hein? que tu voudrais des choux... tu en meurs d'envie!...

RICHARD

Ce n'est pas ce que je veux dire.

IRÈNE

Tais-toi, tiens!... Je t'excuse en pensant que si j'avais une fille, il y a déjà cinq ans qu'elle ne me pardonnerait ni la robe, ni le visage... Et maintenant, en vagon!... Oh! une idée... Je vais faire enrager la Brécourt... Paulot, une cigarette, vite, vite... des miennes... Je vais rentrer comme si j'avais oublié la consigne...

vous allez voir... Et avec mon plus gracieux sourire encore.

(... rette aux lèvres, elle ouvre la porte du salon, d'un air ... et naturel; elle referme la porte derrière elle.)

LIGNIÈRES

C'est vrai qu'on dirait d'une grande sœur qui ne vous ressemblerait pas... D'ailleurs, la phrase est courante : « Madame de Rysbergue?... On dirait la sœur de ses enfants. »

RICHARD

Mais, mon dieu, c'est un peu ça... Maman s'est mariée, elle n'avait pas dix-sept ans... j'en ai vingt-deux... comptez.

LOUIS

Trente-neuf....Elle en paraît trente.

IRÈNE, apparaissant par la porte entre-bâillée, à voix basse, et avec un clin d'œil.

Ça y est, mes enfants... Tableau!... Tiens, Paulot, le cendrier... (Elle lui tend sa cigarette, qu'il prend.) Et puis arrivez, hop!

(La porte se referme.)

RICHARD, aux autres.

Allons, vous venez? (Ils jettent leurs cigarettes. A Paulot, en lui tapant sur l'épaule.) Passe!

(Paulot entre le premier au salon.)

LIGNIÈRES, les mains dans les poches, se balançant, à Louis.

C'est dommage... c'est dommage...

LOUIS

Tu y penses encore?

LIGNIÈRES

Elle est rudement désirable... je voudrais le lui dire.

LOUIS

Je ne te le conseille pas... Penses-y toujours, mais n'en parle jamais.

(Lignières entre au salon. Au moment où Louis et Richard sont sur le seuil, Monsieur de Rysbergue et Soubrian entrent par la porte de gauche, le pardessus sur le bras et le chapeau à la main.)

SCÈNE IV

MONSIEUR DE RYSBERGUE, SOUBRIAN, RICHARD, LOUIS

MONSIEUR DE RYSBERGUE, appelant.

Richard!... (Richard se retourne et redescend avec Louis qui a aperçu aussi son père.) Je vais au Cercle, un instant, avec Soubrian. Le train de Vienne est à midi 10 demain. Je déjeunerai dans Paris... Le coupé portera mes valises à la gare... j'ai donné mes ordres... Toi, sois au bureau demain matin, à sept heures. Je t'indiquerai les dernières instructions...

RICHARD

Bien.

LOUIS, à son père.

Bonsoir, papa!

(Soubrian et son fils échangent un clin d'œil en se séparant.)

RICHARD

Tu seras de retour quand?

RYSBERGUE

Dans huit jours... Je ne partirai de Vienne qu'avec le traité signé et la prime dans ma poche.

RICHARD

Parbleu!... C'est tout pour ce soir?... Tu sors avec ce pardessus d'été? Tu auras froid, je t'avertis.

RYSBERGUE

Fais-moi descendre l'autre, si ça peut te faire plaisir.

(Richard a parlé à son père, du ton docile et respectueux que l'on a avec un supérieur dont on ne discute pas les ordres.)

SCÈNE V

RYSBERGUE, SOUBRIAN, seuls.

RYSBERGUE

Un cigare en sortant, Soubrian?

(Il lui tend la boîte.)

SOUBRIAN

Volontiers.

RYSBERGUE

Ceux-ci?

SOUBRIAN, coupant son cigare et allumant.

Quelle existence que la vôtre!... Toujours par monts et par vaux!... On peut dire que vous ne volez pas votre argent, vous!... Vous êtes un glorieux brasseur d'affaires, mais nom d'un chien, votre vie n'est pas une sinécure. Vous n'avez pas même le temps de profiter de votre luxe.

RYSBERGUE

Mon luxe, mais c'est pour ma famille, ma femme, mes enfants... Moi, je vivrais avec un lit, une table et une chaise.

SOUBRIAN

Comme Napoléon.

RYSBERGUE

Si vous voulez! Le luxe, pour les amuser, eux... le travail, pour m'amuser, moi... histoire de passer mon activité...

SOUBRIAN

Formidable...

RYSBERGUE

Formidable, oui. Cela vous étonne?... Bah! c'est une revanche d'activité que nous prenons, nous autres aristocrates, sur la vie immobile et contemplative de nos aïeux.

SOUBRIAN

Les fils ont des fourmis dans les jambes... Alors, mes pères devaient être rudement plébéiens, car j'ai bien envie de m'asseoir.

RYSBERGUE

Moi, de marcher, vivre, aspirer!... Ce train de maison dont vous parlez, je n'en jouis même pas! C'est vrai... j'aime le sentir prospérer, certes, mais au fond il m'ennuie... Tant de bruit ne laisse pas de m'agacer, toutes ces femmes, ces jeunes gens, ces soirées de musique me porteraient pour un peu horriblement sur les nerfs... Non, mais revenir comme je vais le faire, dans huit jours, avec un petit demi-million à jeter aux enfants et à ma femme, voilà mon plaisir... Faire fructifier ma fortune, établir une famille honorée, enviée, digne de ma branche passée, de mon nom, — quitte à le faire reluire d'un éclat nouveau sur tous les essieux des tramways électriques, — voilà ma joie... Sans quoi, que me faut-il? pas même une bonne table... un cheval de selle... des chiens de chasse... d'excellents cigares... (Il en prend un dans la boîte.) comme celui-ci...

SOUBRIAN, clignant de l'œil.

Des femmes...

RYSBERGUE, après avoir regardé dans le vague, un instant.

Peuh!... je n'ai pas le temps de me payer une conscience compliquée! (Changeant de ton.) Vous voyez que je réponds avec franchise à votre interview, hein?... Je

vous vois venir, vous, depuis une heure... Vous voulez me tirer les vers du nez... On ne me fait dire que ce qu'il me plaît.

SOUBRIAN

Oh! mes intentions sont pures... Evidemment un article sur votre industrie m'intéresserait...

RYSBERGUE, trouvant le journal souligné au crayon bleu sur un canapé.

Comme celui-ci?... (Geste de protestation de Soubrian.) Attendez donc que je plie ça... Absolument inutile de laisser traîner ces petites choses sur les fauteuils. (Il va au tiroir.)

SOUBRIAN

Voyons, Rysbergue... une fois, deux fois, avant de franchir ce seuil, acceptez-vous la commandite du *Grand Radical* ?

RYSBERGUE, avec une moue.

Hum! Le titre...

SOUBRIAN

Ça se change.

RYSBERGUE, souriant avec mépris.

Mais « radical » c'est difficile à faire disparaître d'une manchette.

SOUBRIAN

Il y a des benzines très puissantes... Si on le changeait?

RYSBERGUE, brusquement.

Je serai très net... Non.

SOUBRIAN

Et pourquoi?

RYSBERGUE

Parce que, mon cher... Vous permettez que je sois franc?

SOUBRIAN

Faites donc.

RYSBERGUE, refermant le tiroir où il a glissé le journal.

Eh bien, si je portais un grand nom français, ce me serait égal de le compromettre un peu. Il est des gloires nationales qui supportent vaillamment, et même peuvent tirer une légère coquetterie de certaines compromissions. Ce n'est pas la même chose pour nous, les étrangers... (Un domestique entre avec un pardessus et aide monsieur de Rysbergue à le passer.) Bien que ma femme soit très française et de vieille souche incontestée, je n'en reste pas moins étranger... et il s'attache toujours un peu de discrédit, vous le savez, à un nom de là-bas... On a beau faire, nous avons toujours vaguement l'air rastas.

SOUBRIAN

La Belgique est une petite France.

RYSBERGUE, souriant.

Vous êtes bien aimable, mais un grand Belge n'est jamais qu'un petit Français. (Au domestique qui a fini.) Merci, mon ami. (Le domestique sort.) Je dois être susceptible en proportion de cette infériorité. Qui plus est, de mon nom presque royal, — là-bas! — j'ai fait une raison commerciale! Songez donc comme il faut que je le préserve et ne laisse point retomber sur moi ou sur ma famille la plus petite des suspicions, de quelque nature qu'elle soit!... J'ai placé cet orgueil plus haut que tout dans ma vie, prêt à châtier qui en douterait; mes enfants sont élevés dans ces idées... elles sont déjà le but de leur vie, j'en suis sûr. Le marché que vous me proposez n'a rien de déshonorant en soi, il est de commerce courant; je ne puis l'accepter, voilà tout. Je vous prie de m'excuser.

(Ceci a été dit avec une certaine morgue et grande fermeté.)

SOUBRIAN

Mais comment donc! Ce point de vue est trop res-

pectable... Seulement il était inutile de me faire toute cette vaste profession de foi pour un refus aussi naturel... Je vous ai transmis une proposition de nos actionnaires... moi, pour ma part personnelle, vous savez, je m'en fous!

RYSBERGUE

Je ne vous ai pas dit autre chose.

SOUBRIAN

Nous sommes d'accord.

RYSBERGUE

Vous le voyez.

SOUBRIAN

Allons au Cercle.

SCÈNE VI

LES MÊMES, IRÈNE

IRÈNE, ouvrant la porte du salon.

C'est toi?

RYSBERGUE

Tu fermes donc la porte des deux salons, maintenant?

IRÈNE

Madame Brécourt ne peut pas supporter la fumée, mais elle vient de s'en aller, justement, je rouvrais quand j'ai entendu ta voix..... (Elle ouvre grande la porte. On voit l'autre salon.) Te reverrai-je avant ton départ?

RYSBERGUE

Je ne sais pas... J'irai de bonne heure au bureau et le train est à midi.

IRÈNE

Alors adieu... Seras-tu de retour pour le dîner du 14.

RYSBERGUE

Oh! je ne pense pas... Il me faudra bien dix jours...

IRÈNE

C'est la série des Duchatel et Cie, le quatorze.

RYSBERGUE

Tant mieux, tant mieux... L'important est que je sois là pour le dîner du prince Paul... Ah! fais attention au cheval gris, en mon absence.

IRÈNE

Il est malade?

RYSBERGUE

Le vétérinaire viendra après demain... Je te serai reconnaissant de le voir toi-même. Je crois qu'il faudrait quelques pointes de feu... En tout cas ne le surmène pas.

IRÈNE

Entendu.

RYSBERGUE

Adieu...

IRÈNE

Bon voyage, si je ne te revois pas.

(Elle serre la main à monsieur Soubrian.)

SCÈNE VII

IRÈNE, puis peu à peu COLETTE DE VILLEDIEU, LOUIS SOUBRIAN, MADELEINE CHADEAUX, RICHARD, MADAME CHADEAUX, LA MARQUISE DE SAINT-PUY, LIGNIÈRES.

IRÈNE, appelant.

Colette! Madame de Saint-Puy!... Enfin, circulons un

peu, maintenant... Venez voir ma vieille peinture indienne... J'adore mon petit coin... On est si bien, là...

LOUIS

J'admirais tout à l'heure ce panneau.

IRÈNE

N'est-ce pas? Et enfumez-nous surtout, jeunes gens... Colette, tu ne veux pas boire?

COLETTE

Si, mon petit chou... du frais, du très frais. (Pendant qu'Irène prépare une boisson.) Quel numéro encore que la marquise de Saint-Puy!

IRÈNE

Elle est du meilleur faubourg. Fais-la causer, c'est adorable. Vous ne connaissiez pas mon amie Colette, monsieur Soubrian?... On a été au Sacré-Cœur ensemble, dans la classe de Sœur Marie-Jacques... Dites-lui des choses énormes ; elle adore ça.

COLETTE

Oh! Irène!

IRÈNE

Et monsieur Soubrian, ma chère, sait des histoires d'un roide!... Racontez-lui celle de l'anglaise et des quarante voleurs...

LOUIS

Celle-la, je ne la raconte qu'aux jeunes filles.

IRÈNE

Colette est veuve... C'est presque pareil.

LOUIS

Alors... venez-là... et pâlissez.

(On voit dans le salon du fond la marquise de Saint-Puy causant avec madame Chadeaux et Lignières.)

RICHARD, à mi-voix, passant à droite avec Madeleine Chadeaux qui va s'appuyer au piano, en tripotaillant des fleurs.

Vous habituez-vous un peu à la maison, Madeleine?

MADELEINE

Votre milieu m'effraye énormément.

RICHARD

Pourquoi?

MADELEINE

Je ne sais... je suis mal à l'aise... J'ai été élevée bourgeoisement... Tenez, cette femme qui rit si fort... (Elle montre Colette dans un coin avec Louis Soubrian.) son rire m'inquiète, me trouble, vous n'avez pas idée!

RICHARD

La petite de Villedieu?... Elle n'est pas terrible.

MADELEINE

J'ai besoin d'être rassurée.

RICHARD

N'ayez pas peur; je suis là... Alors si popotte?... Tant mieux. Je voudrais une femme très popotte.

MADELEINE

Oh! bien! moi...

RICHARD

Vous ferez des confitures à votre mari?

MADELEINE

S'il me les demande.

RICHARD

Il vous les demandera... entendu. Nous avons des goûts très pareils, c'est attendrissant.

MADELEINE

C'est ennuyeux.

RICHARD

Pourquoi?

MADELEINE

Parce que si nous nous apercevons que nous sommes faits l'un pour l'autre et si nous en restons là, ce sera pour éprouver des regrets considérables.

RICHARD

Allons donc! je connais une personne qui était tout à fait persuadée que j'étais indispensable à son bonheur à venir... Eh bien, maintenant elle est très heureuse avec un monsieur très différent.

MADELEINE

Il est peut-être mieux que vous...

RICHARD

Il est très bien. C'est un juge suppléant au parquet de Limoux; ainsi, vous voyez!

MADELEINE

Merci, au moins vous êtes encourageant.

MADAME CHADEAUX, qui est descendue.

Madeleine?

MADELEINE

Maman?

(Richard remonte au fond et va parler à la vieille marquise de Saint-Puy et Lignières.)

MADAME CHADEAUX, bas.

Quand tu voudras partir...

MADELEINE

Non, j'ai encore à causer.

MADAME CHADEAUX

Il te plaît?

MADELEINE

Je ne sais pas.

MADAME CHADEAUX

Il n'est pas inconvenant avec toi, au moins?...

MADELEINE

Oh! maman...

MADAME CHADEAUX

Sait-on! Ils sont tellement hurluberlus dans cette famille... Cette mère...

MADELEINE, bas.

La voilà.

IRÈNE

Comme elle est jolie votre Madelon... Et l'air si bon, si droit.....

LOUIS

Et si gai!

MADAME CHADEAUX

C'est une enfant.

LOUIS

Oh! quelle mauvaise raison! Ainsi, moi, depuis l'âge de dix-sept ans, je suis mélancolique, sombre, taciturne...

IRÈNE, riant.

Ne désespérez pas, jeune homme, la jeunesse vient avec l'âge!... (Gaminement à la marquise de Saint-Puy qui s'approche.) N'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE

Je n'ai pas entendu... Je suis un peu distraite, vous le savez.

LIGNIÈRES

Je crois bien ! elle est sourde comme un pot.

IRÈNE

Je demandais à quelle œuvre nouvelle vous vous intéressez en ce moment ? Car madame de Saint Puy est celle qui a ouvert les portes de son hôtel seigneurial, à 50 centimes, au bénéfice des blessés des Balkans... Elle est la charité intrépide. (Elevant la voix.) Dites-nous à quelle œuvre vous apportez vos soins.

LA MARQUISE

J'ouvre une souscription mondaine pour le buste de Camoëns.

LOUIS

Ah ! excellente idée !

LIGNIÈRES

Le besoin s'en faisait sentir depuis quelques années.

LOUIS

Je me demandais : qu'est-ce qui me manque donc ?.. C'était le buste de Camoëns.

IRÈNE, bas.

Ne vous moquez pas trop d'elle. D'abord, elle pourrait vous entendre...

LOUIS

On ne sait jamais !

IRÈNE, même jeu.

Et puis elle est si brave personne !

(Un domestique est entré, il s'approche d'Irène.)

LE DOMESTIQUE

Une femme de chambre vient d'apporter cette lettre,

en priant de la remettre immédiatement à madame; c'est très pressé.

IRÈNE

Y a-t-il une réponse?

LE DOMESTIQUE

La femme de chambre est repartie de suite,

IRÈNE

Bien. (Aux autres.) Vous permettez.? (Le domestique sort. Irène s'éloigne un peu pour lire la lettre. Elle pousse une exclamation.) Oh! (En se retournant vers Richard, qui a repris au fond son aparté avec la jeune Madeleine.) Richard!

RICHARD, descendant.

Quoi?

IRÈNE, à l'écart, avec Richard.

C'est trop fort! [Une lettre de chantage, adressée à moi, menaçant, si tu te maries, de faire rompre ton mariage. Et dans quels termes! J'en suis malade. Quel toupet! Et portée à domicile encore!

RICHARD

Mais de qui, sapristi!

IRÈNE

De ta Nichette, parbleu!

RICHARD

Impossible.

IRÈNE

C'est signé.

RICHARD

En effet! (Il lit.) *Une anonyme : Nichette de Nanteuil...* La grue!

IRÈNE

Je te l'ai toujours dit que c'était une femme dange-

reuse, qu'elle te ferait avoir des ennuis... Qui a toujours raison ?

RICHARD

Ah ! la grue des grues !

IRÈNE

Et elle est capable d'envoyer des lettres anonymes de ce genre à madame Chadeaux. Cela promet ! Si tu tiens un tant soit peu à entrer dans cette famille !

RICHARD

Quand je venais juste de lui acheter un bijou de cent louis. Je l'ai dans ma poche.

IRÈNE

C'est ce qui s'appelle du flair...

RICHARD, sortant, penaud, l'écrin de sa poche.

Le voilà ! Que vais-je en faire maintenant ?

IRÈNE, riant.

Tu le mettras dans la corbeille de mariage de ta fiancée; Ce sera ton premier cadeau.

RICHARD

C'est une idée... mais je ne peux pas. J'ai fait inscrire des dates... oui, des dates qui... enfin...

IRÈNE

Des dates ? Fais voir... (Elle inspecte le bijou.) 1er juin 1903-15 Mai 1904... On dirait un règne... 15 Mai ? Ah ! bon ! je comprends... L'abdication !... Mon pauvre ami ! tu t'étais trop avancé.

RICHARD

Te fiche pas de moi ! Ah ! la grue !

IRÈNE

Voilà déjà trois fois que tu le constates; tu aurais pu le faire plus tôt.

RICHARD

Elle ignore à quoi elle s'expose. La réponse ne va pas se faire attendre... Dès ce soir...

IRÈNE

Fais attention; on t'épie.

RICHARD

Je vais prendre conseil de Soubrian et de Lignières. Ils vont m'aider!

IRÈNE

Et n'agis pas à la légère. Pour l'instant, je te prie de faire attention. Qu'on ne t'entende pas! Rien n'est grave là-dedans, seulement Chadeaux mère semble un peu... bégueule... au point même de me taper sur les nerfs, et je te conseille d'étouffer le son de votre voix.

RICHARD

Nous allons délibérer à côté.

IRÈNE

Ferme la porte surtout.

RICHARD, appelant ses amis.

Lignières... Soubrian...

(Richard leur dit un mot à voix basse et les entraîne dans le grand salon.)

COLETTE

Quoi? quoi?... Ils nous plaquent encore?... Délicieux jeunes gens!

(La porte se referme.)

SCÈNE VIII

IRÈNE, COLETTE, MADAME CHADEAUX,
MADELEINE, LA MARQUISE

IRÈNE, vivement.

Une minute. Un petit secret à se dire...

COLETTE

Que nous ne pouvons pas savoir et que toi tu sais.

IRÈNE

Parbleu !

MADAME CHADEAUX

Alors, vous êtes, madame, la confidente de vos enfants ?

IRÈNE

Je suis leur meilleur camarade.

COLETTE

Leur grand copain.

IRÈNE

Voilà. Elle l'a dit.

MADAME CHADEAUX

Le souvenir que vous êtes aussi leur mère doit bien vous gêner quelquefois.

IRÈNE

Mon dieu, madame, je crois que j'ai été une excellente mère. On n'en aurait pas trouvé de meilleure, pas Colette ?...

COLETTE

Ça, tu as été exemplaire. Tu as passé tes plus belles années à leur enlever l'encre des doigts et à corriger leur arithmétique.

IRÈNE

Maintenant que mes bambins sont devenus de beaux grands garçons, du moins l'un, j'estime que c'est bien un peu à leur tour de m'amuser; il s'est trouvé que leur mère n'était pas d'âge trop affligeant; ils en ont fait leur camarade et leur amie.

COLETTE

Et vous vous entendez bien, vous trois!...

IRÈNE

Le souvenir de maman ne s'efface pas, j'espère, pour eux... ils ont eu l'obligeance d'y ajouter Colibri.

MADAME CHADEAUX, *pincée.*

Vous rattrapez le temps perdu.

IRÈNE

La vie est belle.

MADAME CHADEAUX

Ainsi vous recevez leurs confidences de jeunes hommes?

IRÈNE

J'y mets le plus de tact possible.

MADAME CHADEAUX

Et ils vous disent tout?

IRÈNE

Je ne suis pas leur confesseur; je ne suis que leur amie.

MADAME CHADEAUX

Madeleine veux-tu jouer du piano, mon enfant?

(*Madeleine s éloigne, sur cet ordre, et va s'asseoir au piano.*

IRÈNE, bas à Colette.

Oh ! mais... elle abuse !...

MADAME CHADEAUX, intentionnellement.

Cette camaraderie avec ses risques et périls s'explique parce que c'est ici une maison sans fille... et ça se sent ! S'il y en avait une, ah, comme tout serait changé ! Vous auriez eu à protéger sa pudeur, sa délicatesse, vous auriez été obligée à plus de retenue.

IRÈNE

Avec des garçons la vie est plus franche ! Alors je bénis le ciel de ne m'avoir pas donné de fille, rien qu'à la pensée, en effet, de l'éducation qu'il eut fallu lui inculquer, à la pauvre petite ! toute cette ennuyeuse mise en scène dont se compose la jeunesse de nos filles, jusqu'à leur délivrance...

COLETTE

Seigneur !... Qu'entends-tu par la délivrance d'une jeune fille ?...

IRÈNE

Mais cette cérémonie de Zoulous, qu'on appelle la journée du mariage.

MADAME CHADEAUX

Madeleine, joue plus fort, mon enfant !

IRÈNE

Oh ! ne craignez rien ; moi, je parle bas.

COLETTE, à Madeleine, en regardant Irène.

La prière d'une vierge, mademoiselle.

MADAME CHADEAUX, reprenant avec insistance.

Permettez-moi de m'étonner que vous traitiez de cérémonie de Zoulous l'institution la plus noble et la plus

sacrée. Et peut-on savoir, du moins, à quoi vous devez un aussi sauvage souvenir?...

IRÈNE

Vous y tenez?... Oh! le jour, ça allait encore! Le tohu bohu, les poignées de main, les félicitations, passe!... mais le soir, — je n'avais pas dix-sept ans, on m'a mariée orpheline vous le savez, — lorsque me fut révélé ce soir-là ce que tous mes amis étaient officiellement invités à penser de moi, j'ai été remplie d'une confusion indicible!... En une seconde, j'ai revu, fixés sur moi, les yeux de mes tantes, de mes cousins, du petit Frédéric surtout, si farceur!... Je les devinais en train de se représenter la scène intime à laquelle la société les conviait, et j'éprouvais dans mon âme quelque chose qui ressemblait à de la rage ou de la honte, je ne sais plus, mais que les regards bêtes ou ironiques du lendemain ne furent pas pour atténuer!... Et j'ai compris et excusé, ce jour-là, le tact et la pudeur qui poussent, — évidemment, — certaines jeunes filles à choisir dans le secret un amant non garanti par le gouvernement!

LA MARQUISE

Bravo!

COLETTE

Tiens, elle a entendu.

MADAME CHADEAUX

Savez-vous ce que prouve votre petite histoire, madame? tout simplement que vous n'aimiez pas votre mari.

IRÈNE

Sapristi! c'est que je ne me souviens plus très bien... Il y a si longtemps!... Mais je veux ajouter, au cas où vous seriez en peine pour mes sentiments, madame, que mon mari, quoique très occupé, se trouvait être

un excellent homme, qui m'a rendue heureuse, et ces vingt ans de fidélité m'ont paru un jour... Et délivrons, je vous en prie, cette pauvre Madeleine... c'est absolument ridicule! Madeleine, venez ici... Voulez-vous servir le thé avec Colette?

COLETTE, bas à Irène.

Il était temps. *La prière d'une vierge* devenait plus ardente.

IRÈNE, aimable, à Madeleine.

C'était très joli ce que vous jouiez (Au domestique qui est entré avec le thé.) François, qui a sonné, il y a un instant?

LE DOMESTIQUE

Monsieur de Chambry, madame.

COLETTE, à Irène, en passant le thé.

Tu es peut-être allée un peu loin avec madame Chadeaux. Ces allusions au mariage et ces coups droits à sa fille!...

IRÈNE

Tant pis, elle m'agaçait avec ses pointes. Il faut qu'elle sache quelle belle-mère je serai. Nous ne coudrons pas ensemble des bretelles pour l'œuvre des petits Bretons!

COLETTE

Je pense qu'elle a renoncé à cet espoir.

IRÈNE

D'abord elle est trop vieille pour une belle-mère, c'est dégoûtant. (Pirouettant sur ses talons.) Personne ne veut de mon thé, alors?

LA MARQUISE, dans un silence, continuant à converser avec madame Chadeaux.

Oh! les enfants, voilà la joie de notre crépuscule!...

(Depuis quelques instants, tout en parlant, Irène se retourne souvent vers la porte du salon; à travers les vitraux opaques et lumineux on voit l'ombre de quelqu'un qui s'y est appuyé.)

COLETTE, à Irène.

Qu'est-ce que tu as ? Tu es ennuyée?

IRÈNE

Moi? pas du tout.

COLETTE, suivant ses yeux.

Que regardes-tu derrière, tout le temps ? (Elle se retourne à son tour.) Oh! en effet, voyez!...

LA MARQUISE

Quoi?... Oh ! oui, cette ombre chinoise !... On ferait ça en peinture, on ne le croirait pas.

(L'ombre se dessine, en effet, nettement, en un profil qui bouge de temps en temps, s'efface ou se précise.)

IRÈNE

C'est le grand lustre. Comme il éclaire beaucoup, cela fait, quand on passe devant, une vraie projection sur les vitraux Tiffany, comme sur une vitre dépolie.

COLETTE

Surtout que celui qui s'appuie est tout contre... Il fume son cigare...

MADELEINE

Qui est-ce? Ce n'est pas monsieur Richard, ni monsieur Soubrian; il a le nez plus long, monsieur Soubrian.

IRÈNE

Je crois que c'est Georges de Chambry, l'ami intime de mes enfants; il devait venir rejoindre ses camarades et sera entré directement au salon.

MADAME CHADEAUX

Ah! le petit Georget...

IRÈNE

Vous l'avez déjà vu ici, je crois.,.

MADAME CHADEAUX

Oui... oui... un gentil garçon... Et d'excellente famille, n'est-ce pas?

IRÈNE

Oui... très chic. Sa mère est une Dangreville.

COLETTE

On prendrait un crayon, on le dessinerait de profil admirablement...

IRÈNE

Attendez, je vais cogner à la vitre.

(Irène s'approche des vitraux et toque avec le doigt)

MADELEINE

Ah! il s'est retourné!

(La porte s'entr'ouvre, un jeune homme passe la tête. C'est Georges de Chambry.)

GEORGET

Quoi? Qu'est-ce que c'est?... (Apercevant Irène.) Bonjour, madame. (Puis les autres.) Oh! mesdames!

LA MARQUISE

Entrez donc, vicomte!

SCÈNE IX

LES MÊMES, GEORGET, puis RICHARD et LIGNIÈRES

(Georget s'avance en laissant la porte ouverte, et vient serrer les mains à l'avant-scène.)

LA MARQUISE

Nous regardions l'ombre que vous faisiez sur la vitre. C'était extraordinaire.

GEORGET, se retournant, sans bien comprendre.

Ah! oui... là... Je devais avoir l'air idiot!

(Richard et Lignières entrent en causant.)

COLETTE

Eh bien, c'est fini votre petit complot?

RICHARD

Fini, fini.

IRÈNE

Qu'est devenu Soubrian? Vous l'avez invalidé?... Et Paulot.

RICHARD

Soubrian avait un rendez-vous, et Paulot est allé finir son devoir d'histoire dans sa chambre.

MADAME CHADEAUX, se levant.

Nous vous attendions pour prendre congé.

IRÈNE

Déjà !

MADAME CHADEAUX

Madeleine a un cours demain matin de bonne heure.

MADELEINE, à Richard, en passant.

Vous n'avez pas été gentil pour moi, ce soir.

RICHARD

Je vous demande pardon. Des affaires pressées. Mais, si vous le permettez, je vais vous mettre à votre porte.

IRÈNE, de loin, à Richard.

Richard? Tu accompagnes madame Chadeaux.

MADAME CHADEAUX

Oh ! ce n'est pas la peine.

MADELEINE

Maman, nous allons aller à pied ; c'est si près.

IRÈNE, à la marquise.

Madame Chadeaux habite rue Margueritte, à deux pas. (Prenant à part Richard, pendant que les Chadeaux se préparent.) Eh bien?

RICHARD

Eh bien, je viens d'arranger quelque chose avec Soubrian. Il va d'abord aller la trouver aux Variétés où elle devait passer la soirée avec des amis. Moi, j'irai chez elle directement, et je serai net.

IRÈNE

Modère-toi, surtout. Pas de bêtises. (A Georget qui se rapproche.) Vous êtes au courant, Georget?

GEORGET

Oui, oui!

IRÈNE

Hein? Qu'est-ce que j'avais toujours dit? Cette femme!...

GEORGET, à Richard.

Et du calme, mon vieux. Souviens-toi qu'on ne doit pas battre une femme, même avec sa canne.

IRÈNE, à Georget.

Vous, restez. Vous n'allez pas me laisser seule avec la Saint-Puy.

GEORGET

Bon... J'ai tous les dévouements.

RICHARD, aux Chadeaux.

Vous êtes prêtes?...

MADELEINE

Mon éventail?

(Sa mère le lui passe.)

MADAME CHADEAUX

Ah! mon enfant, si ce mariage se fait, c'est bien pour toi.

MADELEINE

Dame! ce n'est pas pour toi, maman.

RICHARD

Lignières, tu descends avec moi?

LIGNIÈRES

Naturellement.

IRÈNE, les accompagnant tous à gauche.

Au revoir, mon petit Madelon.

(Sortent Madame Chadeaux, Madeleine, Richard, Lignières.)

SCÈNE X

IRÈNE, GEORGET et COLETTE, LA MARQUISE

IRÈNE, brusquement, à Georget.

Causez littérature avec la Marquise.

GEORGET

De qui, de Balzac?

IRÈNE

De qui vous voudrez...

(Elle va à Colette, pendant que Georget se dirige vers la marquise.)

IRÈNE

Et toi, mon petit coco, il faut t'en aller..

COLETTE, interloquée.

Ah! bon, bon.

IRÈNE

Je te dirai pourquoi demain.

COLETTE

Oh! qu'à cela ne tienne!...

IRÈNE

Mais attends une minute, que les autres soient partis.

COLETTE

Compris.

IRÈNE, se retournant, à Georget.

Tenez, montrez donc à la marquise ces reliures qui sont sur le piano. (A la marquise.) Vous qui êtes amateur, elles vous intéresseront.

COLETTE, à Irène.

Pauvre marquise! Il faut la ménager. C'est un utile chaperon.

IRÈNE

Dis-donc! Pas pour moi.

COLETTE

Je sais... mais il ne faut jurer de rien, n'est-ce pas? Pauvre marquise! quand elle s'en ira de ce monde, en sera-t-il passé sur sa tête, dans l'ombre d'une baignoire ou d'un thé élégant, des baisers, des soupirs qu'elle n'aura pas entendus, en sera-t-il né, sans qu'elle en ait rien su, de ces amours sérieux ou passagers qu'elle aura si doucement obligés de ses bons yeux endormis et délicats... Bonne vieille, que la mort lui soit légère!

IRÈNE

Tu es gaie, ce soir. Ecoute, demain je t'expliquerai...

COLETTE

A quoi bon?...

IRÈNE

Cinq heures, demain?

COLETTE, disparaissant à l'anglaise.

Si tu veux.

SCÈNE XI

IRÈNE, LA MARQUISE, GEORGET

IRÈNE, redescendant.

De quoi parliez-vous?

GEORGET

De Balzac.

IRÈNE

Ah! Balzac!

LA MARQUISE

N'est-ce pas? il ne vieillit jamais.

IRÈNE

C'est-à-dire que je ne sais pas comment il fait!

(Georget, dans le dos de la marquise, esquisse pour Irène une vive pantomime d'impatience.)

GEORGET, gamin, à voix basse.

Oh! la barbe!

IRÈNE, avec un geste sec de l'éventail.

Chut!... (A la marquise.) Il y a aussi Bourget... n'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE, d'une voix profonde.

Ah! nous autres femmes, il nous vilipende, mais nous l'adorons.

(Georget et Irène ont un même mouvement d'admiration pour cette exclamation.)

IRÈNE, bas en riant.

Oh! il nous vilipende!

GEORGET, même jeu.

Ma chère !...

IRÈNE, haut.

Vous regardiez cette édition italienne... C'est en galuchat ; c'est très rare.

GEORGET, précipitamment.

Examinez cette gravure-là.

(Il lui pose le livre sur les genoux.)

LA MARQUISE

Je l'ai déjà vue.

GEORGET

Pas assez, pas assez... tenez... (Il se met derrière la chaise de la marquise, et se penche en avant. D'une main, il montre la gravure. De l'autre, sans que la marquise puisse le voir, il a atteint Irène, toute proche, et lui caresse, longuement, autoritairement, la nuque et les épaules, sans que celle-ci esquisse le moindre geste de protestation, comme si elle était habituée dès longtemps à cette caresse et s'y soumettait naturellement.) Admirez cette finesse... C'est d'un burin... ah ! quel burin !... c'est doux... c'est doux...

(La main de Georget se promène sur les épaules et les bras d'Irène.)

LA MARQUISE, penchée sur le livre.

Une caresse !

GEORGET

Je vous crois !

(Georget, gamin, essaye, tout d'un coup, d'enlever le peigne des cheveux d'Irène.)

IRÈNE, se dégageant, à voix étouffée.

Non, non ! que c'est bête !...

GEORGET, vivement, à la marquise qui allait lever le nez.

Et puis vous voyez, là, le galuchat.

LA MARQUISE

Qu'est-ce que le galuchat, en somme?

GEORGET

En somme, oui... en somme?

IRÈNE

C'est un petit poisson.

GEORGET

Qui va dans l'eau... vert et bleu.

LA MARQUISE

Mais non, je crois que c'est un requin.

GEORGET

C'est un petit poisson qui est un requin... voilà!

(Irène est tout à coup prise d'un fou rire, stupide et irrésistible, elle est obligée de s'éloigner, en pouffant dans son mouchoir.)

LA MARQUISE, à Irène.

Qu'avez-vous, chère amie?

IRÈNE, de dos, au fond, la voix étranglée.

Rien... ce n'est rien... un peu de hoquet...

GEORGET, se mordant les lèvres, et pour détourner l'attention de la marquise.

Madame de Rysbergue adore les éditions curieuses.

LA MARQUISE

Mon hôtel en est plein. Et vous?

GEORGET

Oh! moi aussi... seulement je n'y connais rien.

IRÈNE, redescendant, calmée; à Georget, sévèrement.

Assez... assez... asseyez-vous! (Haut à Georget qui ne veut

pas.) Je vous prie de vous asseoir, monsieur de Chambry.

(Maintenant, ils sont assis, très sages, tous les trois en rond.)

GEORGET, après un long silence.

Avez-vous remarqué comme le printemps est long à venir cet hiver?

LA MARQUISE

Ah! les saisons sont tellement troublées, depuis quelque temps.

GEORGET, parlant très vite tout à coup et sur un ton très naturellement mondain.

C'est-à-dire qu'on ne sait plus quel est le printemps, quel est l'hiver. Je t'aime.

IRÈNE, même jeu.

N'est-ce pas? positivement! Moi aussi.

GEORGET, de plus en plus vite.

C'est à ne plus vous faire croire qu'il y a un Dieu!. Disons plus rien.

IRÈNE, même jeu.

Et le printemps est si divin!... Ça la fera...

GEORGET, même jeu.

Absolument... partir.

LA MARQUISE, le sourire pamé.

Mais le printemps n'est vraiment agréable qu'en Italie!... (Personne ne lui répond plus. Son bon œil doux s'en étonne d'abord, puis les ayant regardés, elle dit :) Je bavarde, je bavarde... et vous retiens jusqu'à des heures indues.

IRÈNE, sans conviction.

Pas le moins du monde.

LA MARQUISE

Quelle heure peut-il bien être?

IRÈNE

Quelle heure, Georget?

GEORGET, regardant sa montre.

Onze heures et demie!

IRÈNE, à la marquise.

Il n'est que minuit trente-cinq.

LA MARQUISE, se levant précipitamment.

Minuit trente-cinq! c'est effrayant... mes chevaux doivent attendre depuis une heure... J'avais commandé la voiture pour onze heures. Au revoir, monsieur. Quand vous passerez de mon côté...

GEORGET

Infiniment aimable!

LA MARQUISE, à Irène qui la conduit.

Ne me raccompagnez pas, chère amie, je vous en prie.

IRÈNE

Comment donc!

LA MARQUISE

Il est charmant, ce garçon. Et bien élevé!...

(Elles sortent toutes deux. Une seconde Georget reste seul.)

SCÈNE XII

GEORGET, puis IRÈNE

(Irène rentre. Elle arrête Georget d'un geste.)

IRÈNE

Non! non! je suis furieuse. Va-t'en. Tu es d'une imprudence folle.

GEORGET

Ce n'est pas vrai. Je suis très habile.

IRÈNE

Va-t'en ! va-t'en ! je frémis à chaque instant, à cause des enfants !... Fais attention, je t'en supplie... S'ils s'apercevaient de quelque chose !

GEORGET

Allons donc ! je manœuvre très habilement ; c'est toi qui grondes et c'est toi la plus imprudente. (Il tire de sa poche un petit portefeuille.) Tu avais oublié ça chez nous, à cinq heures... avec tes cartes dedans. Le concierge pourrait très bien fouiller et voir ton nom.

IRÈNE

Vrai ?... oh ! crois-tu ? (Elle prend le portefeuille.) Mais toi, de ton côté, je t'en conjure, fais bien attention à Richard, à Paulot...

GEORGET

Pas de danger. Mon petit manège est parfait ; avoue. Je m'admire moi-même. Je marche dans les combinaisons du jeune Paulot, je me charge des courses de Richard, et je leur fais croire à tous deux que j'ai une première de magasin... qui va lâcher ses parents pour moi... D'abord tes fils ne me croiraient pas capable d'avoir une aventure aussi importante.

IRÈNE

C'est vrai tout de même que c'est une chose considérable pour un garçon sans conséquence comme toi ! Qu'est-ce que tu as pensé quand tu t'es aperçu que je t'aimais ?

GEORGET

Ce que j'ai pensé ?

IRÈNE

Oui.

GEORGET

Je me suis dit : Je ne l'aurai jamais. C'est trop beau!... Je m'imaginais que, si je m'y mettais, il faudrait des années pour te conquérir.

IRÈNE

Tu as été heureux, hein?

GEORGET

J'ai été surtout stupéfait.

IRÈNE

Sale bête!

GEORGET

Mais c'est une impression qui a passé très vite. Je m'y suis fait.

IRÈNE

Quand t'es-tu aperçu pour la première fois que je t'aimais? Tu ne me l'as jamais raconté.

GEORGET

Un jour, au tennis, chez les Dubreuil... Tu me regardais tout le temps... tu ratais toutes les balles...

IRÈNE

Tu étais si joli ce jour-là!

GEORGET

Ne dis pas ça!... J'avais un rhume de cerveau terrible, un bouton de fièvre gros comme un gnon. J'étais furieux que tu m'aimes juste à ce moment-là.

IRÈNE

C'est ce que les poètes appellent le premier émoi.

GEORGET

Je suis sincère.

IRÈNE

Je le vois bien. (Silence. Elle le regarde longuement dans ses yeux bleus. Puis, tout à coup, elle pousse un soupir.) Tout de même!

GEORGET

Quoi, tout de même?

IRÈNE

Rien! Tout de même... voilà tout!... Il y a des minutes où je me me demande si je ne rêve pas. Toi, Georget, le Georget de mes enfants, devenu, tout à coup, ainsi, sans raison, mon amant... Mon amant! songe, c'est-à-dire celui qui surpasse tout dans mon cœur... quelle effrayante chose!

GEORGET

Ne me regarde pas ainsi. Ça m'intimide. Il me semble que j'ai fait un malheur.

IRÈNE

C'en est un! que tu as commis, délibérément... C'en est un que de s'être donné, corps et âme, à un enfant comme toi, qui tient désormais toute ma vie dans ses mains, tout : passé, avenir... C'est à ce gamin que devaient aboutir mes années graves de mère de famille, d'épouse, mes devoirs, mes deuils, mes scrupules, mes illusions de moi-même... Si tu n'appelles pas cela un malheur, que te faut-il?

GEORGET

Mais c'est agaçant, à la fin, cette conception que tu te fais de moi... Je suis un homme! un homme à qui l'on peut se confier sans peur... Tu verras si je ne conduis pas bien notre barque. Ah! ah!

IRÈNE

C'est peut-être vrai. Mais que veux-tu? il m'est difficile d'oublier que je t'ai vu collégien. Ça te nuit dans mon esprit.

GEORGET

Ça me déshonore.

IRÈNE

Tu te souviens, la première fois que je t'ai vu? Richard m'avait demandé de te faire sortir, un dimanche, du lycée.

GEORGET

Ne parle pas de ça, ne parle pas de ça, je t'en supplie!

IRÈNE

Je te vois encore, gauche, un peu ridicule, — parfaitement, — et bougon... Tu te rappelles quand je vous ai emmenés au bois de Vincennes, gamin que tout ennuie, maussade, regardant tomber les gouttes de pluie de ta visière en toile cirée... Tu faisais une si drôle de figure, dans ce dimanche forain de soldats, de guinguettes, et de pelures d'orange!

GEORGET

Si tu ne m'avais pas connu petit, je n'aurais pas été le camarade de tes enfants, et si je n'avais pas été le ca...

IRÈNE, lui fourrant un bonbon dans la bouche.

Oui, La Palisse! Tiens, mange un bonbon.

GEORGET, bafouillant.

Zut! zut! zut!

(Elle l'embrasse doucement sur le front.)

IRÈNE

Et puis, mon chéri, qu'importe! Que je t'aime pour telle ou telle raison, c'est que cela devait arriver ainsi...

L'essentiel est que je t'aime... et infiniment encore!... Je trouve cette sensation si délicieuse de ne penser qu'à toi tout le jour, de haïr tout ce qui me dérange de ta préoccupation... C'est violent, silencieux et bien agréable!

GEORGET, avec conviction.

N'est-ce pas?

IRÈNE

Tais-toi! tais-toi!

GEORGET

Qu'est-ce que j'ai dit?

IRÈNE

Ne me fais pas souvenir de tes... aventures... gredin!

GEORGET

Ce n'est pas à elles que je faisais allusion.

IRÈNE

C'est écœurant, tiens! Songer que tu as déjà un passé!...

GEORGET

Tu ne veux pas me croire quand je dis que c'est toi la gosse!

IRÈNE, vivement.

Ne blague pas! Je t'apporterais peut-être à cette heure, comme les autres, un amour sans illusion, sans mystère et sans curiosité... Dans quelques années seulement, tu apprécieras... trop tard... et alors ce sera avec regret et tristesse...

GEORGET

Mais comment se peut-il que tu n'aies jamais aimé?... Au fait, c'est bête ce que je demande là.

IRÈNE

Non, ce n'est pas bête. Je me le suis demandé moi-même si souvent! Mariée tout enfant à un mari qui ne m'épousa que pour fonder une famille et unir sa race belge à du joli sang français, j'ai poussé... Et les hommes ne me troublaient pas. Je me suis habituée jeune à leur danger. Leur gaîté me plaisait, leur compagnie m'amusait... mais je les ai vus toujours sans mystère et leur présence ne m'a jamais fait rougir. On n'explique pas ces choses-là.

GEORGET

Ça ne te tardait pas?

IRÈNE

Que si! Seulement à la fin j'y avais renoncé et je n'y pensais plus... Dame! C'est comme quand je croyais que je n'aurais jamais ma voiture à moi : je n'en avais pas envie.

GEORGET

Heureusement que je devais venir... Bibi était là.

IRÈNE

Dieu que tu es stupide, mon pauvre ami!... Et puis non, tiens, j'adore quand tu es radieusement bête comme ça!... que toute la jeunesse éclate d'un bon gros rire qui ne peut pas tenir en place...

GEORGET

Chez moi on me trouve triste comme un bonnet de nuit.

IRÈNE

Eh bien, tu es méconnu chez toi, voilà tout... Ah! non, que je ne te reproche pas tes vingt et un ans!... Sois jeune... sois jeune, aussi longtemps que tu pourras.

GEORGET

Ça ne se commande pas.

IRÈNE

Tu crois?

GEORGET

Dame!

IRÈNE

C'est lugubre ce que tu dis là.

GEORGET, haussant les épaules.

Oh! pourquoi? Toi qui es toujours si jolie, si jeune!...

IRÈNE

Il y a de quoi mourir de tristesse d'entendre un amant qui vous dit : « Tu es si jeune!... ». Ah! la jeunesse, vois-tu, quand passe dans la conversation ce mot-là, je frémis de tout moi... C'est le plus beau mot de la vie.

GEORGET

Pour les uns, c'est l'amour; pour les autres, c'est patrie, et ainsi de suite... Le plus beau mot de la vie varie selon les gens.

IRÈNE

Pour les femmes, c'est toujours jeunesse. Ah! gredin, qui as ce trésor-là dans les yeux et qui ne le sais pas!

GEORGET

C'est un refrain chez toi, cette idée.

IRÈNE

Mais c'est aussi le refrain qui accompagne ta beauté, petit malheureux!... Quand tu arrives dans la maison, c'est comme du printemps, c'est comme quelqu'un qui apporte des fleurs... Quand je te regarde par

le balcon, en bas, tu fais sur le trottoir comme une tache claire et lumineuse...

GEORGET

Je suis comme un peu de radium, quoi !

IRÈNE

Ce n'est pas si idiot que tu le crois ce que tu dis là.

GEORGET

Colibri, va ! On ne peut pas être plus exquise que toi.

IRÈNE

Mais on peut être plus jolie... c'est embêtant.

GEORGET

Non, on ne peut pas.

IRÈNE

Si, on peut... Au moins, je voudrais savoir si je suis seulement jolie.

GEORGET, avec autorité.

Tu l'es.

IRÈNE

Ce n'est pas sûr.

GEORGET

Si, puisque je te le dis.

IRÈNE

Je n'ai pas confiance en toi... tu es partial.

GEORGET

Que t'importe alors, si moi je te trouve belle.

IRÈNE

Il n'y a que les femmes qui n'aiment pas beaucoup qui se satisfont de cette illusion !... Est-ce que tu

m'imagines quand j'avais vingt ans? J'étais rudement bien alors!... Quel dommage!... Pense, imagine un peu, comme je devais être à vingt ans!

GEORGET

Moins bien.

IRÈNE

Tiens, parbleu!... (Un temps.) Mais à part ça, j'étais très bien... Dire que tu ne m'auras pas connue à cette époque!... Quelle drôle de chose que de s'accrocher ainsi à un certain moment de la vie... et que tout le reste ce soit de l'ombre!... Imagine-moi... J'avais, tiens, l'ovale bien plus régulier... les tempes ont l'air de s'être allongées, vois-tu? (Elle se reprend vite, craintivement.) J'étais plus jolie, mais j'avais moins de caractère.

GEORGET

Oui, je comprends.

IRÈNE

Comme ça change la figure!... Moi aussi, je voudrais savoir comment tu seras... plus tard... bien plus tard... quand il y aura longtemps que tu ne m'aimeras plus... lorsque nous ne nous connaîtrons plus.

GEORGET

Méchante!

IRÈNE

Chut! tais-toi... laisse-moi te voir une seconde, en fermant les yeux... Chut.

(Elle met ses mains devant les yeux.)

GEORGET, riant.

Quelle enfant!

IRÈNE

Pense aussi de ton côté pour moi... (Vivement.) Mais à rebours.

GEORGET

Naturellement.

(Par complaisance, il fait la même chose qu'elle et met sa figure dans ses mains, mais il y a dans les deux poses la différence d'un qui n'y songe pas et de l'autre qui y songe. — Un silence.)

GEORGET, interrompant subitement en riant.

Eh bien, tu es rudement mieux, maintenant, il n'y a pas de comparaison!

IRÈNE, avec élan.

Tu me trouves un peu folle, pas?... O mon chéri, mon grand amour que je t'adore!

GEORGET

Pas plus que je ne t'aime.

IRÈNE

Bien plus!... bien plus!... Mais qu'importe!... Ah! le bonheur seul de t'aimer me paye. Mon petit, mon petit, comme je te défendrais si on voulait te faire du chagrin dans la vie, si tu n'étais pas heureux!... Que je t'aime! Il y a un vieux reste de maternité dans la passion que j'ai de toi... Qu'adviendra-t-il de tout cela, mon dieu, mon dieu? Et où allons-nous?

GEORGET

Tu réfléchis trop, tout le temps... Qu'est-ce que ça fait!

IRÈNE

Tu as raison. Laissons-nous emporter... Ah! que ça dure ce que ça durera!... Flamber... puis baste!... Petit, petit, mets ta tête là. Oh! te respirer comme les premières violettes!

(Elle l'attire contre son cœur.)

GEORGET, dans un murmure.

Irène.

IRÈNE

Tout à l'heure, quand ton ombre est apparue sur la vitre, positivement je l'ai sentie là.., dans le dos.., elle m'attirait... je me retournais tout le temps inquiète... je n'étais plus à ce qu'on disait... je me suis presque trahie, par amour d'elle... Ce n'était pas toi et c'était toi tout de même, cette ombre, et quand j'ai été cogner dedans avec le doigt, j'ai eu l'impression de la toucher comme un oiseau... Et devant tout le monde, instinctivement, par une irrésistible impulsion, je m'en suis si fort approchée que j'ai senti le contact de la vitre, là, sur mes lèvres... J'avais baisé ton ombre sans le vouloir.

GEORGET, à voix basse.

Je te veux ! je te veux !... Tes yeux !... si tu savais... tes yeux !...

(Une grande lueur, pâle, dehors à la fenêtre.)

IRÈNE, sursautant.

Oh ! tu n'as pas vu ?... un éclair... J'ai eu peur.

GEORGET

C'est un éclair de printemps, à l'horizon. Il ne pleut pas...

IRÈNE

Ferme la fenêtre. Il y a un souffle qui passe sur le boulevard... Tu entends les platanes qui se courbent ?.., Ferme. J'ai les épaules nues... et ce soir elles sont trop prêtes à frissonner... (Georget se penche sur ces épaules-là, et y pose les lèvres... Irène, le repoussant, les yeux troublés, avec une voix suppliante.) Non, va-t'en... va-t'en... Ici je suis la mère, Georget, la mère... Et puis Paulot, Paulot au fait ?...

GEORGET

Il est dans sa chambre à travailler.

IRÈNE

Va voir s'il y est encore.

GEORGET

Pourquoi?

IRÈNE

Si, je veux... va t'assurer qu'il y est... je serai plus tranquille... (Se levant.) Ah! puis, nous sommes fous... Désénervons-nous... pensons à autre chose... Passe-moi un livre, tiens, n'importe lequel, celui-là. Va, va vite... je t'en supplie. (Georget sort rapidement, par le grand salon; on le voit disparaître. Irène lisant.) Tiens!... Colibri! (Elle se penche curieusement sur le livre.)

(Un instant s'écoule ainsi. Puis on voit rentrer Georget... Il considère, de loin, au fond, Irène, qui ne l'entend pas rentrer... Et alors, tout doucement, sur la pointe des pieds, à pas de loup, il traverse la pièce et s'approche d'elle, par derrière, pour l'embrasser dans le cou. A la porte de gauche, Richard vient d'apparaître. Il s'est arrêté sur le seuil, et regarde son ami traverser de cette étrange façon le salon. Au moment où il s'approche d'Irène, Georget, qui a dû entendre un bruit tourne la tête du côté de Richard et l'aperçoit. Interloqué, il reste la jambe pliée, dans une posture stupide et balancée.)

GEORGET, s'efforçant d'être très naturel.

C'est toi? (Souriant et montrant, bêtement, du doigt le chemin parcouru.) J'allais faire peur à ta mère.

SCÈNE XIII

Les Mêmes, RICHARD

IRÈNE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGET, avec volubilité.

Vous l'avez échappé belle, vous savez! Figurez-vous qu'il m'a surpris juste au moment où j'allais vous faire une de ces peurs!... Il m'a coupé mon effet.

IRÈNE, qui ne s'est pas rendu compte de ce qui s'est passé.

Tant mieux. J'ai horreur de ces petites plaisanteries.

GEORGET

Figurez-vous que j'avançais à pas de loup... j'étais déjà à deux pas et...

RICHARD, l'interrompant.

Paulot n'est pas là?

GEORGET

Il finit son devoir... Moi ça m'arrête la respiration quand on me fait une frayeur. (Essayant de mêler Richard à la conversation.) Et toi? est-ce que...

RICHARD

Je t'ai demandé si Paulot était là.

GEORGET

Je t'ai répondu.

RICHARD

Ah!

GEORGET, qui s'est repris, à Irène.

Oh! mais il est d'une humeur, ce soir!...

IRÈNE, à Richard.

Pourquoi es-tu revenu? Tu ne vas pas là-bas?

RICHARD

J'étais remonté, en attendant; il n'est pas minuit, je suis en avance. Mais je ressors à la minute.

IRÈNE

Alors, en définitive, que vas-tu lui dire?

RICHARD, sèchement.

Ce qu'il faudra. Ne te préoccupe pas de ça.

GEORGET

Il n'est pas à prendre avec des pincettes.

(Richard se dirige vers la porte de sortie.)

IRÈNE

Tu t'en vas?

RICHARD

Oui.

IRÈNE, vivement.

Mais Georget s'en va avec toi.

GEORGET

Oui, oui. Je t'accompagne.

RICHARD

Viens si tu veux, mais je te prierai de ne pas m'accompagner, au contraire. J'ai besoin d'être seul.

GEORGET

Je te proposais cela pour te faire plaisir, mais du moment que tu es dans ces dispositions... (A Irène.) Vous avez, madame, un fils qui a bien le plus fichu caractère que je connaisse...

RICHARD, avec un froncement de sourcils et un geste d'impatience subit.

Oh! mon vieux, dispense-toi, ce soir, de ces plaisanteries dont tu es coutumier et que des personnes comme ma mère pouvaient passer à un gamin, mais qui ne sont plus guère de ton âge, je t'assure... C'est pour toi ce que j'en dis...

GEORGET, une imperceptible petite rougeur au visage, mais s'efforçant de rire tout de même en regardant Irène.

Tu es bien aimable. Je ne sais sur quel ton, je dois...

RICHARD, plus doucement et sérieux.

Sur aucun; je n'ai voulu te donner aucune leçon; c'est mon affection pour toi qui a parlé... Et devant ma mère nous n'avons pas à nous gêner, n'est-ce pas? (Il lui donne une tape sur l'épaule.) Allons, viens mettre ton pardessus, et filons...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PAULOT.

PAULOT, arrivant du salon.

Où allez-vous tous les deux? Vous sortez?... Je descends avec vous.

RICHARD

Nous n'allons pas du même côté.

PAULOT

Ça ne fait rien. Georget va m'emmener prendre un bock chez Zimmer... Tu veux bien?... Chouette!... (Richard et Georget sont sortis.) Maman, je peux prendre une de tes cigarettes?

IRÈNE

Tant que tu voudras.

(Paulot choisit une cigarette dans un étui sur la table.)

LA VOIX DE RICHARD

Dépêche-toi... Je vais vous déposer en voiture...

(Paulot les rejoint en courant, et la porte de gauche reste ouverte derrière lui. Irène, qui ne s'est pas levée de tout ce temps, le livre sur les genoux, et à qui d'ailleurs cette petite scène a échappé complètement, reprend sa lecture... La lampe éclaire sa nuque penchée et ses épaules blondes. Un temps s'écoule. Richard rentre à gauche, il avait laissé son chapeau sur une chaise, près de la porte. Il vient le reprendre. A son tour, il considère sa mère de loin. On dirait qu'il hésite... Puis, il se

met à faire ce qu'il a vu faire à Georget tout à l'heure : il marche de la même façon, sur la pointe des pieds. De l'œil il se remémore le chemin parcouru par l'autre. Il fait exactement, pas par pas, tout ce qu'a fait Georget. On sent qu'il se reconstitue à lui-même la scène qu'il a surprise. Irène ne l'entend pas. Quand il est près, tout près, à portée de souffle, derrière sa mère, on le voit nettement hésiter, puis faire comme un grand effort sur lui-même, et, le cœur battant, il ose sur la nuque de sa mère un baiser qui n'est pas de fils, un baiser prolongé, qui la fait frissonner, toute, d'une délicieuse erreur. Elle renverse la nuque en arrière, sans une hésitation, sans un doute, livrant sa chair aux lèvres de l'amant et on l'entend murmurer d'une voix chaude et imperceptible, comme dans un soupir : « *Chéri* ! » Une seconde... Les yeux de la mère et du fils se rencontrent. C'est brusque et terrible. Ils sont pâles, tous deux, de ce qu'a d'effrayant l'éclair de cette minute et de cette méprise...)

RICHARD, simplement.

Bonsoir, maman.

(Il sort, en mettant son chapeau, pendant que le rideau tombe.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Une sorte de hall-salon dans une villa-locati donnant sur un grand parc. Une villa moitié château, moitié maison de plaisance d'assez grand air. Les portes-fenêtres au fond donnent directement sur le jardin, sans perron. C'est une chaude journée d'orage. Les portes sont ouvertes à tous les courants d'air.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULOT, assis à une table, sur la gauche, à côté d'une pile de bouquins d'écolier. RICHARD

RICHARD entrant.

Je te dérange, tu travailles?...

PAULOT

Je finis un exemple de colle pour le bachot d'octobre. Ce n'est pas pressé.

RICHARD

J'ai à te parler, Paulot... Non, non, reste assis.

PAULOT

Important ?

RICHARD

Grave... Passe-moi une allumette. (Il allume une cigarette.) A quelle heure Georget doit-il venir de Trouville?

PAULOT

Je crois, par le train qui part à 2 heures de Trouville.

RICHARD

Il faut un quart d'heure, au plus, de trajet, n'est-ce pas, pour venir jusqu'à Touques?

PAULOT

Comment! tu n'as pas encore pris le train, depuis que nous avons loué? Je croyais que tu étais allé à Trouville avant-hier.

RICHARD

A cheval.

PAULOT

Par le train, moi, je mets un quart d'heure, juste, et dix minutes pour venir de la gare ici, à pied.

RICHARD, regardant sa montre.

Bien. Nous avons le temps de causer. Il va se passer peut-être aujourd'hui quelque chose de grave. Il vaut mieux que tu sois averti... Ne t'effraie pas.

PAULOT

Que veux-tu dire?... Je ne comprends rien. En quoi Georget est-il mêlé à...

RICHARD, avec solennité.

Georget a forfait à l'honneur. (Mouvement de Paulot.) Ne m'interroge pas. C'est un misérable. Je suis décidé à ne pas te répondre sur ce chapitre. Qu'il te suffise de savoir, quelle que soit sa faute, qu'elle est grave, très grave. Il nous a trahis de la plus odieuse façon.

PAULOT

Mais dis quoi?... Un abus de confiance? un... vol, peut-être?... des documents de la maison?... Quoi?... des tripotages d'argent?... dis?...

RICHARD

N'importe!... la question n'est pas là.

PAULOT

Mais nous y sommes mêlés ?

RICHARD

De très près.

PAULOT

Papa sait ?

RICHARD

Non. Et il importe qu'il ne sache pas. Ta parole que tout ce que nous disons restera secret pour lui, pour maman et pour qui que ce soit d'ailleurs.

PAULOT

C'est juré.

RICHARD

Merci, vieux. Je sais qu'on peut déjà se confier à toi comme à un homme. Du feu ? (Paulot tend une autre allumette à Richard.) Merci.

(Richard est assis auprès de la table. Il balance lentement sa jambe croisée et envoie de longues bouffées au plafond.)

PAULOT

Père doit ignorer, dis-tu ?

RICHARD

Il faut à tout prix lui éviter cette émotion, et les conséquences en seraient trop graves. De plus, la chose doit, tu entends ? doit être réglée *de lui à moi*. Si je me confie à toi, petit, c'est que j'ai besoin d'un confident. Ce me serait dur de garder pour moi seul, sans un témoin, la responsabilité de ce qui va se passer. On est des amis, pas vrai ?... et puis aussi, on est des frères. Ça ne s'oublie pas dans les moments graves. Et on ne sait jamais ce qui peut arriver.

PAULOT, les yeux dans les yeux.

A ce point-là ?

RICHARD, hochant la tête.

A ce point là.

(Silence. On voit que Paulot réfléchit; puis il baisse les yeux.)

PAULOT, sur ses cahiers, simplement.

Bien.

RICHARD, se balançant toujours, tout en agitant nerveusement sa cigarette.

Voilà.

PAULOT

Bien.

RICHARD, après un silence.

Je t'affirme, Paulot, que tu peux t'en rapporter absolument à moi. J'ai dit le mot : un misérable.

PAULOT

Tu es certain de ne pas te tromper?

RICHARD

Oh! j'ai attendu... Il y a deux mois je n'avais que des doutes sur sa conduite. La première chose inquiétante me fut révélée le jour même où j'ai rompu avec Nichette... Il s'en est aperçu... Et les semaines qui suivirent, je ne pus pas le pincer... Il se méfiait... J'espérai alors m'être trompé, et dès lors j'ai été occupé par mes formalités de fiançailles avec Madeleine... Il m'a fallu aussi vérifier les affaires de madame Chadeaux qui n'étaient pas en ordre, puis c'est moi qui suis venu choisir et louer cette villa... tu te souviens? Ce fut long à trouver, puisque maman ne voulait pas une villa avec l'air direct de la mer; bref, je n'ai pas pu surveiller les agissements de Georget. Ce n'est qu'il y a trois semaines juste... (Il réfléchit.) oui, juste... deux ou trois jours à peine avant notre départ de Paris et notre installation ici, que j'ai acquis la certitude absolue que je redoutais... Alors, comme il était convenu que Georget

devait aller passer l'été à Trouville, j'étais sûr que l'on se verrait tous les deux jours au moins : j'ai attendu... J'ai calmé mon émotion, j'ai supporté mon dégoût. Maintenant j'estime que cela a assez duré... Tout le monde ici est tranquille, bien installé; père tire les oiseaux de mer... il va tous les jours à cheval prendre son bain... J'ai donc bien mes journées à moi, toutes à moi. Nos affaires, très en ordre, peuvent dormir jusqu'en octobre; Madeleine est en Auvergne avec sa mère et nous ne nous verrons qu'en novembre, juste pour le mariage... Tu vois que tout est pesé, que je n'agis pas à la légère et que j'ai choisi mon moment pour intervenir... (Il se lève.) Mais, par exemple, j'ai hâte maintenant, ah ! oui, j'ai hâte d'effacer sur sa figure ce vilain souvenir!... Chasser le bonhomme de chez nous, ce n'est pas suffisant; je lui donnerais le moyen de profiter ailleurs de sa faute, et plus à l'aise... Non, un bon coup d'épée, voilà la seule signature qu'il faille au bas de cette histoire et qui servira en même temps, pour la galerie, de prétexte à ne plus jamais nous revoir.

PAULOT

Alors, explique-moi bien mon rôle, veux-tu, que je ne commette pas de gaffe.

RICHARD

Je vais procéder ainsi : après l'explication que nous allons avoir, nous prendrons un prétexte banal... Par la suite, quoi qu'il advienne, tu ne nous démentiras jamais.

PAULOT

Compris.

RICHARD

Je te tiendrai au courant de ce que nous aurons décidé, au fur et à mesure. Je te donnerai aussi en dépôt, — pour quelques heures seulement, rassure-toi, —

deux ou trois lettres. On ne sait jamais ! Il peut arriver un malheur ; il faut que nous soyons d'accord.

PAULOT, timidement.

Est-ce que ?...

RICHARD

Est-ce que ?...

PAULOT

Rien.

RICHARD

Si, parle. Tu voudrais dire quelque chose.

PAULOT

Non, rien.

RICHARD

Je vois tes grands yeux bleus qui essaient de me percer... Rassure-toi. Si j'affirme que nous devons, moi agir, et toi te taire, tu peux vivre tranquille et sans émotion.

PAULOT

Je n'en ai pas.

RICHARD

Bravo ! voilà comme je t'aime... Quant aux vraies raisons, je ne te les donnerai pas, je t'avertis. Il y a des choses dans la vie qui ne sont point de ton âge, des responsabilités peu drôles... ah ! (Il fait un geste emphatique.) Tu n'as vraiment aucun soupçon de rien ?

PAULOT

Non, je te jure...

RICHARD

Nous prendrons très probablement un prétexte de femmes... une cocotte quelconque... la petite Aline, peut-être...

PAULOT

Aline ? c'est bien invraisemblable.

RICHARD

Ou Liane.

PAULOT, interrogeant.

Et vis-à-vis de Georget lui-même que dois-je ?...

RICHARD

Règle-toi sur moi... Adopte mon attitude. (Nouveau silence. Regardant Paulot qui a la figure baissée et contractée.) Paulot, tu n'es pas ému ?

PAULOT

Non. J'ai un peu chaud, à cause de l'orage.

(On sent que le petit ne veut pas laisser percer la moindre impression. Il est simple et raide.)

RICHARD, essayant un ton délibéré.

Le fait est que le temps est éreintant ! (Paulot s'est remis à travailler doucement, comme si de rien n'était. On devine que c'est pour cacher courageusement les cillements de ses yeux. Richard se lève, va à lui et lui soulève de la main une boucle blonde sur le front. Avec émotion :) Tu es un chic type.

(Il l'embrasse brusquement.)

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGET

GEORGET, paraissant à la porte du jardin, sanglé dans un costume d'été, strict, frais et joli.

Ouf! Il y en a une petite trotte de la gare, mes enfants ! C'est gentil, hein, de venir par cette chaleur ? Dites encore que je ne suis pas un aminche ! B'jour, Paulot ! Tu travailles ? Va, va, mon vieux, que je ne t'interrompe pas.

PAULOT, après avoir regardé son frère.

Oh ! j'ai fini.

GEORGET

D'ailleurs, comme tu seras collé en octobre de toute façon... ne te foule pas.

RICHARD, souriant.

Il me semble que tu es bien beau.

GEORGET

N'est-ce pas ? J'ai sorti un petit complet ! Je n'ai pas encore osé le mettre à Trouville, sur la plage... je l'essaie ici... C'est peut-être un peu osé... qu'en penses-tu ? Il y a le ruban du chapeau qui est d'une audace ! Et qui me donne un peu l'air calicot, hein ?...

RICHARD

Tout à fait.

GEORGET

Ah ! bien ! compris... (S'adressant à son costume.) Toi, tu vas retourner dans la malle. (A Richard et à Paulot.) Alors on ne vous verra pas un peu ? Vous allez vous terrer ici, tous deux ? Venez donc un peu rigoler à Trouville. Richard, le casino t'attendra de huit à onze, entends-tu ? de huit à onze, toi et ta galette.

RICHARD

Mais c'est possible...

GEORGET, d'un air distrait et empressé.

Ta mère va bien ? J'oubliais de te le demander.

RICHARD

Merci, merci.

GEORGET

Et monsieur de Rysbergue... naturellement...

RICHARD

Il tire en ce moment.

GEORGET

A quoi ? la chasse n'est pas ouverte.

RICHARD

Oh ! dans la propriété... quelques oiseaux de mer qui volent jusqu'à Touques. Les gardes ne peuvent rien dire.

GEORGET, sentant le froid et parlant avec abatage.

Vous ne savez pas qui est arrivé hier aux Roches?... la petite madame Stauf... et ses filles... Charmantes, ses filles ! je ne les connaissais pas. Et Stauf, lui, a installé Adrienne Véry à deux pas, dans une villa... Il se cherche des alibis pour avoir l'air moins cocu. Les de Rieux sont au Continental... tu le savais ? C'est tout ce qu'il y a de neuf, je crois... Oh! puis, Mélita!.. Figure-toi, la grosse Mélita, en costume de bain tonkinois, avec des dentelles couleur orange et un maillot lophophore... elle a l'air d'un pavillon de yacht... Inénarrable, mon cher!.. Tous les mineurs se détournent quand ils la voient.

(A ce moment, on entend dans la maison la voix d'Irène qui chante. La voix avance précipitamment. Tous les trois l'écoutent, comme si cette voix était un personnage important.)

SCÈNE III

LES MÊMES, IRÈNE

(La porte de droite s'ouvre. Irène entre, la chanson sur les lèvres, joyeuse, les yeux brillants. Elle a un petit tablier blanc brodé par-dessus sa robe.)

IRÈNE, de la porte, en riant.

Je ne me trompais pas. J'avais entendu votre voix... et votre pas sur le sable... Bonjour, Geo... Vous ne savez pas ce que je fais?... Et d'abord, ne suis-je pas gentille, hein, avec ce tablier de poupée?

GEORGET

Vous avez l'air Louis XV.

IRÈNE, avec une grimace.

Horreur ! Vous ne savez pas ce que je fais?... Des pralines... des pralines à la rose, une recette à moi ; c'est délicieux. Si vous êtes sage, vous en aurez... (Elle en tire une de la poche du tablier et la croque.) Ne vous imaginez pas que c'est à la cuisine que j'opère. Je fais ça sur une lampe à esprit de vin ; et je tourne, je tourne... Je dois être toute rouge.

GEORGET, montre le ruban de son chapeau.

Pas tant que mon ruban !...

IRÈNE, croquant une seconde praline.

C'est vrai, vous avez un petit genre balnéaire, mon cher... (Elle fait claquer sa langue.) Ça vous va très bien d'ailleurs. Je ne vous fais pas souvent de compliments, mais quand je m'y mets !... A part vos gants... ils vous aveuglent !... Des gants blancs, à quatre heures, à la campagne ? Georget vous êtes fou !

GEORGET

On a une manière de me dire mes vérités dans cette maison !

IRÈNE

Dieu, que j'ai chaud !

GEORGET

Sans doute cet affreux temps lourd.

IRÈNE

Pouvez-vous dire ! Il fait exquis... C'est un temps d'abeille. J'adore. Nous allons sortir tout de suite, vite... J'ai envie de faire des kilomètres aujourd'hui. On va se payer une longue promenade tous les trois, pas?

RICHARD

Pour ma part, je suis fatigué.

IRÈNE, sans insister.

Bon. Georget m'accompagnera... (Elle le regarde dans les yeux.) si ça ne l'ennuie pas trop, tout de même, ce jeune homme!

GEORGET, minaudant.

Chère madame...

IRÈNE jette une fleur de son corsage en l'air, au plafond, comme ça, sans raison; puis elle pirouette sur ses talons et se dirige vers la porte.

Je vais mettre mon chapeau... Allons, bien!...

GEORGET

Quoi?

IRÈNE, sur le pas de la porte, la main tendue.

La pluie.

GEORGET

Un nuage qui passe. Voyez, il y en a pour cinq minutes!...

IRÈNE

Cinq minutes, cinq minutes!... Oh! que c'est rageant!... J'avais une envie folle de sortir, de courir. Mes jambes se sont engourdies à travailler.

GEORGET

Ça va passer... Attendons.

IRÈNE, le regardant.

Je ne peux pas supporter les déceptions.

GEORGET, riant.

Eh bien, jouons à quelque chose... Un petit jeu innocent...

IRÈNE

Vous faites bien d'enlever vos gants! Dieu qu'ils sont laids!... Donnez-moi ça; vous ne les remettrez plus... je vais les jeter dans le puits.

GEORGET

Hé! hé là! pas de blague... rendez-les-moi...

IRÈNE

Jamais de la vie! Ils ont besoin d'être salis un petit peu. La pluie leur fera du bien.

GEORGET

Voulez-vous!... J'en ai besoin pour ce soir!...

IRÈNE

Venez les prendre... Je vous défie de les attraper... morveux!...

GEORGET

Ah! si vous êtes polie, alors... (Comme une enfant en récréation, elle le défie du geste et de la voix. Leurs yeux amoureux brûlent à se fixer.) Je ne les attraperai pas? Je ne les attraperai pas?

(Avec de petits cris de joie, des rires, elle court et ils se cherchent de meuble en meuble sans voir les deux enfants, graves et accotés, qui les fixent, sans bouger. Un moment Irène et Georget sortent en courant, par la porte du jardin.

PAULOT

Oh! Richard!...

RICHARD

Quoi?

PAULOT, pâle.

Rien, rien.

IRÈNE, rentre, poursuivie par Georget.

Ah! est-il bête! il a failli tomber... Pouce!... (Elle a les

cheveux presque défaits, le teint animé; sa poitrine se soulève avec force.) Je n'en peux plus! Je suis essoufflée!... Tenez, les voilà vos gants!... (Elle tombe sur un fauteuil, près de Georget. A Georget, à voix basse.) Chez nous... pars le premier... Je te rejoindrai...

GEORGET, même jeu.

Donne-moi un prétexte de partir. (Il fait un signe en montrant les gants.) Ils sont jolis maintenant... pleins de terre mouillée.

IRÈNE.

Richard vous en prêtera. N'est-ce pas?...

RICHARD

Certainement.

(Richard a échangé quelques mots avec Paulot qui s'en va.)

GEORGET, à la porte, montrant le ciel éclairci.

Qu'est-ce que je disais?

IRÈNE

C'est vrai? Vite, vite!... Georget, allez détacher le levrier noir... nous le prendrons avec nous. Et passez devant, par l'allée des noisetiers. Je vous rejoindrai. Je vais mettre mon chapeau.

(Georget sort.)

SCÈNE IV

IRÈNE, RICHARD, seuls.

IRÈNE

Vraiment, je ne te comprends pas... Je ne suis pas fâchée d'avoir envoyé Georget en avant, pour avoir l'occasion de te dire que ton attitude vis-à-vis de ton ami est tout à fait inconvenante. On n'a pas idée d'être ours à ce point!... Enfin, voilà un garçon qui vient

nous voir exprès, et se déplace tous les jours de Trouville pour nous tenir compagnie... en somme, c'est très gentil; et tu le traites avec un sans souci extraordinaire ! Il entre, il sort, c'est pour toi comme s'il n'existait pas... Il finira par se froisser.

RICHARD, les joues empourprées.

Tu crois?

IRÈNE

J'en suis sûre. Et l'on se froisserait à moins. Il est possible que la présence de votre camarade vous ennuie, soit; mais laissez-le moins paraître, que diable!... Avez-vous eu des dissentiments ensemble? Non, n'est-ce pas?

RICHARD

Aucun..

IRÈNE

Eh bien alors, par égard pour nous tous, je te prie désormais de mieux recevoir tes amis.

RICHARD, se contenant.

C'est à moi que tu parles de la sorte?

IRÈNE

A qui voudrais-tu que ce soit? Simple remontrance domestique dont je te prie de tenir compte, voilà tout.

RICHARD, avalant sa rage, les yeux ardents, et un petit rire nerveux aux lèvres.

Tu exagères, je crois...

IRÈNE

Du tout.

RICHARD

Si, si, tu es très nerveuse depuis quelque temps; le premier air de la campagne te met trop de joie en tête... C'est ton excuse. Et pour que tu en arrives à

me parler sur ce ton, c'est que tu as perdu évidemment la notion des choses... tu te grises... tu ne vois plus...

IRÈNE, sévèrement.

Richard, veux-tu parler plus poliment à ta mère, s'il te plaît!...

RICHARD

Si, si, tu perds pied.

IRÈNE

Richard, assez!... Tu es encore à l'âge de l'obéissance, et je te le montrerai... Puis!... (elle hausse les épaules.) je vais mettre mon chapeau... J'inviterai probablement à dîner notre ami, et j'espère que tu tiendras compte de mon observation.

(Elle se dirige vers la porte de gauche.)

RICHARD

Maman!...

IRÈNE

Quoi?...

(Richard la regarde fixement, les lèvres tremblantes, puis soudain, très calme, très doucement, mais avec une voix ferme.)

RICHARD

Je te prie, tu entends?... je te prie de ne pas aller aux Granges.

IRÈNE, sursautant.

Aux Granges!... Que veux-tu dire? Qu'est-ce que c'est que ça, les Granges?

RICHARD

C'est une petite maison à droite, sur le chemin de la Touque, où tu vas tous les jours, et où Georget se dirige en ce moment.

IRÈNE, balbutiant, décontenancée.

Qu'est-ce que tu veux insinuer? Peut-être, en effet, oui, suis-je allée par hasard...

RICHARD, l'interrompant.

Maman... comprends-moi... Tu n'iras pas... tu n'iras plus jamais aux Granges...

IRÈNE

Je...

(Elle le regarde, effarée; elle suffoque. Elle essaie de parler, devant le regard de son fils, elle ne peut pas. Elle tombe sur une chaise contre la table, la tête dans ses coudes.)

RICHARD, émotionné, cherchant ses mots.

Je n'ai pas à te juger... Un fils ne juge pas sa mère. Rien de ta vie ne me regarde... J'ai voulu seulement t'avertir... Je ne t'aurais, je crois, jamais rien dit... mais vraiment, l'affront que tu viens de me faire... ah! c'était trop! Il faudrait être de marbre! Il y a près d'un mois que je garde seul ce secret... Il ne sortira pas d'entre nous, je te le jure... Tu peux être tranquille, mon père ne s'en doutera jamais... Il faut qu'il ne s'en doute jamais.

IRÈNE

Ah! mon pauvre Richard! mon pauvre enfant!

(Elle pleure maintenant, la tête enfouie : on n'entend que ses sanglots dans le silence.)

RICHARD

Je n'ai pas autre chose à te dire... voilà.

(Il se dirige vers la porte.)

IRÈNE

Pourquoi t'en aller, Richard? A quoi bon? Ah! maintenant!... Puisque c'est à toi et non à ton père que le sort a réservé le terrible choc... pourquoi hypocrite-

ment nous éviter, nous fuir, sans une parole échangée?... Ce serait trop affreux. A mon fils je dois l'explication, si possible, de ma conduite.

RICHARD, *secouant la tête.*

Non !

IRÈNE

Ah ! folle que j'étais, en effet !... folle qui ne voyais pas les regards de son fils, folle qui ne croyais même que cette chose fût possible !... Richard, écoute... tu vas te marier bientôt... tu vas nous quitter... voici que la vie commence pour toi... Le passé que tu laisses derrière, qu'il ne soit pas trop gâté dans ta mémoire... Garde-moi ton souvenir pareil... Ne juge pas trop mal ta mère.

RICHARD

Je répète que je n'ai pas à te juger. J'adore mon père infiniment... je le vénère... mais je sais que, dans une certaine mesure, il n'a pas toujours été avec toi ce qu'il aurait dû être... Il n'a pas toujours été bon... attentif... il t'a délaissée... Il a eu des maîtresses... Et sans doute cela est-il suffisant pour expliquer...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Non, je n'ai pas besoin d'excuse. Une jeune fille peut être abusée, une femme ne l'est pas... Seulement, je ne sais pas, moi... c'est allé si vite, ces quinze dernières années !... La vie est si courte, mon Dieu ! cela va, cela va... Il me semble que c'est d'hier que je t'ai eu... Je te vois encore petit, comme ça... avec tes cheveux dans le dos. Mon Dieu ! on n'a pas le temps de se retourner, de comprendre ce qui se passe... Est-ce que je sais, moi, seulement, ce qui me tombe là, au plein milieu de ma vie?... On m'a mariée à ton père, toute jeune... et ensuite, les années ont filé, filé, c'est effrayant !... Te voilà grand, maintenant ; je vais bientôt

te conduire à l'église, et il me semble que c'est moi qui en sors, que j'ai toute la vie devant moi, que ça commence... Ah! on devrait se cacher, je le sais bien, de ses enfants, tant qu'on est capable d'être encore une amante... les enfants ne devraient pas savoir... Je te demande pardon, alors, Richard, si je te scandalise; mais ce n'est pas ma faute... J'ai un printemps en retard... tu sais, ça arrive... regarde... nous en parlions hier, tu te souviens ? Il y a des oiseaux qui se mettent à bâtir leur nid très tard... On se dit : « Sont-ils bêtes! Voilà l'automne! » Il faut nous excuser; c'est une erreur de saison... Vois en ta mère une chose fragile et désolante. Ferme les yeux, mon petit, si je t'offusque... Moi, j'ai un médaillon où il y a des cheveux de maman quand elle avait vingt ans... des cheveux blonds, exquis... ça m'a toujours presque choquée : ils sentent les baisers, ces cheveux... Il faut oublier ça, vois-tu, c'est des impressions... et penser que, si rien de tout cela n'est bien fameux, il faut être bon tout de même, parce que les cœurs ont déjà beaucoup de peine à être les cœurs qu'ils sont!

(Elle éclate en sanglots.)

RICHARD

Tu n'avais pas à t'excuser... Rien n'entache mon respect pour toi. Tout cela doit me rester absolument étranger. Ma mère, c'est ma mère. Ce qu'elle a fait, ce qui s'est passé, échappe complètement à mon jugement et ne me regarde pas; c'est lettre morte, un voile baissé. (Avec véhémence.) Mais ce qui me regarde, par exemple, c'est l'affront fait à mon père !

IRÈNE

Que veux-tu dire par là ?...

RICHARD

L'offense qu'il ignore et qui insulte, venant d'où elle

part, toute la famille et l'amitié trahies, voilà ce qui me concerne! Mon père est forcé de sourire tous les jours à qui lui a pris l'honneur de son foyer... Je suis là, moi, pour le représenter.

IRÈNE

Ah ça, mais!... Richard, tu ne m'as pas comprise? J'excuse ta première impulsion, dans l'emportement bien naturel de la jeunesse... La seconde sera toute de raison, de pitié, j'en suis sûre.

RICHARD, avec emportement.

Tu n'as pas imaginé, j'espère, maman, que je toucherai seulement une minute de plus la main de cet individu, que je tolérerai sa présence seulement un jour!...

IRÈNE

Il ne s'agit pas de cela... Après la révélation que tu viens de me faire, Richard, sois sûr que je n'imposerai pas à ta délicatesse la moindre situation qui la puisse blesser. Tu ne reverras pas Georget, que peut-être dans la mesure des circonstances forcées pour ne point éveiller les soupçons de ton père... Mais tu peux t'en reposer sur moi, sans nulle crainte. Cette conversation, ce qu'elle ouvre tout à coup dans ma conscience de nouveau, tout va m'en donner le courage et... (Un soupir) peut-être aussi la force! En tout cas, tu peux t'en reposer sur moi pour que rien ne t'atteigne; cela je te le jure.

RICHARD

Ah! non, non! Ta vie te concerne, entendu!... arrange-t'en. Mais nous avons un compte à part à régler, d'homme à homme. Il sera réglé, j'en réponds. Comment, ce garçon que j'ai introduit chez nous, auquel j'ai donné mon amitié et ma confiance, qui m'a trahi lâchement, hypocritement, qui est venu introduire ici

le déshonneur... eh! oui, appelons les choses par leur nom!... le déshonneur dans la maison intacte, ce gaillard-là resterait impuni?... Mais je voudrais me retenir de lui souffleter la face que je ne le pourrais pas! Tout mon sang ne ferait qu'un tour! Non, non, c'est un compte particulier, en dehors de tout, qui ne ressort que de moi! Cela ne s'appelle pas une réparation, mais de la vengeance!

IRÈNE, poussant un cri.

Ah!...

RICHARD

Quoi?

(Elle est droite, le doigt fixé vers le front de son fils.)

IRÈNE

L'ennemi!... je l'ai vu, là, dans les yeux de mon propre enfant!... l'ennemi!

RICHARD, se redressant.

Le justicier, tu veux dire.

IRÈNE

Le justicier! Ah! le grand mot!... La jeunesse s'en enivre, de ces mots-là! Tu en pèseras plus tard la vanité. Ecoute, Richard... la situation est assez pénible, ne nous payons pas de phrases creuses, d'attitudes. Appelons du fond de nous, au contraire, tout ce que nous pouvons de sagesse, sans excès, mais sans faiblesse. Tâche de bien comprendre ceci, posément et sagement : je t'ai élevé, je t'ai consacré mes années, avec un amour et un dévouement de tous les instants; te voici grand; maintenant tu vas bientôt voler de tes propres ailes, partir... au mois d'octobre tu seras marié; tu vas aimer à ton tour, fonder une famille nouvelle : j'ai accompli mon devoir vis-à-vis de toi, ma fonction de mère est terminée. Va vers ta vie. Ne retourne pas la tête. Ce que tu laisses derrière ne t'appartient plus. Dis-toi cela qui est la vérité... et va! Nous sommes quittes.

RICHARD

D'abord je ne suis pas encore parti! Et puis j'ai eu tort de dire le moindre mot là-dessus... Je me suis emballé; je rétracte.

IRÈNE

Tais-toi! tais-toi! Que comptes-tu faire?...

RICHARD

Ça me regarde.

IRÈNE

Moi aussi... Réponds, réponds... Mais, malheureux, ce n'est pas possible! Tu es d'une force exceptionnelle aux armes... je l'ai voulu ainsi!... Lui, ne pourrait pas se défendre, il ne se défendrait pas, je le connais... Ce serait un crime abominable!... Richard! tu ne vas pas te battre?

RICHARD

Je n'ai pas dit cela... Je n'ai rien dit. D'ailleurs, rassure-toi; en tout cas, ta personne sera écartée soigneusement...

IRÈNE

Je te défends de te battre!...

RICHARD

Ah! je t'en prie, maman, assez!... On a ça dans le sang ou on ne l'a pas! On ne discute pas ces sentiments là, d'abord. Et mettons que je n'aie rien dit.... D'ailleurs oui... tu as raison... Je rêfléchirai.

IRÈNE, avec désespoir.

Ecoute... je te promets, je te jure que tu ne le verras plus. Je ne peux pas mieux dire, mon Dieu!... Que je ne le verrai plus, même...

RICHARD

Eh bien... oui... oui... je réfléchirai.

IRÈNE

Tu mens! je vois bien que tu mens, pour ne pas m'effrayer... Songe que c'est moi la coupable. Tu parles de justice! Songe, s'il y a une punition, elle est pour moi! C'est un enfant, lui... un vrai enfant... Tu commettrais un assassinat!

RICHARD

Ce n'est pas pour moi que tu as peur!...

IRÈNE

Ah! je sens que je ne fais que t'exaspérer! Mais je suis au martyre!... Songe à moi... c'est effrayant! Calme-moi, Rchard... je ne devrais pas te montrer cette anxiété... Mais que veux-tu, on n'a pas le cœur tout d'une pièce... On en a des morceaux qui appartiennent à tous ceux qu'on aime... il faut avoir pitié...

RICHARD

Là, là... c'est entendu!... Calme-toi... Puisque je te dis...

IRÈNE

Pour moi, Richard, pour moi, je t'en supplie... (Elle est presque à genoux, les yeux cramponnés, le geste errant. Tout à coup, elle se relève d'un bond.) Ah! malheureux! malheureux! je vois dans tes yeux la résolution implacable... Tu verras, tu aimeras un jour... que dis-je? tu aimes!... Un jour, à ton tour, tu subiras la force de ton cœur... tu souffriras... Puisses-tu te rappeler alors... et qu'il ne soit pas trop tard!

RICHARD

Mère...

IRÈNE

Richard, écoute... Ne fais rien. (Elle halète.) C'est le grand amour de ma vie.

RICHARD

Mais...

IRÈNE, avec passion.

Ne cherche pas à comprendre ce que tu ne peux pas comprendre, comment une femme se sent assez affolée, acculée à assez d'effroi pour laisser échapper un cri pareil devant son fils... comment il se fait qu'un enfant — un insignifiant camarade pour toi — soit pour moi la source vive de ma vie, tout le tressaillement de ma poitrine; mais crois-le !... Bouche-toi les yeux, sans comprendre ; sauve-toi de cette flamme... et laisse-moi !

RICHARD

Voilà père.

(Monsieur de Rysbergue entre par la porte du jardin.)

SCÈNE V

LES MÊMES, RYSBERGUE.

(Irène s'est vivement détournée et se compose un visage.)

RYSBERGUE

Qu'est-ce qu'il y a ? (Il considère leur trouble et les yeux mouillés de sa femme.) Tu fais encore pleurer ta mère, à ton âge, garnement ?

IRÈNE, se levant vivement.

Ce n'est rien, ce n'est rien !

RYSBERGUE

Qu'y a-t-il ? Des fâcheries entre vous ?

IRÈNE

A peine... ne t'occupe pas.

(Elle sort par la gauche, sans retourner le visage vers son mari.)

SCÈNE VI

RICHARD, RYSBERGUE.

RYSBERGUE, à son fils, lui montrant Irène qui s'en va.

Tu vois... Je ne puis admettre que, quelque lubie qui te passe par la tête, ta mère nous en ressorte les yeux rougis.

RICHARD

Mais il n'y a là rien d'important...

RYSBERGUE, l'interrompant en posant sur une table le fusil et la carnassière qu'il portait en bandoulière.

Deux mouettes... Ce passe-temps est idiot... Je me suis amusé, en plus, à tirer sur une couleuvre d'eau... C'est intelligent, hein? (Il rit.) Ah! au fait... je viens, au bout du parc, de rencontrer Georget.

RICHARD

Ah!

RYSBERGUE

Oui. Nous avons causé un peu. Il est décidément très intelligent, ce garçon... Déjà une compréhension saine des affaires... Nous avons eu tort de le négliger. Qu'en dis-tu ?

RICHARD

Je dis que...

RYSBERGUE, l'interrompant.

Grand tort!... On cherche des valeurs très loin, parfois, alors qu'on les a sous la main. Et il est utile d'intéresser de tous jeunes gens à notre industrie, pour que, plus tard, ils connaissent les rouages comme de vieux routiers. Aussi, je t'annonce une résolution qui ne sera pas sans te faire plaisir... A la rentrée, je compte mettre ton ami Georget au bureau, à la place de Wald-

teufel qui s'en va... Déjà, je viens de lui soumettre ce projet. Il a accepté avec empressement.

RICHARD

Tu dis?... Voyons, père, tu te moques de moi!... C'est un projet insensé, fou...

RYSBERGUE, l'interrompant.

Pourquoi?... Ah! ça, je croyais te faire plaisir...

RICHARD

Tu t'amuses... A quoi rime cette résolution soudaine et absurde? Georget! Ce serait risible!... Il est aussi fait pour les affaires que...

RYSBERGUE

Que bien d'autres. Tu verras. Nous nous servons trop d'ingénieurs; on se sert toujours trop d'ingénieurs... Je ne me trompe pas sur la valeur de ce garçon. La jugeotte est bonne.

RICHARD

D'abord, il est appelé par son service militaire...

RYSBERGUE

En novembre seulement... D'ici-là il prendra le pli. Et puis nous lui ferons avoir des congés.

RICHARD

Tu lui donnerais le poste de Waldteufeld? C'est trouvé.

RYSBERGUE

Et, plus tard, s'il réussit, je l'intéresserai de façon plus particulière à nos affaires... Allons, voilà qui est dit : le mois prochain il aura son bureau non loin du tien; vous pourrez griller des cigarettes ensemble, tout en causant d'exploitation, hé! hé!...

RICHARD, haussant les épaules.

D'abord je suis bien bon de m'inquiéter... J'y aurais mis ordre auparavant.

RYSBERGUE

Plaît-il? Alors, désormais je dis : Je veux... Et cela suffit !

RICHARD

J'aimerais mieux ne plus mettre les pieds au bureau !

RYSBERGUE

Bah? mon garçon, il y a donc quelque chose qui cloche entre vous?

RICHARD

Un compte à régler, peut-être.

RYSBERGUE

Eh bien, les bons comptes font les bons amis. La raclée passée, tout ne s'en portera que mieux.

RICHARD

Cessons ce genre de plaisanteries.

RYSBERGUE, s'approchant de lui.

Non... non. Tu as quelque chose sur le cœur, Richard : dis-le moi...

RICHARD, battant en retraite.

Des bagatelles... sans conséquence...

Irène rentre chapeautée. Elle passe rapide et se dirige vers le jardin

SCÈNE VII

LES MÊMES, IRÈNE

RYSBERGUE

Tu sors ?

IRÈNE

Un petit peu...

RYSBERGUE, d'un air détaché.

Tu tiens à sortir ?

IRÈNE

Pas le moins du monde... même, si cela peut te faire plaisir que je reste?... Je n'avais rien à faire.

RYSBERGUE

C'est ça... Seulement c'est impoli ce que je te fais faire là.

IRÈNE

Pourquoi donc ?

RYSBERGUE

Je viens de rencontrer Georget qui m'a dit qu'il te devançait dans l'allée des noisetiers... Il va t'attendre, ce pauvre garçon.

IRÈNE

Oh ! bien ! il se promènera tout seul; il a l'habitude.

(Elle enlève son chapeau.)

RYSBERGUE

C'est égal !... Tiens, pendant que vous allez vous réconcilier, ton fils et toi, — car je ne vous conseille pas de rester sur des malentendus, — je vais lui tenir compagnie, à Georget... J'ai des choses à lui dire... et l'on bavardera avec ce bon petit jeune homme.

IRÈNE, inquiète, regarde son fils. D'un air indifférent à son mari.

Mais, je croyais que vous n'aviez jamais de conversation sérieuse ensemble.

RYSBERGUE

On change... Nous manquions de sujets... (Il va à son fusil comme pour le remettre en bandoulière.) Allons.

(Il se dirige vers la porte.)

IRÈNE, se levant en sursaut.

Je t'accompagne.

RYSBERGUE

Tu avais décidé de ne pas sortir.

IRÈNE

J'aime autant t'accompagner. Nous n'avons, je t'assure, Richard et moi, plus rien à nous dire.

RYSBERGUE

Tu vois, Richard, comme tu rends ta mère nerveuse... et craintive de tout.

IRÈNE

Craintive, pourquoi?

RYSBERGUE, pose son fusil. Il se met entre Irène et Richard et le prend par les épaules.

Voyons... vous avez des querelles ? Ce n'est pas bien. Racontez-moi ça, hein? On n'a rien de caché pour moi, n'est-ce pas?

RICHARD, essayant de rire.

Des discussions de domestiques, qu'est-ce que ça peut te faire?

IRÈNE, avec un sourire contracté.

Oui, n'est-ce pas, Richard ?...

RYSBERGUE

Ce n'est pas bien de ne point me donner la part de vos soucis... C'est donc si grave?... Un gros secret qui vous pèse? Dites-le-moi.

IRÈNE

Je le raconterai... Viens, sortons.

RYSBERGUE

Pourquoi trembles-tu?... mais oui, comme une feuille... Oh! comme il doit être lourd et étouffant, ce secret-là, et, pour me le cacher; comme il faut avoir peur de moi...

IRÈNE

Tu es fou.

RYSBERGUE

Malheureuse! Ce secret qui est entre vous, tu ne vois donc pas que je le connais maintenant!... (Montrant Richard.) Ton fils vient de me le révéler.

IRÈNE, dans un cri.

Que veux-tu dire?

RICHARD, en même temps qu'elle.

Mère, je ne comprends pas...

RYSBERGUE, l'interrompant.

Oui, tu me l'as crié par ton silence, par tes yeux, par tout ton brave petit cœur qu'on a offensé et que je voyais trépigner de colère, tandis que j'inventais cette imbécile histoire pour épier la flamme dans tes yeux!... Depuis huit jours, cette folle hypothèse m'était apparue, mais ma raison se refusait à l'admettre. Je me disais : « Une preuve de la trahison, une preuve logique, il n'y en a pas. » Quand je suis entré, là, tout à l'heure, vous me l'avez donnée subite, effrayante! Oh! votre atti-

tude!... Oh! tes yeux rouges et glacés de tout à l'heure, ce qu'ils révélaient!... Ainsi ton fils était ton confident! tu as sali ton fils de cet aveu, tu le faisais vivre avec ce secret! Quelle horreur! (Tout à coup.) Et l'autre, l'autre... ah! celui-là, par exemple!...

(Il se précipite vers la porte du jardin. Irène la barre.)

RICHARD, retenant son père.

Père, père, voyons, du calme... Dans cet état d'agitation, tu ne serais plus maître de toi!...

RYSBERGUE, essayant de se dégager.

Laisse-moi... Je sais où il est! Je vais le rejoindre.

IRÈNE

Ne passe pas! Que veux-tu faire? Tu as la coupable sous la main...

RICHARD

Père!

RYSBERGUE

Je suis maître de ma vie et de mon honneur!

RICHARD, l'entraînant.

Ton honneur? tu veux dire le nôtre! Père, ce n'est pas de ton âge, ni de ton rang, de te colleter avec cet individu. Ressaisis ta dignité : tu seras vengé...

RYSBERGUE

Je n'en céderai la joie à personne... Ah! la canaille!... Attends un peu, que je le prenne à la gorge, et...

(Il s'élance. Irène, épouvantée, contre la porte :)

IRÈNE

Pas lui... pas lui!... C'est moi qui t'ai trompé, Jacques!... C'est moi que tu dois accabler de ta colère. Pourquoi ne le fais-tu pas? Pourquoi n'as-tu pas même un cri, une insulte pour celle qui te trahit?

RYSBERGUE

Comment oses-tu, malheureuse!...

IRÈNE

Eh! oui, je dis que, s'il te restait l'ombre d'amour pour moi, tu m'aurais, depuis cinq minutes, jetée à terre! Mais tu ne m'aimes plus; alors, tes yeux sont fixés au dehors, vers ce petit que vous avez condamné. Non, non! c'est moi qu'il faut frapper, Jacques, Jacques! car c'est moi qui t'ai trahi et, sache-le, c'est moi qui me suis donnée librement, volontairement et avec joie!... Si après ce cri-là, tu ne me tues pas, — tu n'es qu'un lâche!

RYSBERGUE

Je te devine : tu voudrais détourner ma colère sur toi, pour que ton amant soit épargné. Non il ne le sera pas, il ne peut pas l'être, car il y a ici en cause plus qu'une trahison d'amour, en effet... (Montrant son fils) la présence lamentable de ton fils en est le témoignage! Ce qui est offensé... et de quelle façon!... pour que nous en soyons là, que notre enfant nous écoute et nous juge, c'est une chose plus haute que notre amour passé, fini...

IRÈNE, l'interrompant.

Notre amour est mort, dis-tu? Ah! cela seul suffit, Jacques, que parles-tu d'autre chose?

RYSBERGUE

Si, il y a mon nom, mon honneur, mon foyer! Et, ces droits-là, tu vas les connaître, car ils ne font pas grâce.

IRÈNE

Depuis une heure, je n'entends parler que de justice, de droits de la famille, de devoirs! On dirait la discussion d'un traité!... Il n'y a qu'une chose qui compte : nos cœurs! Oui, je me suis mal conduite, je t'ai trompé...

oui, je suis cent fois coupable de cela... Souffres-tu? Alors frappe-moi : je l'ai mérité.

RYSBERGUE

Tu fais erreur! Il n'y a pas que ces souffrances ni que ces vengeances! Il y en a de plus hautes. Ce sont celles qui naissent des droits acquis de la famille...

IRÈNE

La famille, allons donc! Vous allez tuer cet enfant au nom de la famille et de l'honneur! Des justiciers, si c'est cela la famille, alors mensonge, mensonge!... Il faut une de ces épreuves où la vie vous accule, comme vous m'acculez contre des parois effroyables, pour le sentir aussi nettement tout à coup!

RYSBERGUE, à son fils.

Retire-toi... laisse-nous, ta mère et moi.

(Richard fait un mouvement pour se retirer.)

IRÈNE

Pudeur tardive vraiment! Ce fils qui n'allègue plus que des droits d'homme, qu'il reste! Il peut entendre souffrir la femme, — la mère n'est plus!...

RYSBERGUE

Pauvre égarée!... tu ne reconnais pas les tiens... Si tu te voyais!... Tu es comme ces bêtes sous l'empire d'un instinct de protection passager qui se précipitent, folles, sur ceux qu'elles aimaient la veille, comme sur des ennemis imaginaires...

IRÈNE

Ce qu'elles défendent, ces bêtes, c'est leur petit, c'est leur chair. (A son fils.) J'ai été pour toi cette bête folle, Richard, quand tu étais mon petit. Je n'aurais eu que de la piété et de l'amour pour toi — dans n'importe

quelle circonstance!... Et ma passion, je t'en réponds, aurait parlé plus haut que ne parle maintenant ta justice! Je me serais laissé tuer pour toi, sans discuter... Maintenant, c'est vous qui faites renaître cet instinct-là dans mes entrailles, pour un amour coupable, soit! mais que vous me forcez à défendre et que je défendrai de toutes mes forces, je vous en avertis... Essayez!...

(Elle s'agrippe à la porte, dressée, presque terrible.)

RYSBERGUE

Eh bien, si tu veux être frappée seule, tu le seras!

IRÈNE

A la bonne heure!

RYSBERGUE

Mais pas comme tu l'entends! Je ne suis point un mari qui tue sa femme. Depuis un quart d'heure tu te méprends étrangement; tes nerfs t'affolent et t'abusent. Puisque tu nous reproches comme un crime de vouloir châtier ce petit misérable, j'abandonne toute expiation; sois heureuse! Seulement, puisque aussi tu répudies les liens les plus saints de la femme et de la mère, puisque tu nous bafoues et jettes un défi pareil aux tiens, à ta famille... hors les lois, hors le monde!...

IRÈNE

Ah! le monde!... c'est lui qui m'est égal!..

RYSBERGUE, continuant.

Tu trouveras juste et bon qu'à cette famille tu ne fasses plus jamais appel! Elle ne te répondra pas! Tu peux partir, si tu le veux... tu romps, mais c'est pour toujours! Sache-le... Tu es avertie et tu as encore le choix.

IRÈNE

C'est tout choisi.

RYSBERGUE

Alors, passe immédiatement ce seuil que tu ne franchiras plus jamais... (Le poing dressé.) Va-t'en! va-t'en donc! (Il la pousse et referme brutalement la porte du jardin derrière elle. — Richard veut s'élancer vers sa mère. — D'un geste impérieux, son père l'en empêche.) Toi, reste-là!... C'est fini!...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Une maison d'habitation à El-Biar, sur les coteaux d'Alger. C'est la salle à manger avec vaste ouverture sur le jardin, bourré de roses et de géraniums. Des glycines battent au vent sur la porte. Très loin on aperçoit la mer. — Le soleil se couche sur Alger. — La salle à manger, à l'orientale, est tout à la chaux blanche, — avec, seulement, de vieilles céramiques qui font le tour de la pièce. On aperçoit dans tous les coins, au plafond, des guirlandes de fleurs fraîches, un peu comme pour les processions. — Des coussins Liberty mettent partout leur note acidulée. — Irène mange sur une table d'ébène, sans nappe.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, UN DOMESTIQUE, puis LOUISA

IRÈNE, à un domestique.

La suite!.. Monsieur ne rentrera probablement plus dîner... Je ne comprends pas... Il n'avait pas averti?

LE DOMESTIQUE

Non, madame.

IRÈNE

A quelle heure le cocher avait-il ordre d'aller chercher monsieur?

LE DOMESTIQUE

Comme d'habitude; il devait être à la caserne à cinq heures.

IRÈNE

Quelle voiture Jean a-t-il prise?

LE DOMESTIQUE

La victoria, madame, attelée à deux.

IRÈNE

A la bonne heure! Avec un seul cheval nous avions mis plus de vingt-cinq minutes pour monter d'Alger, le même temps que par le tramway. (A Louisa qui entre.) Ah! Louisa, est-ce que vous avez mis le manteau de monsieur dans la victoria? Je vous l'avais recommandé. Il fait un peu froid quelquefois au tournant d'El-Biar, avec le vent de la mer qui monte.

LOUISA

Non, madame. Monsieur m'a attrapée la dernière fois, en me disant qu'unm acfarlane ce n'était pas d'ordonnance, et qu'il n'était pas un soldat en sucre.

IRÈNE

Si, si... voilà où est son erreur. Enfin! Pourvu qu'il n'attrape pas mal! (Tout en mangeant, elle regarde la pendule.) Huit heures... Il ne dînera pas. C'est dommage.

LOUISA, s'approchant de la table.

Madame s'ennuie à dîner seule?

IRÈNE

Oh! ce n'est pas pour ça. Je lui avais fait faire des sorbets à l'orange qu'il aime tant.

LOUISA

Madame se trompe; il ne les aime pas à l'orange. C'est à la violette qu'il les aime... Madame ne se souvient pas?

IRÈNE

C'est vrai. Suis-je bête!... Eh bien, alors tant mieux, vous voyez, qu'il ait dîné à Alger! Il y a une providence,

évidemment. (Au domestique qui passe un plat.) Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOMESTIQUE

Ce sont de petites pommes de terre de la propriété.

IRÈNE

Du jardin? (A la femme de chambre.) Admirable! Croyez-vous, Louisa, quelles amours! Est-ce qu'elles sont aussi petites quand elles sont vivantes?... Jamais je n'aurais cru que notre jardin produirait comme il produit. Faudra envoyer ça au concours agricole d'El-Biar. (Montrant les guirlandes aux quatre coins de la pièce.) Pourvu qu'il rentre, monsieur... Nous en serions pour nos frais.

LOUISA

Ah! oui, les lampes de fleurs! Madame peut être tranquille; monsieur rentrera. Il a sûrement demandé la permission de minuit puisqu'on doit voir, ce soir, à onze heures trente-cinq, la fameuse éclipse de lune, avec miss Deacon et sa mère. Madame se souvient?

IRÈNE

C'est vrai. Je n'y pensais déjà plus! Dieu, que c'est ennuyeux! Voilà ma soirée gâtée. Il y a trop d'Américaines à El-Biar. Il y a trop d'Américaines partout d'ailleurs. Je vous demande un peu pourquoi toutes les Américaines ne restent pas en Amérique! (On entend dehors, du côté du jardin de lointains bruits de voix rieuses.) Tenez, écoutez-là! « Play ». Comment, elles jouent encore au tennis à huit heures du soir?... Enfin! je leur pardonne les bruits qui viennent de leur jardin, à cause de l'odeur de leurs vieux orangers. En ce moment, c'est exquis... Vous sentez, Louisa?

LOUISA

Oh! madame, moi, la fleur d'oranger, ça ne m'emballe pas. Je trouve qu'on fait beaucoup de chichi pour

cette fleur-là. Je me disais toujours que ça devait être mieux sur les arbres que sur les robes de mariage, mais depuis que j'en vois tant, je trouve que ça fait encore bien mieux sur les robes de mariage.

IRÈNE

C'est une opinion de couturière qui a sa poésie. En attendant, tournez le bouton pour voir si l'électricien a bien donné le courant.

(La femme de chambre tourne un bouton électrique. Toutes les guirlandes s'embrasent. Les lampes sont cachées dans les fleurs.)

LOUISA

Oh! ce sera superbe, madame, quand il fera tout à fait nuit.

IRÈNE

N'est-ce pas? c'est assez réussi...

LOUISA

Le jardinier a eu beaucoup de mal à se procurer les ibiscus et autant de bougainvilleas.

IRÈNE

Oh! j'entends la voiture. Vite, voilà monsieur, éteignez. (Louisa éteint les guirlandes. — Irène se lève. Elle va sur le seuil, et fait des gestes en l'air avec sa serviette.) Eh bien, quoi, chéri?... tu as dîné?

LA VOIX DE GEORGET, dehors.

Ne m'en parle pas! Cette brute de margi à qui il a fallu que j'offre à dîner!... Je me sauve seulement à la minute... Oui, oui, vous pouvez dételer. A minuit .. le cheval alezan...

SCÈNE II

IRÈNE, GEORGET

(Il est en uniforme de chasseur d'Afrique. A son entrée, Irène se recule et part d'un grand éclat de rire. Georget fronce les sourcils.)

IRÈNE

Ecoute, je ne peux pas encore m'y habituer!... Ne me gronde pas, je ne le fais pas exprès. Mais ils ont l'air de t'avoir déguisé, mon pauvre amour!...

GEORGET, vexé.

Tes plaisanteries tombent à pic!

IRÈNE, se jetant à son cou.

Pardon, pardon, petit trésor, je ne recommencerai plus. Je te jure que c'est la dernière fois... Je serai bien sage!... puisque je te le jure! Il n'y a pas de ma faute. Moi, je n'ai pas l'esprit militaire... Tu comprends, dans mon cœur, je te vois avec des grandes soies bleu pâle, comme un jeune seigneur de Van Dick... alors!...

GEORGET

Justement... je finirai par avoir l'air d'un militaire d'opéra-comique, en conciliant les goûts de ma maîtresse et ceux de ma patrie... Il vient de recevoir un savon de son colonel, ton Van Dick... qui se porte bien!

IRÈNE

Non?... Pourquoi? Quel toupet!...

GEORGET

Il m'a dit que je dépassais la mesure, qu'il n'avait jamais vu un soldat se faire amener au quartier, en voiture à deux chevaux.

IRÈNE, avec indignation.

Il voudrait peut-être que tu ailles à pied d'El-Biar! Vieille baderne!... Je connais justement la cousine du gouverneur qui est très en cour et je...

GEORGET, l'interrompant.

Oh! non, non! je t'en prie!.. ne t'en mêle pas. Avec la compréhension des choses militaires!.. Et puis le colon m'a encore dit qu'il savait que je jouais beaucoup dans les cercles et que ma maîtresse s'affichait trop avec moi.

IRÈNE

Il ne voudrait pourtant pas que je m'affiche avec un autre pour lui faire plaisir.

GEORGET

C'est ce que j'ai failli lui répondre. Il m'a encore dit que lorsqu'on portait un nom illustre comme le mien dans les fastes de l'armée, etc., etc...

IRÈNE

Alors, qu'as-tu répondu?

GEORGET

J'ai répondu que, précisément, je me conduisais comme un fils de famille doit se conduire au régiment, et que si on voulait républicaniser l'armée, j'étais décidé à m'y opposer, en ce qui me concerne, dans la mesure de tous mes moyens.

IRÈNE

Alors, il t'a flanqué quinze jours de salle de police?

GEORGET

Non. Il a souri. La politique m'avait sauvé encore une fois!... Du coup, j'ai offert prudemment à dîner au margi... je me suis sauvé aux liqueurs et me voilà...

Et au lieu des effusions bien naturelles que j'attendais, je reçois...

IRÈNE, se rejetant à son cou.

Si on peut dire! D'abord, au fond, tu es charmant de la sorte. C'est autre chose. Tu as du chic.

GEORGET

C'est ce qu'on me dit tous les jours dans la rue.

IRÈNE

Et puis, il faut bien se blaguer un peu, hein? On ne peut pas toujours être sérieux.

GEORGET, avec timidité.

Enfin... je vais passer un veston, tout de même... (Mouvement de rire d'Irène.) Mais simplement parce que je suis couvert de poussière. La route était un tourbillon, avec le vent du soir. Réserve moi un peu de dessert. (S'approchant de la table.) C'est bon ça?

IRÈNE

Tu m'en diras des nouvelles. Va...

GEORGET, sort en appelant le domestique.

Charles!

SCÈNE III

IRÈNE, LOUISA

IRÈNE, à Louisa qui est rentrée.

Monsieur n'a pas remarqué les fleurs... tant mieux (Louisa a un grand carton sous le bras; elle le déballe.) Qu'est-ce que c'est? (Elle s'approche.) Ah! les écharpes égyptiennes... Enfin! La bonne femme vient de les apporter?

LOUISA

Elle a dit que madame choisisse celle qu'elle voudra. Elle en a mis trois.

(Irène en essaye une. Elle a défait son peignoir léger.)

IRÈNE

Tenez, aidez-moi. Voilà comment on l'accroche, sur la poitrine... (Parlant à la porte ouverte, par où Georget est sorti.) Geo, on m'a apporté de vieux voiles de mariée égyptiens.

VOIX DE GEORGET

Ah! parfait!

IRÈNE

Tu verras comme ils sont exquis!... Celui que j'essaie sent le benjoin et l'encens. Il a servi sûrement... Il a couvert d'autres épaules... et s'en souvient.

LOUISA

Ben, vrai, le drôle de voile de noces!

IRÈNE

On les porte ainsi... là-bas.

LOUISA

Il ne ressemble guère aux nôtres... quand je dis aux nôtres... je veux dire, du moins, celui que... par exemple... madame...

IRÈNE, vivement.

Oui... oui... C'est celui-là, voyez-vous, rose et argent, avec toutes ses étoiles, que je garderai... Vous rendrez les autres.

LOUISA

C'est le plus joli.

IRÈNE, serrant d'un joli mouvement sa gorge nue sous le voile rose, et les yeux voluptueusement clos.

Je ne sais pas, mais c'est le mien. (Entendant les pas de Georget.) Attention!... à la manœuvre!... Une, deux... trois...

(Les fleurs se rallument, partout.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GEORGET

IRÈNE, battant des mains.

Qu'en dis-tu?

GEORGET

Épatant! c'est féerique!... et d'une couleur adorable...

IRÈNE

J'ai fait arranger ça, ce matin, par l'électricien qui est venu poser les fils de la salle de bain... Tu vois, c'est très simple, des ampoules dans des fleurs.

GEORGET

Mais il fallait avoir le goût de l'assortiment.

IRÈNE

Voilà! Je n'ai rien à faire pendant que tu es à la caserne... il faut bien que je m'amuse... Et maintenant, mange! Tout à l'heure tu n'aurais plus faim. Qu'est-ce que tu guignais?

GEORGET, s'approchant de la table et montrant un fruit.

Ça. (Puis désignant du doigt la gorge d'Irène entr'ouverte sous le voile.) Et ça...

IRÈNE, lui servant le fruit.

Prends. (Puis elle s'approche de lui le cou levé.) Et prends.

(Il l'embrasse sur un coin de chair rose.

GEORGET, après s'être assis à la table.

Ah! qu'il fait bon d'être chez soi, tout de même! Je me sens une âme bourgeoise que mon pays, hélas, ne sait pas apprécier.

IRÈNE

Oui... Qu'on est heureux, dis? Je ne rêvais pas un tel bonheur. (Tout à coup effrayée de ce qu'elle a dit.) Mon Dieu, touche du bois, vite!

GEORGET

Le pied de la table?... C'est bon tout de même?...

IRÈNE

Tiens, pourquoi pas!

GEORGET

Alors, tu ne te fiches plus de ton pauvre bleu?

IRÈNE

J'adore le bleu.

GEORGET

Terrible! Qu'est-ce qui te rend si bête?...

IRÈNE

L'amour! le pauvre, absurde et doux amour!... Ah! l'heure adorable, chéri! Je les goûte en avare, ces heures... Je les respire comme des pêches... Voilà notre soir, notre beau soir qui monte, qui entre par les fenêtres... Le coucher du soleil arrive en même temps que toi, tous les jours; c'est un phénomène naturel dont il me semble que je ne pourrai plus jamais me passer, quand tu auras fini ton service et qu'il nous faudra quitter mon paradis potager et ma colline et tout ce que je lui laisserai!...

GEORGET

Rien ne nous obligera à nous en aller, d'ailleurs...

IRÈNE

Si. Vois-tu, il y a des forces supérieures à nous-mêmes qui nous chassent toujours en avant... En avant! Il faudrait pouvoir arrêter les minutes ineffables! On les prolonge, mais ce n'est plus la même chose! Jamais plus je ne retrouverai ce moment unique, bête et charmant de ton existence, qui est un signet si étonnamment précis parmi les feuilles éparses des années... Arrête-toi donc, soleil!

GEORGET

Si tu y tiens absolument, je peux faire trois ans de service, tu sais?... Ma galanterie ne connaît pas de bornes.

IRÈNE

Bah! après cela, ce sera autre chose... d'autres formes de nous-mêmes... Mange va, mon petit! mange, ne m'écoute pas radoter. J'aime te voir avoir faim, avoir bien faim... Tiens, encore un fruit, tu veux?

GEORGET

Il est de chez nous?

IRÈNE, extasiée.

De chez nous! comme tu as bien dit cela!... oui, de chez nous, de notre boîte... Avoue qu'elle est exquise notre maison, quand on la voit de la route en montant... Elle dit bien ce qu'elle est, hein? Elle est positivement plus tendre que les autres dans le feuillage... avec le bruit gai de sa fontaine et de ses oiseaux...

GEORGET

Tu es lyrique, mais juste.

IRÈNE

Je suis lyrique parce que je réalise un rêve... le

grand, grand rêve! Je suis lyrique pour la maison, parce que je n'en ai jamais eu qu'une : celle-ci.

GEORGET

Ingrate! Et les nôtres d'avant?... Elles ont eu leur bon.

IRÈNE

Non, non, elles n'existaient pas : nous n'y étions pas ensemble; nous les volions... Ces choses-là se passaient avant moi, je ne m'en souviens pas... je ne me souviens de rien... Maintenant seulement j'existe... Mon corps est nouveau. Il me semble que je vivais dans des gaines, à l'ombre... maintenant tout mon être est libre. Je pousse... La cosse est craquée.

GEORGET, montrant en souriant sa robe lâche, où elle paraît effectivement très nue.

Et bien craquée encore!... Je ne m'en plains pas... C'est vrai, tu es autre, tu n'es plus la même maîtresse... Ce n'est pas l'hiver dernier, dans tes salons de l'avenue Friedland, que tu aurais osé une toilette pareille.

IRÈNE

Ajoute tout de suite que je m'encanaille!... Ah! si tu savais la joie que j'éprouve! Je peux dire à mes bras : vous êtes libres d'être nus, d'être beaux, d'être roses, ne vous gênez pas... Ces petits doigts-là craignaient les bagues trop chargées; ma gorge, les parfums trop forts... Maintenant, je ne suis plus que de l'amour. J'ai les ongles trop faits, les veines plus poudrées, les vêtements indécents, communs et lâches... et je laisse aller tout le corps, libre, heureux de ta maîtresse, comme un bouquet trop serré qui se dénoue tout à coup. Dieu qu'il fait bon!

GEORGET

Ah! quelle griserie monte de toi et de tes paroles!

Oui, c'est autre chose... Tu vous laisses dans une atmosphère extraordinaire qu'on emporte, ensuite, avec soi, partout, et qui enivre les heures les plus banales de la journée .. à ce point que...

IRÈNE

Que d'autres en profiteraient?

GEORGET

Non... mais presque. (Le domestique entre.) Prends garde!

IRÈNE, sans détacher ses bras du cou de Georget.)

Par exemple!... c'est un souvenir d'esclavage! Prendre garde, à quoi? Laisse-moi savourer en paix les privilèges de mon déshonneur.

(Elle reste enlacée, devant le domestique.)

GEORGET

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE

Un livre que mademoiselle Deacon envoie à monsieur.

GEORGET

Ah! au fait!... (A Irène.) Oh! rien... un roman dont elle me parlait hier et qu'elle avait promis de me prêter. C'est sans aucune importance... Pourquoi t'en vas-tu?

IRÈNE

Moi? je ne m'en vais pas...

GEORGET

Si, pour une raison ou une autre, tu trouves qu'on se voit trop...

IRÈNE

Mais tu es fou, chéri!

GEORGET

Non, non, tu as tiqué quand on a apporté le livre.

IRÈNE

Je n'ai pas tiqué du tout. Tu te trompes mon chou... Que veux-tu que ça me fasse? Je la trouve charmante, notre voisine... très distinguée... un peu snob, mais charmante.

GEORGET

Oui, un peu snob... Il faut penser qu'elle est cousine par alliance du président des Etats-Unis. Elle croit que cela lui crée des titres au respect des mufles.

IRÈNE

Je ne l'aurais pas reçue chez moi!... Il est vrai, qu'elle n'en sait rien!... La chose, précisément, que je trouve étrange, c'est que des gens aussi bien élevés qu'elle et sa mère, mettent tant d'insistance à frayer avec nous. Enfin, elles ne peuvent pas se faire d'illusion, franchement, sur notre situation irrégulière?... S'il est une union qui ne laisse pas flotter de doutes, c'est la nôtre... Alors?

GEORGET

Oh! les américains, tu sais... En pays étranger, ils ferment les yeux devant nos mœurs de sauvages...

IRÈNE

Les jeunes filles ne ferment jamais les yeux dans aucun pays, mon cher; excepté quand elles sont en quête d'un mari et d'un titre... Un parti pour toi, tiens!

GEORGET

Méchante! je n'aime pas ce genre de plaisanteries de mauvais goût.

IRÈNE

Je m'amuse. Tu peux voir miss Deacon tant que tu voudras, ici, chez elle. Je ne suis pas jalouse; tu le sais

bien, cher chéri. Je suis même très heureuse qu'elles viennent ce soir, nos voisines, car elles vont venir, tu sais, pour... la machine, là...

(Elle montre le ciel.)

GEORGET

Je sais. On ne m'a accordé la permission de minuit qu'en faveur de cet événement.

IRÈNE

C'est curieux, une éclipse? Je n'en ai jamais vue. Ça m'impressionne...

GEORGET

Il faut avoir vu ça. Puis, c'est une distraction.

LOUISA, entrant par le jardin.

Madame, voilà madame Ledoux qui arrive à la grille.

GEORGET

Zut!

IRÈNE

Pourquoi?

GEORGET

Cette vieille roulure m'insupporte...

IRÈNE

Georges!

GEORGET

Vrai, je ne comprends pas cette relation... ni ton intimité avec un laissé pour compte pareil!...

IRÈNE

Dame! je ne peux plus recevoir de princesses maintenant... que celles qui ont épousé leur chauffeur. J'aime mieux madame Ledoux. Elle est très bien; c'est une philanthrope; elle a admirablement monté — et avec son seul argent — cette fabrique de tapis orientaux pour rapprendre aux petits arabes leur art et leur industrie... C'est très louable, et très artiste.

GEORGET

Ce qu'elle a turbiné ! On m'a raconté sa vie... quelqu'un qui l'a connue... Elle en a fait des frasques, dans son temps ! Elle a été la maîtresse du prince Grimaldi, paraît-il, à qui elle doit sa fortune ; elle a été célèbre dans la diplomatie à Vienne, et c'est un peintre, avec lequel elle était venue ici, qui lui a laissé le goût des arts... Le nom bien calme et bien sage de Ledoux, qu'elle honore, ne l'a pas protégée contre les orages de son tempérament. C'est un admirable échantillon.

IRÈNE assise et lançant au loin une bouffée de cigarette.

Pas bien rare, va, ma Gette !... Dans tous les faubourgs élégants des grandes villes cosmopolites, sur toutes les hauteurs des beaux points de vue, il y a de ces vieilles-là. On en rencontre toujours. Ce sont des ruines errantes qui ont voulu bâtir leur dernier refuge sur un beau site autrefois admiré en passant, dans les époques de joie... Elles s'en souviennent et alors elles y viennent mourir. Il y en a comme cela en Suisse, en Algérie, ailleurs... C'est toujours sur un coteau où il y a des villas et un joli cimetière... Madame Ledoux m'est infiniment sympathique.

(Elle sourit, rêveusement, en regardant une volute de fumée qui s'en va vers la fenêtre.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME LEDOUX

accompagnée de deux petites filles arabes qu'elle pousse devant elle.

MADAME LEDOUX

Je vous avais promis de vous amener deux de mes jeunes élèves... Vous voyez que j'ai tenu parole.

IRÈNE

Ce sont des petites filles ?

MADAME LEDOUX

Authentiques. (Aux petites.) Et montrez tout de suite à madame vos échantillons. Voyez, nous vous avons apporté des échantillons de notre travail.

IRÈNE

Comment! elles font déjà des choses aussi compliquées?

MADAME LEDOUX

D'après les vieux dessins arabes. Il faudra, vraiment, que vous veniez un jour, à la fabrique, les voir, attablées derrière leurs métiers. (Aux petites.) Qu'est-ce qu'on dit, allons? Goul'es-Salam? (Elles murmurent quelques mots arabes avec gravité :) « Msal-l-rheir, ialalla. Ouach h'alek. »

IRÈNE

Elles sont mignonnes tout plein.

MADAME LEDOUX

Et faites le salut... Voilà...

IRÈNE

Elles ne disent pas un mot de français?

MADAME LEDOUX

Elles savent dire boujou. Et puis elles chantent aussi quelques petites chansons...

IRÈNE

Oh! qu'elles nous en disent une!

MADAME LEDOUX

Chantez, à la dame, l'hirondelle de Mustapha.

LES PETITES chantant.

Tu t'en vas là z'hirondelle,
Tu t'en vas la z'hirondelle,
Dis bouzou à Mustapha,
Dis bouzou, bouzou, bouzou...

(Irène rit.)

IRÈNE

Georges, veux-tu les mener à la cuisine; tu leur feras verser un verre de sirop et donner des gâteaux. On peut?...

MADAME LEDOUX

Si vous voulez. Vous êtes bien aimable.

GEORGET, avec un souverain mépris tout militaire.

Allez, oust, là, le gourbi! Inaaldinoummek!... Croyez-vous que je parle bien arbi!... (Se retournant, à Irène.) Je vais passer chez les Deacon leur demander à quelle heure elles comptent venir.

IRÈNE

Mais certainement, mon loup...

SCÈNE VI

IRÈNE et MADAME LEDOUX, seules.

IRÈNE

Eh bien, ça marche avec la petite Deacon, ça marche même à pas de géants. Qu'est-ce que je vous disais?...

MADAME LEDOUX

Saprelotte, ne vous mettez donc pas martel en tête pour quelques peccadilles...

IRÈNE

Ils en sont déjà loin. Tenez, vous n'avez pas

remarqué que je jouais très incidemment avec ce livre, mais sans le lâcher, pendant que nous causions... Il était très ennuyé ; il aurait bien voulu me le prendre... C'est un livre qu'elle vient de lui envoyer, à lui... Je suis sûre que, si nous l'ouvrons, nous trouverons quelque raison à cet envoi... (Elle ouvre le livre.) Tenez... une page cornée... une phrase soulignée : « Prenez garde, l'amour d'une jeune fille ressemble à ces eaux qui ne sont trop froides que parce qu'elles sont pures... » Hypocrite, va ! (Elle furète encore dans le livre.) Et là, tenez, tenez... comme par hasard... sa photographie !... oubliée là-dedans pour qu'il la prenne. (Elle a un mouvement impulsif, comme pour jeter le livre. Elle se reprend et le pose, avec douceur, sur la table.) Allons, remettons tout en place... Il ne faut pas déranger les nids qui se forment.

MADAME LEDOUX

Vous pleurez ?

IRÈNE

C'est possible... J'ai regardé ma main depuis hier... Ça m'inquiétait ce que vous m'aviez dit... c'est vrai qu'elle est très coupée, la ligne de chance !

MADAME LEDOUX

Seulement, elle est longue.

IRÈNE

Oui, mais il y a des barres, des routes, toujours de petites routes sèches et ravinées qui traversent... et ça s'en va... ça s'en va... La première, c'est peut-être celle de maintenant, dites ?... Elle est plus creuse... plus impressionnante...

MADAME LEDOUX

Voyons, vous n'allez pas croire à ces calembredaines ! Je m'amusais... Ne restez pas ainsi, votre petite main tendue... Elle a l'air de demander l'aumône.

IRÈNE

Au destin, madame Ledoux, au destin... elle demande sa pauvre aumône! (Elle soupire : un temps.) Dites? dites?... Est-ce dur, la vieillesse?...

MADAME LEDOUX, éclatant de rire.

Mais c'est très impoli ce que vous me demandez-là!

IRÈNE

Vous ne m'avez pas comprise.

MADAME LEDOUX

Si, si, allez... je ne m'illusionne même point. Vous avez été attirée par moi, moins à cause de notre voisinage, qu'à cause de ma « légende »... Ah!... la mère Ledoux! Ce qu'elle représente pour vous!... Vous interrogez ce vieux visage, autrefois caressé... C'est le pressentiment de vous-même qui vous attire... Eh bien, ma petite, on ne vous a pas trompée. J'ai aimé... j'ai étreint... j'ai désiré... un peu de tout... pêle-mêle... Ça été exquis et féroce... Et il y a encore des jours où ce tas de souvenirs, ça plaque, là... comme une brûlure... Oui, c'est très dur, la vieillesse. Rien ne guérit et tout y sèche.

IRÈNE

Oublie-t-on?

MADAME LEDOUX

Bien peu... bien peu!...

IRÈNE

Est-on hanté?

MADAME LEDOUX

Ce sont les beaux jours qui font le plus de mal...

IRÈNE, fronçant les sourcils, avec angoisse.

Taisez vous, taisez-vous, c'est affreux!... (Un silence.) Cependant, la résignation?...

MADAME LEDOUX, secoue la tête.

Pas nous.

IRÈNE

Chut!... chut!

(Elle se met les mains sur le visage.)

MADAME LEDOUX, troublée, essayant de vivifier la conversation.

Laissez-moi rire! Vous en êtes encore à la plus belle période de la vie... La durée d'un collage comme le vôtre, — passez-moi le mot, — avec votre beauté, ces yeux-là et cette bouche, mais ça doit vous mener dans un fauteuil, à la cinquantaine!... Dame, c'est déjà beau!... Alors, vous pourrez commencer à vous inquiéter des petites frimousses qui passeront... Mais jusque-là, laissez-moi rire! Qu'elle vienne celle qui s'y frottera!...

IRÈNE

Elle approche, elle approche!... Oh! ce n'est pas plus la petite Deacon que je désigne .. elle ou une autre qu'importe!... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle doit venir; c'est fatal, c'est mathématique... Lui aussi, mon petit Georget, il faut qu'il aille vers la vie!...

MADAME LEDOUX

Que ne vous êtes-vous dit cela un peu plus tôt!... Vous vous seriez peut-être évité bien des tracas.

IRÈNE

Madame Ledoux, écoutez bien ceci : ma famille, mes enfants, mon mari, une situation mondaine unique... j'ai tout brisé, sans une hésitation, parce qu'il était en danger, lui, le gosse... J'ai bondi vers lui... Eh bien, c'est à peine croyable, cette chose énorme qui a

broyé à jamais, d'un coup, plus de vingt ans de ma vie, et toute l'économie de mon bonheur à venir, je l'ai accomplie — écoutez bien cela — sans une lueur d'espoir, avec la certitude absolue de sombrer tout de suite. Je me suis dit clairement, nettement, comme on se suicide : cela va être une seconde, une heure, je vais attacher ma vie à la course de ce jeune fou léger, qui me brisera de suite... Une seconde, mon Dieu, une seconde!... Et d'avoir vécu cette seconde-là, voyez-vous, je renoncerais facilement au paradis, tant elle a été divine!... Il peut me martyriser, le cher ange, que je devrais lui dire encore : merci pour ta grâce et ta beauté... merci d'avoir fait sortir de moi ce dernier parfum dont je t'ai marqué pour la vie, merci, merci!...

MADAME LEDOUX

Vous n'en êtes pas là, je vous répète, que diantre!... Votre liaison a déjà pas loin de deux ans d'existence... deux ans, ça compte... Des habitudes prises... Si vous savez être habile, roublarde même... entretenir vos charmes... Moi j'ai bien mis quinze ans à crouler... Puis il y a les trucs!... Tenez si vous êtes sage, j'ai une recette pour la peau...

IRÈNE

Ah! Dieu!.. lutter? lui apporter, à côté du jeune visage, contre lequel il faudrait combattre, mon visage à moi d'année en année flétri, contracté... lui exhiber chaque matin ma consomption, être la vieille maîtresse qui s'accroche et qui dispute âprement ses rognures de bonheur... jamais... jamais!... Il a vingt-deux ans, j'en ai quarante. Que voulez-vous faire à cela? C'est une ruine mathématique, une lutte sans merci!... A quoi bon la prolonger jusqu'à l'horreur?... Quoi, ma belle image remplacée dans ses yeux par une caricature?... Oh! la rancune sourde... la porte de la maison qu'on ouvre avec humeur... le regard mauvais qui guette la grimace de

vos chairs... Dieu ! mon pauvre amour, mon grand amour devenu... ça? Jamais, vous dis-je, jamais ! Non, non, partir à temps, s'enfuir... Je saurai lui laisser le souvenir d'une aventure exquise, d'une image adorable à laquelle il pourra toujours penser d'une façon reposante, sur laquelle ne planera pas le souvenir même d'une scène, d'une rancœur... Que le cadavre de cet amour-là me survive!... alors, voyez-vous, de loin, je m'imaginerai que je ne suis ni vieille, ni morte pour lui... et je serai consolée.

MADAME LEDOUX

Ce qui veut dire?

IRÈNE

Qu'un jour, je ferai mon paquet, simplement, sans phrases. Il n'entendra plus jamais parler de moi... voilà tout... Il ne m'aura pas vu faire autre chose que sourire et l'adorer.

MADAME LEDOUX

Oui, de l'ouvrage bien propre... pas de déchet... beau rêve !... On n'en a pas la force ! On se retient, on espère toujours être la plus forte. Le cœur vous cloue.

IRÈNE

Eh ! parbleu, je devine bien que, lorsque l'heure arrive, rien ne doit empêcher les grincements de dents, les mains tordues : « Pitié, pitié pour ta vieille chérie !... » Brr... Aussi ai-je préparé d'avance ma retraite. Ce qui doit vous perdre c'est d'attendre. Voilà la gaffe. Il y a un instant où il faut partir, net, en cinq minutes. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je suis prête à quitter la maison demain, s'il le fallait. Tout est préparé.

MADAME LEDOUX

Pour le coup vous m'estomaquez, ma petite!...

(Irène va à un secrétaire, l'ouvre avec une petite clé et en tire une lettre.)

IRÈNE

Savez-vous ce que c'est, cela? Regardez la suscription.

MADAME LEDOUX, lisant.

A Georges de Chambry...

IRÈNE

C'est ma lettre d'adieu... Oui, je l'ai écrite, cette lettre, *d'avance*, maintenant que je pouvais encore l'écrire... Après, au moment voulu, je n'aurais pas pu, vous avez raison, je le sens... C'est des cris, des injures, des supplications égarées que j'aurais mises là-dedans. Tandis qu'il y trouvera tout le cœur pur de celle qui l'aura tant aimé...

MADAME LEDOUX

Étonnant de sang-froid... mais imprudent. On fait d'excellents replâtrages; si vous partiez, tout étant encore réparable?

IRÈNE

Il y a des rides qui ne sont plus réparables...

MADAME LEDOUX

Vous vous supprimez peut-être dix ans de bon, avec ce système-là!

IRÈNE

Enfant!... Faut-il vous dire que je ne m'en irai que sûre et certaine que le coup de cloche est sonné?... quand je ne pourrai plus m'empêcher de crier!... J'économiserai, jusque-là, ce que je pourrai de bon temps... Oh! le coup de cloche!... On ne s'y trompe pas, allez! Le sinistre coup de cloche! Partir, laisser la place à d'autres!... comme dans la chanson, tenez que chantait tout à l'heure votre petite...

MADAME LEDOUX

Ah! oui...

(Fredonnant.)

Tu t'en vas la z'hirondelle,
Dis bouzou à Mustapha.

IRÈNE, souriante.

Avec cette différence que la vieille hirondelle partira seule, infiniment seule. Et encore ceci : que ce n'est point l'hiver qui la chassera...

MADAME LEDOUX

Et que sera-ce alors ?

IRÈNE, montrant la porte où apparaît miss Deacon à ce moment.

Mais le printemps !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MISS DÉACON, GEORGET

MISS DEACON, entrant, suivie de Georget, et écartant d'un joli geste les glycines de l'entrée.

Bonjour, madame... je n'entre qu'une seconde...

IRÈNE

Mais comment donc !...

MISS DEACON

J'ai accompagné votre mari jusqu'au bout du jardin, je me sauve !

IRÈNE, bas à madame Ledoux.

Mon mari... Gredine, va !...

MISS DEACON, c'est une jolie fille de vingt ans, pâle et fine, avec des sveltesses de lévrier.

Je venais seulement vous prier moi-même, de la part de ma mère, de venir chez nous, tout à l'heure, pour l'éclipse. Nous la verrons bien mieux de la terrasse de notre maison et ma mère a été forcée d'inviter une dame que vous ne connaissez pas, la présidente d'une œuvre très intéressante à Londres, la Ligue des Repentirs momentanés.

GEORGET

J'ai pensé que cela ne t'ennuirait pas d'accepter l'invitation de Miss Deacon?...

IRÈNE

Du tout, du tout! Ici ou ailleurs... Seulement voilà, vous serez privés du petit éclairage que j'avais préparé pour faire la nique à la lune.

(Elle allume les guirlandes.)

MISS DEACON

Ah! délicieux! J'indiquerai votre idée à miss Pink... Il faudra faire cela pour le dîner de l'ambassade. Cela complète génialement votre villa bijou que j'adore.

GEORGET

C'est un joli petit pied en terre (Galant.) mais le vôtre le surpasse.

MISS DEACON

Monsieur de Chambry a tant fait plaisir à ma mère tout à l'heure en disant des choses si charmantes sur notre maison... et qu'elle était plus tendre que les autres dans le feuillage, avec le bruit gai de sa fontaine et de ses petits oiseaux. Heureusement, nous n'en avons pas cru un mot... Ces Parisiens sont si blagueurs!

IRÈNE

Pas à Alger. (A madame Ledoux.) La canaille! il a utilisé une phrase que je venais de lui dire.

MISS DEACON

Ce que je préfère, ce sont les guirlandes mauves.

GEORGET

Seulement, elles vont se faner tout de suite.

IRÈNE, entraînant vers la droite madame Ledoux.

Remontrez moi vos échantillons, voulez-vous.

GEORGET, bas à miss Deacon qui tient une rose entre ses dents.

Le petit lapin va me donner la rose qu'il mâchonne.

MISS DEACON

Prenez-la.

GEORGET

Ce n'est pas commode.

MISS DEACON

Prenez-la comme il me plaît que vous la preniez.

(Elle va se placer derrière Irène qui déplie sur ses genoux un des échantillons.)

Oh! elles sont jolies, ces petites choses bleues, vertes, rouges...

IRÈNE

N'est-ce pas? C'est tout un petit rêve.

(Elle laisse tomber la rose sur les genoux d'Irène. Il y a un mouvement d'hésitation. Georget hésite à la prendre. La rose reste une seconde sur les genoux d'Irène.)

GEORGET

Oh! pardon...

(Il ramasse finalement la rose et la fourre dans la poche de son veston.)

MISS DEACON, vivement.

Monsieur de Chambry ne s'intéresse pas aux choses artistiques. Regardez comme ils sont curieux, ces dessins.

GEORGET

Je les ai déjà vus.

IRÈNE, pâle, leur passant les étoffes.

Pas assez... pas assez... (Elle remonte brusquement vers la fenêtre en entraînant madame Ledoux.) Tenez... venez voir, madame Ledoux... Je vais vous expliquer, d'après ce que j'ai lu dans le journal, ce qui va se passer... Ici, vous voyez, elle va décrire un cercle, et juste à côté de cette petite étoile toute petite, alors...

MADAME LEDOUX

Ah! oui... celle qu'on voit à peine?...

(Elles sont toutes deux de dos à Georget et à miss Deacon.)

IRÈNE, bas à madame Ledoux, sans se retourner.

Admirez comme mon visage n'a pas sourcillé... Et ce sera toujours pareil... toujours... je le jure par ce beau ciel... Ainsi, en ce moment, savez-vous ce qu'ils font? Voulez-vous que je vous le dise?

MADAME LEDOUX

Oui.

(Georget et Miss Deacon se font des signes.)

IRÈNE, toujours sans se retourner, pointant son doigt vers le ciel.

Mais paraissez vivement intéressée par la lune... Ils se regardent longuement... sans rien dire... ils se pressent les mains, avec la peur, la délicieuse peur de moi... je le sens, j'en suis sûre... Ils font comme nous faisions, Georges et moi autrefois. C'est leur tour maintenant!... c'est de moi, maintenant, qu'on se cache... (Georges et Miss Deacon se sont rapprochés l'un de l'autre et se prennent la main.) Je souffre!... Je sens mes jambes flageoler et quelque chose de lourd qui m'étreint et qui fait si mal... si mal... Eh bien, je vais me retourner lentement, naturellement, en leur laissant tout le temps

de se détacher et il ne paraîtra rien sur mon visage, rien que le sourire le plus parfait et l'indifférence la plus heureuse... regardez... (Elle se retourne très lentement, en sorte que Georget et la petite se sont détachés. Irène, avec un sourire exquis à miss Deacon.) Et ne changez surtout pas cette robe qui va si délicieusement avec le ton de vos cheveux et la couleur du soir. (Et avec le même sourire, elle se retourne encore vers madame Ledoux et lui dit :) Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que ça.

MISS DEACON

Madame De Chambry me gâte toujours.

IRÈNE

Comme c'était délicat et impressionnant le son de votre banjo, hier au soir, à travers les bosquets du jardin!

MISS DEACON

Oh! vous pouvez supporter mon petit banjo?... Cela ne vous horripile pas? Quand j'en joue, c'est pour m'amuser... Vous ne prenez pas cela au sérieux au moins? Le violon... c'est pathétique... j'aime.

GEORGET

Nous aimons bien aussi l'autre. N'est-ce pas, Irène?

MISS DEACON

Oh! je ne joue avec que ces navrantes romances anglaises si bêtes, si vulgaires... Elles n'ont pas de sincérité...

IRÈNE

Cela m'est complètement égal... J'aime, moi, la musique italienne de M. Tosti.

MISS DEACON

Oh! l'horreur!... Ce que je chantais hier, peut-être?...

« Era qua l'ora che volge... »

(Elle chantonne.)

IRÈNE

Oui, c'est cela.

MISS DEACON

Je n'aime pas cet air... Il n'a pas de sincérité.

IRÈNE, bas à Madame Ledoux.

Que veut-elle dire par là? Ce doit être une allusion que nous ne comprenons pas.

MISS DEACON

J'entends ma mère qui m'appelle,.. Excusez-moi... A tout à l'heure... (Elle prend congé. Serrements de mains, Georget l'accompagne jusqu'à la porte... A voix basse, sur le seuil.) Georget... *Dearest*!...

GEORGET, même jeu.

Quoi?...

MISS DEACON

Tout à l'heure, écoutez... je vais chanter pour vous, pendant que vous attendrez la lune, ici... comme moi... Selon que je sentirai que je pense à vous ou non... je jouerai du banjo ou du violon.

GEORGET

Si c'est du banjo?

MISS DEACON

Si c'est du banjo, je me moque... vous savez bien.

GEORGET

Si c'est du violon?

MISS DEACON

Alors, je vous aime. et je pense beaucoup à vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

IRÈNE, MADAME LEDOUX, GEORGET

IRÈNE, à madame Ledoux.

Elle est charmante, n'est-ce pas? Si, si... elle est charmante... Comme c'est calme l'amour chez ces êtres là! Heureux, heureux printemps!

GEORGET, redescendant.

Fourbu!... Je tombe de sommeil. J'ai eu des corvées de fourrage aujourd'hui. Je ne sais pas, d'ailleurs, si je la verrai, cette éclipse. Il faut que je sois au quartier à minuit et demi, si je ne veux pas encore me faire attraper.

IRÈNE

Etends-toi là, mon chéri... repose-toi un peu.

MADAME LEDOUX, se levant.

Moi, je n'ai que le temps de ramener mes deux petites au dortoir!

GEORGET

Elles sont à jouer avec les bonnes...

(Il s'étend sur le divan près de la fenêtre ouverte.)

MADAME LEDOUX, à Irène.

Ne vous dérangez pas... Je reviendrai demain...

IRÈNE

Oui... demain! C'est un beau jour...

MADAME LEDOUX

Vous verrez... j'ai mille bonnes raisons à vous donner.

IRÈNE

Donnez-les vite, alors... car le matin ne doit pas être

bien loin où vous recevrez ma carte avec les trois petites lettres fatales P. P. C.

MADAME LEDOUX, lui serrant la main avec effusion.

Ne dites donc pas de sottises! Sentez-vous, au moins, comme je vous aime, combien vous m'intéressez?...

IRÈNE

Ce sera plus tard, un bien très précieux pour moi de me le rappeler... Lorsque j'aurai besoin d'attendrissement, je penserai à vous.

MADAME LEDOUX

Tout cela est désolant!

IRÈNE

Non pas. Ce sont les heures les plus cruelles, mais les plus belles de la vie. Un souvenir réussi, c'est souvent, pour les femmes, avoir su faire un chef-d'œuvre... A demain encore, madame Ledoux.

SCÈNE IX

GEORGET et IRÈNE, seuls.

IRÈNE, s'approchant lentement du divan où Georget s'est allongé.

Tu t'assoupissais, mon trésor? Tu es fatigué?... Dors un peu.

GEORGET

C'est cette existence de caserne!... Ce capitaine qui nous fait lever à cinq heures, c'est intolérable! Je me plaindrai au colon.

IRÈNE

Chut! Tu as une bonne heure de sieste devant toi... Je lirai pendant ce temps... Veux-tu? tu vas t'endormir avec mes lèvres sur ton front, dis?... comme nous faisions autrefois, tu te souviens, dans notre petit nid de la rue d'Auteuil.....

GEORGET

C'est vrai pourtant.....

IRÈNE, le berçant.

Là...

GEORGET

Comme il fait chaud le soir! Nous aurons un mois d'août terrible dans ce pays...

IRÈNE, comptant mélancoliquement sur ses doigts.

Mai... Juin... Juillet...

GEORGET

Aussi l'hiver prochain nous irons...

IRÈNE, l'interrompant.

Oui, oui, l'hiver prochain nous irons où tu voudras... Dors, ma Gette, dors... Il y a une toute petite brise et des étoiles... Encore une de nos belles journées monotones qui est finie !... Dors. Tu es bien là... un aboiement de chien... une chanson, dans un café d'Alger, arrive jusqu'ici... Sur la mer, là-bas, la lueur d'un paquebot qui s'en retourne...

GEORGET, les yeux fermés, la voix déjà lointaine.

J'ai déjà fait cette remarque. Tu dis toujours de tous les bateaux : « Ils s'en retournent »... Pourquoi?... il y en a qui partent, aussi bien...

IRÈNE

C'est vrai, c'est absurde!... Chut!... Laisse mes lèvres sur ton front... ne parlons plus... Laisse mes lèvres...

(Ils restent ainsi un grand moment, lui, étendu sur le divan, elle à ses côtés, et la bouche collée à son front. Peu à peu on entend sa respiration plus forte. Il s'est endormi... Tout à coup, au loin, un chant de violon.)

Tiens! le violon... C'est pour lui qu'elle joue sûrement...

et il ne l'entend pas... il s'est endormi... Son bon sommeil de vingt ans a été plus fort que tout!...

(Elle le contemple, un sourire triste aux lèvres. Il dort, calme, la bouche entr'ouverte. Et le violon de miss Deacon joue toujours, au fond du jardin, derrière les orangers, un nocturne de Chopin, poncif et passionné..... La lune monte... Des étoiles bougent...

Alors Irène, lentement, sans bruit, se lève. Elle va se placer sous la lumière d'une lampe... Du livre où elle l'avait cachée elle sort la lettre que tout à l'heure elle avait montrée à madame Ledoux; elle en ôte l'enveloppe. Elle pleure.)

IRÈNE, lisant.

Adieu, mon enfant... Que la vie te soit belle et heureuse!... Je t'ai écrit cela pendant que j'en avais encore la force... Adieu, ma lumière, adieu mon grand amour. Oh! que le bonheur t'accompagne, chaque jour plus pur, comme j'aurais voulu t'accompagner moi-même... longtemps!... Vois-tu, il vaut mieux que je sois partie... Seulement, mon enfant, mon pauvre petiot... que je ne verrai plus jamais... lorsque, plus tard... tu te rappelleras Colibri... lorsque...

(Et elle continue, ainsi, de lire, durant qu'il dort, et que le violon chante, chante, dans le silence, là-bas, derrière les orangers, son air poncif et passionné.)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Un salon cossu et bourgeois. Madeleine, Richard et Louis Soubrian prennent le café après déjeuner. Une nourrice est là, avec un poupon dans les bras, un poupon accablé de dentelles et de voiles.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, RICHARD, LOUIS SOUBRIAN,
LA NOURRICE

LOUIS, soulevant le voile de l'enfant.

Dieu que c'est laid un enfant de deux mois!... Il paraît que quand je suis venu au monde, moi, j'étais charmant... J'ai perdu depuis... Est-ce qu'il dit papa et maman?

MADELEINE

Vous êtes bête! A deux mois?

SOUBRIAN

Je ne suis pas au courant, je n'ai pas l'habitude... Vous êtes sûre que c'est un petit garçon?... C'est curieux, il a tout à fait l'air d'une fille... A votre place, je me méfierais. A moins que ce ne soit un nain... Et maintenant, enlevez-le, hein?... je veux prendre mon café en paix...

MADELEINE

Monsieur Soubrian, vous serez puni : vous aurez beaucoup d'enfants.

SOUBRIAN

Si vous voulez.

RICHARD

Est-il spirituel cet imbécile-là!.. Nounou, vous ne sortirez pas avant trois heures. Vous accompagnerez madame chez le médecin, avec le petit... C'est pour le lait stérilisé.

SOUBRIAN

Tu vas faire stériliser la nourrice?

(La nourrice sort.)

RICHARD

Le médecin veut essayer une alternance de biberon et de sein.

SOUBRIAN

Ça va la vexer, cette femme, la concurrence. Elle ne débitera plus, vous verrez.

RICHARD

Dis donc... pour te ramener à des choses sérieuses, je vais alors t'écrire cette lettre. Tu passes aux Messageries, tu la remets en te nommant et en disant que tu es le fils du directeur du *Grand Radical*...

SOUBRIAN

Ça ne leur produira aucun effet... La presse ne fait plus peur qu'aux journalistes.

RICHARD

Allons donc! Tu verras qu'ils rembourseront daredare. Et tu reviendras m'apporter la réponse ici... Je ne sors pas avant trois heures... J'attends mon père.

MADELEINE

Ton père doit venir?

RICHARD

D'un moment à l'autre

SOUBRIAN

Vous allez au bureau ensemble?

RICHARD

Non... nous devons aller au Comptoir International pour une affaire... sans grande importance, d'ailleurs... une simple signature.

SOUBRIAN

Je le trouve un peu changé, ton père, depuis quelque temps.

RICHARD

Il vieillit, n'est-ce pas?

SOUBRIAN

Je ne veux pas dire ça. Il est moins à crin, voilà tout. Ah! il a mis de l'eau dans son vin... Ce n'est pas comme mon paternel à moi...

RICHARD

Les événements intimes de ces dernières années n'ont pas été sans influer sur lui. C'était un homme qui avait mis tout son plaisir dans le train de la maison, les réceptions, le décorum... Maintenant, cette vie de garçon n'a plus grand charme pour lui. L'hôtel de l'avenue Friedland est trop grand... on n'ouvre plus le rez-de-chaussée... Et mon mariage a coïncidé avec ces événements.

SOUBRIAN

Pourquoi ne divorce-t-il pas et ne se remarie-t-il pas?

RICHARD

Oh! non... le divorce n'entre pas dans ses idées ni

dans ses principes. Il ne faudrait guère lui en parler... Au fait, Madeleine, tout à l'heure, invite-le à dîner pour dimanche. Même s'il refuse, l'intention lui fera plaisir.

MADELEINE

Entendu.

RICHARD

Je vais t'écrire la lettre tout de suite, veux-tu?

(Il écrit sur un petit bureau à droite.)

MADELEINE, à Soubrian.

Vous avez eu tort de faire allusion au grand scandale... Au fond, cela le désoblige toujours.

SOUBRIAN

Il doit être blasé pourtant.

MADELEINE

Il aime tant son père!

SOUBRIAN

Vous n'en parlez pas ensemble?

MADELEINE

Le moins possible. Nous avons épuisé ce sujet au moment de la rupture de nos fiançailles...

SOUBRIAN

Est-il possible que vous ayez sérieusement voulu rompre?

MADELEINE

Il a fallu un mois pour nous décider, ma mère et moi... Dame! après le bruit suscité dans Paris... Cette horrible femme, songez donc!... Si vous croyez que c'est gai d'avoir cette célébrité dans sa famille... Et encore, elle

n'a pas fini de faire parler d'elle, vous verrez... Heureusement, mes dispositions sont prises. Quoi qu'il advienne, nous n'aurons jamais aucun rapport, même lointain, avec elle, et nous nous arrangerons toujours pour étouffer le bruit qu'elle pourra soulever. Les idées de Richard sont, grâce au ciel, absolument les miennes sur ce chapitre. C'est un garçon très fier, vous savez, et il a gardé une rancune profonde à sa mère de toutes les horreurs qu'elle leur a débitées, au moment où elle a claqué les portes. Car il paraît que ç'a été inoui le départ à la campagne... Que ne leur a-t-elle pas dit!... que les chinois avaient bien raison de détruire leurs petits à la naissance et qu'elle regrettait bien de n'en avoir pas fait autant!... Croyez-vous?... la vilaine femme!

SOUBRIAN

Et elle est toujours en Algérie avec lui!... Elle doit révolutionner la caserne, cette femme-là! Et je lui aurais donné le bon Dieu sans confession!... Vous avez des tuyaux sur eux?

MADELEINE

Oui, j'ai su des choses inconcevables. Ils mangent un argent fou. Ils ont des esclaves, il paraît. Elle s'habille en reine éthiopienne... Elle a une baignoire d'argent...

SOUBRIAN

Non?

MADELEINE

Comme je vous le dis. Elle est timbrée, cette femme-là; elle finira dans un cabanon... J'ai vu une anglaise qui a passé quelques jours chez des voisins à eux; on n'a pas idée!... Elle se promène dans son jardin presque toute nue... Et elle habille son Chambry avec des costumes insensés. L'anglaise me disait : « Oh! madame, je l'ai vu... il était beau! Il était sur un divan tout

habillé d'une écharpe de soie pâle bleue... oh! c'était excitant!

SOUBRIAN

Ben, elle en avait du vice votre anglaise !

(Richard se lève.)

MADELEINE

Hum ! Parlons d'autre chose. (Haut.) Comment va votre ami Lignières ?

SOUBRIAN

Pas mal. Merci pour lui.

RICHARD

Voilà... Je la cachète, bien entendu.

SOUBRIAN

S'il te plaît.

RICHARD

Vous parliez de Lignières?... Au fait, comment vont les anciens amis? Je ne les vois plus guère.

SOUBRIAN

Ça vieillit, ça vieillit, mon vieux... Eh oui ! Chaulin a une grande barbe noire et une situation dans les automobiles... Lignières ? Tu te rappelles un après-dîner, il y a deux ans passés, comme c'est loin déjà ! chez toi, avenue Friedland?... il nous parlait de sa papetière... eh bien, fini, la papetière ! Elle est partie avec un répétiteur du lycée Condorcet... Pauvre Lignières !...

(La femme de chambre entre et passe une carte à Richard. — Richard contemple la carte un instant sans rien dire.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE FEMME DE CHAMBRE.

RICHARD, à la femme de chambre

Cette personne est dans l'antichambre ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, monsieur.

RICHARD

Attendez... Madeleine. (Madeleine s'approche. Il lui montre la carte.) Regarde.

MADELEINE, glaciale.

Parfait. C'était fatal. (Un silence.) Que vas-tu faire?

RICHARD

Voyons, je ne puis décemment...

MADELEINE

Entendu, entendu; tu es libre. Seulement, rappelle-toi une chose...

RICHARD

Prends garde à la femme de chambre. Parle bas.

MADELEINE

Si tu agis autrement que tu t'y es engagé, demain, demain, je serai chez ma mère.

RICHARD

Mais que vas-tu chercher?

MADELEINE

Ceci dit, je n'ajouterai pas un mot, pas un. Je me retire dans ma chambre.

RICHARD

Voyons, Madeleine... nous sommes d'accord . parlons un peu... discutons, que diable!...

MADELEINE

La femme de chambre attend la réponse,

LA FEMME DE CHAMBRE

Où faut-il faire entrer, Monsieur?

RICHARD

Attendez.

SOUBRIAN

Ah! je me sauve, moi, mes enfants... J'en profite pour aller porter ma lettre. A tout à l'heure...

RICHARD

Une minute... Je préfère que tu ne croises pas cette personne dans l'antichambre... Faites entrer dans mon cabinet, Françoise.

MADELEINE

Du tout. Faites entrer ici. Les portes doivent être grandes ouvertes!

RICHARD

Mon petit...

MADELEINE

J'ai d'ailleurs un mot à dire avant son départ à monsieur Soubrian. Vous voulez bien, monsieur Soubrian?

SOUBRIAN

Mais comment donc.

(Il serre la main à Richard.)

MADELEINE, à Soubrian à la porte.

Passez.

RICHARD

Écoute.

MADELEINE

Je n'ai rien à écouter... rien à dire... C'est à toi de te souvenir... Tu sais ce que tu as à faire... et c'est toi seul que cela regarde, toi seul... Ma dignité s'oppose à ce que j'en entende davantage.

(Elle entre à gauche avec Soubrian. Richard reste seul.)

SCÈNE III

RICHARD, IRÈNE

(La porte s'ouvre. La femme de chambre introduit Irène.

RICHARD

Bonjour maman... (Irène reste dans une posture vague et figée.) Assieds-toi, maman... (Elle s'assied.) Tu es de passage à Paris...

IRÈNE

Oui... de passage... alors... (Long silence.) Je te remercie de ta lettre... où tu m'as annoncé la naissance de... ton petit...

RICHARD

C'était bien naturel.

IRÈNE

Si, si. (Un silence.) Tu es... (Se reprenant) vous êtes très bien installés ici... c'est gentil.

RICHARD

Oh! du Louis XVI bien ordinaire. J'ai acheté moi-même les meilleures pièces à l'Hôtel des Ventes.

IRÈNE, après une hésitation visible.

Et... Paulot?

RICHARD

Eh bien... tu dois savoir... je te l'ai écrit... Il a été reçu trentième à l'École polytechnique... c'est très beau...

IRÈNE

Oh! oui, c'est très beau... Et il est dans cette école alors... Il y vit?...

RICHARD

Naturellement.

IRÈNE

Je pourrai peut-être aller le voir... si on me laisse entrer... parce que, quand on passe, n'est-ce pas?

RICHARD

Mais rien n'est plus facile... Tous les jours à six heures tu pourras le demander.

IRÈNE

S'il vaut mieux ne pas dire que je suis sa mère...

RICHARD

Tu plaisantes.

IRÈNE

On ne sait jamais... Ça pourrait le gêner. (Un long silence.) Et ta femme va bien?... Elle n'a pas été trop éprouvée?

RICHARD

Non, non, je te remercie... Elle a été très bien soignée. Nous sommes à Paris depuis peu en somme... pour les derniers mois... Nous avons séjourné très longtemps en Italie.

IRÈNE

Vous étiez partis tout de suite après le mariage?

RICHARD

Le jour même.

IRÈNE

A quelle église vous êtes-vous mariés?

RICHARD

A Saint-Louis d'Antin.

IRÈNE

Ah! pas à Saint-Augustin?

RICHARD

Non... (gêné) nous n'avons pas fait grande invitation... Alors, la paroisse de ma femme nous a paru...

IRÈNE

Oui, c'est juste. (Elle baisse la tête. Avec plus d'effort encore cette fois.) Et le petit... Raoul...

RICHARD

Très gentil, très fort... deux mois... (vivement). Il est à la promenade justement en ce moment... avec sa nounou... au Parc Monceau.

IRÈNE, désappointée.

Ah!

RICHARD

Toi, tu as très bonne mine:

IRÈNE, avec un amer sourire.

Tu trouves?. .

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA NOURRICE

(La Nourrice entre rapidement.)

LA NOURRICE

Monsieur, je viens prendre le manteau de bébé... que j'avais laissé tout à l'heure.

RICHARD

Prenez, prenez... Vous n'êtes donc pas partis?... Je croyais...

LA NOURRICE

Mais c'est monsieur lui-même qui m'a dit d'attendre madame, pour aller à quatre heures chez...

RICHARD, l'interrompant sèchement.

C'est bon... Je ne me rappelais plus.

(La nourrice sort.)

SCÈNE V

RICHARD, IRÈNE

RICHARD

C'est curieux, je croyais.

IRÈNE, les larmes aux yeux, en souriant.

Oh! ça ne fait rien... ça ne fait rien... Vous avez aussi une très jolie vue, là, dans la galerie.

(Elle détourne la tête.)

RICHARD

On voit le parc Monceau. (Elle pleure sous sa voilette. Allant à elle, ému.) Maman...

IRÈNE, l'arrêtant nettement du geste.

Laisse. J'ai du chagrin... beaucoup de chagrin... Laisse, je t'en prie... ça va passer... L'émotion du premier moment.

(Il se rassied. Silence.)

RICHARD

Quand es-tu arrivée à Paris?

IRÈNE

Hier soir.

RICHARD, avec intention.

Seule?

IRÈNE

Oui.

RICHARD

Et tu retourneras après directement à Alger?

IRÈNE

Non.

RICHARD

Cependant monsieur de...

IRÈNE

J'ai rompu avec monsieur de Chambry.

RICHARD

Ah!

IRÈNE

Oui. C'est fini!

(Elle pleure.)

RICHARD

Désires-tu revoir mon père?... Il est à Paris en ce moment.

IRÈNE

Ne me parle pas de ton père. Tu ne m'as pas comprise. Je suis venue te voir, toi seulement... et je désire ne voir que toi... D'ailleurs, ma visite sera courte. Demain, j'irai voir Paulot à l'Ecole polytechnique et puis je repartirai sans doute...

RICHARD

Où comptes-tu passer l'hiver?

IRÈNE, souriant tristement.

Ah! oui, passer l'hiver .. Dans la Riviera, peut-être... Seulement, c'est bien coûteux par là... Si je trouve une pension de famille à six francs, sept francs par jour... dans un petit trou... au Canet, par exemple...

RICHARD

Mais tu n'en es pas là?... Voyons!...

IRÈNE, simplement.

Je n'ai plus d'argent. J'avais deux cent mille francs

de dot. Je les ai mangés... Il me reste vingt-cinq mille francs à peu près... En les mettant en viager...

RICHARD

Mais, maman, et moi ne suis-je pas là?

IRÈNE, l'interrompant avec une simple fermeté.

Encore une fois, tu viens de ne pas me comprendre. Si j'ai pu m'humilier jusqu'à te parler de cela, ce n'était pas pour demander l'aumône... Retire ton offre!

RICHARD

Oh! je te connais trop pour supposer que tu daignerais t'adresser à moi! Seulement il ne s'agit pas d'orgueil... il s'agit de vie pratique... et... (Elle fond en sanglots.) Ma pauvre maman!

IRÈNE

J'ai mal!... j'ai mal! Ah! je sais bien, tu dois te dire en ce moment : « C'était prévu... la scène de larmes! » J'aurais dû avoir plus de courage.

RICHARD

Que c'est bête, ce que tu racontes-là!

IRÈNE

Mais j'ai menti, tout à l'heure, j'ai menti... C'est vrai que je ne suis plus avec Georget, que c'est fini pour jamais... c'est vrai aussi que je ne veux plus entendre jamais parler de ton père; mais, si je suis venue, ce n'était pas pour te voir, seulement... c'était pour rester, pour qu'on ne me chasse pas!... Ah! n'est-ce pas? il ne faut guère être fière pour venir réclamer du secours à ceux qu'on a défiés?... Je n'ignore pas aussi tous les ennuis que je vais te créer... et que je vais transformer ton attendrissement en gêne et en embarras...

RICHARD, *sans conviction.*

Mais non, mais non...

IRÈNE

Si. Je connais la vie... C'est maladroit, j'aurais dû m'y prendre petit à petit... mais tant pis ! Oh ! je ne réclame pas grand'chose ! Je ne serai pas un bien grand embarras... qu'on ne me case pas trop loin de chez vous, voilà tout. Bien sûr, je ne demande pas à vivre ici... complètement... Pourvu que je puisse embrasser ton enfant... le voir souvent... ce petit que tu n'as pas voulu me montrer tout à l'heure...

RICHARD,

Simple mouvement machinal, je t'assure...

IRÈNE

Bien naturel. Ta femme a mis comme condition à ton mariage qu'on n'entendrait plus parler de moi... et je sais, en effet, qu'on n'en parle plus nulle part. Je suis un nom de scandale, banni de la société. *(Avec une voix lourde et sombre.)* Il y a des revenants qui ne doivent pas revenir... Votre monde à vous, maintenant, vous fuirait... Et ta femme le sait bien... Oh ! mais je serai cachée, très cachée... on ne me verra pas, je vous le promets... vous n'aurez pas à souffrir... Seulement, moi, j'aurai ma petite place ici... On l'emmènera me voir... voilà tout ce que je demande...

RICHARD

Mais oui, c'est arrangeable ! Ça ne peut pas se faire en un jour, tout à coup... mais...

IRÈNE, *avec emportement.*

Et puis, même si je vous gêne, même si tu ne m'as pas pardonné dans le fond de ton cœur, tant pis... je reste tout de même !... Que veux-tu que je devienne,

moi?... Où veux-tu que j'aille maintenant?... La vieillesse, la misère, quoi? Il faut bien que je pose mon front et mes lèvres qnelque part. Tout n'est pas mort en moi pourtant!... Il y a des tendresses qui me réclament encore... Je sais bien que j'ai tout envoyé promener autrefois, famille, foyer! Mais qu'est-ce qu'on veut que je devienne tout de même?... Me tuer?... J'y ai pensé...

RICHARD, pousse un cri.

Oh!

IRÈNE

Oui, j'y ai pensé... Mais on ne meurt pas comme ça... Alors quoi?... où voulez-vous que j'aille? Il faut bien qu'on me déniche un coin... On ne peut pourtant pas me mettre dans un asile!... Consultez-vous, arrangez-vous et trouvez-moi une fin, le petit coin où se consumer... Bonheur, beauté, jeunesse, tout s'en va... mais la vie reste... c'est long à en finir! Trouvez-moi ma petite place... et puis vous m'oublierez!... Je me charge de m'éteindre, toute seule, proprement et... sans fumée...

RICHARD, au comble de l'émotion courant à elle.

Maman!

IRÈNE, fondant en sanglots sur son épaule.

Richard! Richard!... Et puis ne crois pas que ce soit indifférent de sentir que ce sont tes bras qui me soutiennent... C'est le dernier berceau que l'on souhaite!...

(Ils restent un instant enlacés l'un à l'autre.)

RICHARD, brusquement.

Ecoute, il faut régler cette situation tout de suite. Je vais appeler Madeleine.

IRÈNE, avec effroi.

Oh! je t'en prie... Pas devant moi!...

RICHARD

Non... Tu vas entrer cinq minutes dans mon cabinet de travail... J'aime mieux expliquer l'affaire à Madeleine, à l'écart de toute domesticité indiscrète... Va... Pour ma part, je ne puis t'assurer qu'une chose : c'est que, si longtemps j'ai gardé un ressentiment violent, je l'avoue, depuis tout ressentiment est tombé... Mon rôle, aujourd'hui, est indépendant de celui de mon père. Et je vais agir de mon mieux... (Tout à coup.) Mais entre nous, avoue tout de même — j'ai besoin de cette satisfaction — avoue, maman, qu'elle a du bon, la famille?

IRÈNE, les yeux baissés.

Oui.

RICHARD, triomphalement.

Hein, les fils criminels, les ennemis?... Tu y retournes tout de même!... Les luttes de l'amour et de la famille?... Quelles balivernes! Tu te rappelles?

IRÈNE, sans qu'on puisse lire une impression quelconque sur son visage.

Tout... je me rappelle tout.

RICHARD, comme s'il voulait la faire parler.

Quels regrets tu as dû subir!...

IRÈNE, les yeux impénétrablement baissés.

Oui.

RICHARD, s'animant en parlant.

Je vois ta vie, là-bas!... Et le revirement quand les écailles te sont, peu à peu, tombées des yeux!

IRÈNE

Oui, oui...

RICHARD, insistant comme avec rage.

Comme tu dois être punie, pauvre mère, par le re-

mords!... Et cet être! quelle nausée de lui tu dois éprouver, maintenant que tu vois clair!... Dis-le, hein?

IRÈNE, sans sourciller.

Oui.

RICHARD

Et comme, dans ta déchéance, elle a dû te paraître pure et belle la famille, que tu avais honnie!... C'est tout de même nous qui sommes la vraie vérité de la vie... (Il pousse un large soupir de satisfaction.) Je te demande pardon de t'avoir fait souffrir cette petite confession, mais j'avais tout de même besoin de t'entendre rétracter tes paroles d'autrefois qui me sont toujours restées sur le cœur... Ce n'est qu'une petite satisfaction — mais ça soulage!... Maintenant, entre là, veux-tu?... Je vais entreprendre Madeleine.

(Il la fait entrer dans le cabinet de travail, à droite.)

IRÈNE

Je t'attends.

SCÈNE VI

RICHARD, MADELEINE

RICHARD, reste seul; il va à la porte du fond et appelle.

Madeleine! (Madeleine entre. Richard tout de suite.) Ecoute, ne proteste pas... Ne réponds même pas à ce que je vais te demander... Accepte sans mot dire, sans discuter... Je fais appel à ton cœur.

MADELEINE

Allons, bon!... De quoi s'agit-il?

RICHARD

Maman a rompu toute relation avec Chambry, ils se sont séparés.

MADELEINE

Et elle veut vivre avec nous... c'est cela? Jamais.

RICHARD

Madeleine!

MADELEINE

Jamais! Nous avions prévu ce petit coup, ma mère et moi... Tu te rappelles à quelles conditions j'ai consenti à ne pas rompre notre mariage?

RICHARD

Eh bien, les conditions ne sont plus les mêmes, voilà tout... D'ailleurs, ce n'est pas à vivre avec nous qu'elle demande... Un petit appartement dans le quartier.

MADELEINE

Dans la maison peut-être?

RICHARD

Etre reçue ici...

MADELEINE

Et invitée à nos réceptions, n'est-ce pas? C'est déjà suffisant d'avoir une belle-mère qui a mal tourné et s'est enfuie avec un gigolo... Elle n'avait au moins qu'à rester avec lui!

RICHARD

Je te défends de parler ainsi! Elle souffre... tu dois avoir pitié. D'ailleurs nous ne pouvons lui interdire d'embrasser le petit, de temps en temps.

MADELEINE

C'est bien pour cela que je m'insurge!... Nous ne pouvons pas, bien sûr! nous sommes du même avis... Seulement, je sais ce qui va arriver, parce qu'on ne peut pas lui interdire d'embrasser Raoul; à mesure, elle s'installera ici... elle prendra ses repas... voudra,

renouer ses relations, connaître les nôtres... car c'est cela surtout qui la fait mourir d'envie ! Elle est déclassée : elle voudrait reprendre un rang... Eh bien, non, qu'elle ne se fasse pas d'illusions. Elle est une femme à l'eau... elle ne peut plus regrimper sur la rive et il ne faut pas qu'elle en prenne prétexte pour nous entraîner avec elle.

RICHARD

Si tu crois que c'est le mobile qui la fait agir !

MADELEINE

Parfaitement. Je connais les femmes, mon cher !... Et notre maison sera tarée définitivement... « Je vous présente ma belle-mère, retour d'Alger. » C'est gai.

RICHARD

Mais puisqu'elle offre de ne venir qu'en cachette... quand il n'y aura personne.

MADELEINE

Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez, mon pauvre ami ! Et puis, qu'est-ce qui te prouve qu'elle ne va pas continuer de voir son monsieur ? Ou qu'elle ne partira pas un de ces quatre matins, avec un nouvel ami à toi ?

RICHARD

Madeleine !

MADELEINE

Elle nous a mis en droit de tout supposer, et dire qu'elle vient vers Raoul avec ses lèvres embrassées par des hommes, par... Sais-tu ce qu'elle nous apporte, le sais-tu ?... tout simplement le déshonneur.

RICHARD

Tiens !

MADELEINE

Quoi ?

RICHARD

Rien. Je me rappelle seulement avoir prononcé cette phrase là, autrefois...

MADELEINE

Tu as bien changé depuis !

RICHARD

Non, c'est l'honneur qui a changé de côté... Faut croire que ça se déplace...

MADELEINE

Ne fais pas d'esprit.

RICHARD

Je n'en ai jamais moins fait... Ne te donne pas pour plus méchante que tu n'es. Je connais ton bon cœur, au fond, Madeleine. Ne discute donc pas une chose que tu as d'avance acceptée et que tu ne peux pas refuser. Tu ferais bien mieux de te décider d'un coup... et de ne pas diminuer le mérite que tu auras à pardonner, tout à l'heure.

MADELEINE

Pourquoi ne s'adresse-t-elle pas à ton père ? Il n'est pas divorcé... Qu'ils se remettent ensemble, c'est bien simple.

RICHARD, haussant les épaules.

En effet, c'est simple.

MADELEINE

On ne la recevra pas plus... mais enfin, dans un salon, on pourra ne pas s'apercevoir qu'elle est là. Ce sera déjà plus commode.

RICHARD

Tu criailles bien inutilement.

MADELEINE

Ma baigneuse me dit ça aussi quand elle me donne ma douche... Je t'assure qu'on ne reçoit pas des douches de ce genre, impunément.

(Elle est à la cheminée, accoudée. Elle rage.)

RICHARD

Eh bien ! maintenant que tu as poussé ton cri...

MADELEINE

Au moins, que ceci soit bien décidé... et qu'elle le sache !

RICHARD

Ah ! tu vois que tu as cédé de toi-même !

MADELEINE

Qu'elle le sache ! Je ne la présenterai à personne... Elle ne viendra qu'aux heures où je voudrai... Et puis, qu'elle n'aille pas s'imaginer que je sortirai avec elle... Pas même pour des courses.

RICHARD

Entendu... On ne vous rencontrera pas ensemble.

MADELEINE

Ce n'est pas seulement à cause des gens qui la connaissent... mais je ne voudrais pas qu'on me rencontre avec une personne qui marque aussi mal... Elle est maquillée comme une cocotte, ta mère... et fagotée !... A son âge !

RICHARD

Oh ! si tu la voyais, tu ne la reconnaîtrais pas, va... Elle a bien changé, la pauvre vieille !...

MADELEINE

Changée? Ce chapeau !...

RICHARD

Quel chapeau?

MADELEINE

Ce chapeau de roses qu'elle porte.

RICHARD

Tu l'as donc aperçue?

MADELEINE

Oui... Non... par la serrure... là, j'ai jeté un coup d'œil. Non, ce chapeau de jeune fille!... Elle ne se voit pas!

RICHARD

Allons Mad, ne réfléchis pas... Un bon mouvement... Je ne doute pas de ton cœur... Tu hésites déjà... Encore une seconde et...

MADELEINE

Où l'as-tu mise?

RICHARD, montrant la porte.

Là.

MADELEINE, subitement, sans transition, va droit à la porte du cabinet et l'ouvre. Sur un ton d'huissier.

Madame, si vous voulez vous donner la peine d'entrer. (Irène s'avance.) Je vais vous conduire auprès du petit.

(Elle dit cela d'un air digne et cérémonieux.)

RICHARD

Va, ma mère, va.

IRÈNE, avec un élan maladroit.

Oh! merci, merci! Mad...

MADELEINE, l'interrompant en lui montrant froidement la porte du fond.

C'est par ici. (Elle va l'ouvrir. Irène reste interloquée, émue, interrogeant douloureusement son fils du regard. — Madeleine attend à la

porte ouverte, comme pour faire passer Irène devant elle.) Passez, madame.

(Irène se décide et le mouchoir aux lèvres, la tête basse, les épaules serrées, humble et pauvre, elle entre avec Madeleine.)

SCÈNE VII

RICHARD seul, puis LA FEMME DE CHAMBRE.

RICHARD, seul.

Maintenant le téléphone! (Il va au téléphone.) Allo! Voulez-vous me donner le 225.53?... Allo...

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Monsieur de Rysbergue demande s'il ne dérange pas monsieur... Sans quoi il repassera après le bureau.

RICHARD, vivement.

Faites entrer... faites entrer!

(La femme de chambre sort.)

RICHARD, parlant à l'appareil.

Merci... Non... ça va... (Rysbergue entre.) Ah! père, je te téléphonais justement. (A la femme de chambre.) Vite... voulez-vous allez dire à madame, dans la chambre de bébé, qu'elle ne rentre ici au salon, avec cette dame, qu'au cas où je l'appellerais... Sinon qu'elles restent toutes deux jusqu'à ce que je vienne les retrouver... N'est-ce pas, c'est compris?

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

RICHARD, RYSBERGUE

RYSBERGUE

Qu'y a-t-il donc?

RICHARD

Père... Elle est ici.

RYSBERGUE

Qui?

RICHARD

Maman.

RYSBERGUE

Ah!

RICHARD, parlant, rapidement, empressé.

Une grosse nouvelle... Je ne sais pas encore ce qui s'est passé... Mais elle a rompu avec de Chambry, définitivement. Elle retourne ici, à Paris, repentante, et c'est à nous qu'elle vient demander pardon... Et asile. Elle est là, dans la chambre de bébé avec Madeleine, qui n'y a pas mis trop de façons... Elles doivent être déjà en train de se réconcilier. Alors écoute, puisque te voilà, ne crois-tu pas, père, qu'il faudrait faire bonheur complet. C'est le moment. Du temps a passé... deux ans. Réfléchis! Ce serait si bien de ta part.

RYSBERGUE, allant à son fils.

Un mot... Mais réponds sincèrement, sans mentir... Tu le promets?

RICHARD

Oui.

RYSBERGUE

Dans la conversation que tu as eue avec ta mère mon nom a-t-il été prononcé par elle?

RICHARD

Mais...

RYSBERGUE

A-t-elle témoigné du désir que nous nous réconcilions tous deux? Sois franc.

RICHARD

Mais cela n'implique pas nécessairement...

RYSBERGUE

Allons donc! N'insiste pas, Richard... J'ai réfléchi... j'ai admis parfois cette hypothèse d'un retour qui se réalise aujourd'hui... eh bien, je suis toujours arrivé à cette même conclusion : vaut mieux pas... vaut mieux pas. (Il hoche lentement la tête.) Réconcilier! quel affreux mot!... Quelle paix factice d'intérêts cela suppose!... Ce qu'on ne réconcilie pas, ce sont les cœurs que l'indifférence a séparés, et que plus rien ne rappelle l'un à l'autre. Non, je suis heureux pour nous, pour toi, pour tout le monde, qu'elle soit revenue et assagie, et que cette histoire finisse de la sorte; je suis là pour subvenir, tacitement, à tous ses besoins. J'aurai le savoir-vivre nécessaire... mais ce sera tout. Crois-moi, je suis très... très content, oui, de ce que tu m'apprends... Mais le reste... vaut mieux pas... je sais ce que je dis.

RICHARD

Cependant, toi, lui pardonnerais-tu? Reviendrais-tu sur ce que tu lui disais en la chassant?

RYSBERGUE

On ne tient jamais ses engagements.

RICHARD

Bien. C'est l'essentiel.

RYSBERGUE

Non. Vois-tu, ce jour où j'ai crié : « Va-t'en! » le poing levé, te souviens-tu? ah! j'en ai eu alors la sensation soudaine, ce n'est pas moi qui la chassais, c'était elle qui se détachait... c'était la vie qui l'emportait...

Oui, j'avais beau crier, je ne réussissais même pas à l'impressionner... Les mots tournaient machinalement dans ma bouche... Cette sensation m'est restée toujours très nette... Que parles-tu de pardon, alors que, si je le lui offrais, c'est elle qui ne l'accepterait pas!

RICHARD

Ah! c'est que tu te l'imagines comme autrefois... Elle a bien changé en deux ans... Il ne s'agit pas de révolte, va! Si tu l'avais entendue, ici, tout à l'heure, elle t'aurait touché, si simple, si repentante, si humble et lamentable, la pauvre femme.

RYSBERGUE

Elle s'est accusée, n'est-ce pas ?

RICHARD

Formellement.

RYSBERGUE

Elle a témoigné de sa honte? Pour un peu, si tu lui avais demandé de honnir son Georget avec horreur, elle l'aurait fait.

RICHARD

Je le lui ai demandé.

RYSBERGUE

Il n'y a pas de renoncement qu'elle ne te consente!... Toutes les lâchetés, toutes les humilités, tu les auras, à une condition, une seule : c'est que tu lui donnes ce petit bout de gosse qui est là, qu'elle attend... et qui est devenu la seule espérance à laquelle elle puisse se raccrocher... Je vais même, mon pauvre Richard, t'enlever une illusion, et ce te sera pénible, mais que veux-tu?... Elle t'a probablement fait aussi des protestations de tendresse et elle t'a donné à comprendre que c'était beaucoup pour toi qu'elle revenait?

RICHARD

Sans doute.

RYSBERGUE, lui donnant une tape ironique sur l'épaule.

Et tu en as conçu, avoue, un peu de fierté? Naïf! Je suis fâché de t'enlever cette illusion facile, mais si nous étions seuls, toi et moi, ni l'un ni l'autre, nous ne la reverrions. Celle-ci va droit à sa continuation, son instinct la dirige égoïstement toujours... vers ce qui est son nouveau destin. Le passé est un fleuve qu'on ne remonte pas. Maintenant (montrant la porte de la chambre du bébé) c'est à lui le tour!... Mais nous, mais nous... mon pauvre Richard!... Sans celui qui vient de naître, que serais-tu pour elle? Va, va, quoi qu'elle t'en ait dit, ce n'est pas vrai... Elle a employé l'habile pitié des larmes pour t'attendrir... Que ne ferait-elle, probablement, pour gagner cet enfant?... Ellle revient avec la dernière des platitudes se ranger sous les lois qu'elle a reniées, il n'y a pas deux ans, et avec quel orgueil... Contradiction, oui, mais contradiction apparente... Et regarde la courbe de sa vie, comme elle est dessinée, nette, précise!... Mon pauvre Richard, va, tu as beaucoup à apprendre... Et les femmes te rouleront encore.

(Et, paternellement, il lui allonge une pichenette sur la joue. On dirait qu'il y a une jalousie sarcastique et triste dans cette caresse.)

RICHARD, regarde son père, sans bien comprendre. Ses yeux francs et clairs un peu ahuris.

Alors, père, tu attribues à une basse comédie, son attendrissement de tout à l'heure, ses larmes?

(Il est presque indigné.)

RYSBERGUE

Non pas, c'est inconscient!... Et qui sait même, peut-être est-elle sincère... Sait-on? (Il s'assied nerveusement sur le bord de la table.) Peut-être ne se souvient-elle déjà plus..., car c'est effrayant, nous l'avons éprouvé nous-mêmes,

ce don d'oubli total! C'est comme les bêtes, oui, — elle trouvait la comparaison juste, dans son délire — qui donneraient leur vie, se haussent jusqu'au plus complet sacrifice, pour défendre leurs petits; puis qui, cet instinct apaisé, ne se souviennent plus de rien, et subitement, en un jour, passent du renoncement le plus fou à l'indifférence la plus morne; c'est fini, la fonction est terminée. A une autre!... Vois-tu, j'ai réfléchi beaucoup pendant deux ans de solitude. Des mots qu'elle disait me revenaient à la mémoire, me tarabustaient sans cesse. « Ma fonction envers vous est terminée... » clamait-elle, et j'ai compris, j'ai compris la vérité. Elle avait raison. La femme n'est pas un être indépendant et libre comme nous, elle est asservie à des lois de nature qu'aucune civilisation n'a encore abolies et n'abolira jamais. Elle est une succession de fonctions, et absolument contradictoires. Toutes ces fonctions, la société est arrivée à peu près à les concilier, par des époques fixes et observées, de mariage, d'évolution... Ça va tant bien que mal... ça va... Mais qu'il survienne, dans cette évolution, une simple erreur de date, de tour, comme il est arrivé à ta mère, dont le cœur ne s'est éveillé qu'à l'été de sa vie, patatras, l'édifice de paix s'écroule! Et alors, c'est l'amas des drames, les instincts lâchés, les deuils, les irréparables vérités. Alors, petit, il arrive ce qui nous est arrivé. Les volières heureuses ou l'on vivait ensemble se brisent, et les dissentiments effrayants ne se taisent et ne se rejoignent une seconde qu'autour du premier vagissement de l'enfant qui vient de pousser le cri de la vie, et du renouveau éternel.

(Il y a, dans son ton, la grande émotion contenue d'un père qui éduque encore son enfant.)

RICHARD

Père, que ta sagesse est devenue amère!

RYSBERGUE, le regardant avec une infinie tendresse.

J'ai vieilli. Ça t'arrivera bientôt. Déjà tu t'es bien

modifié... Maintenant, si tu me demandes pourquoi, possédant cette sagesse, comment, étant capable d'admettre et de pardonner, je n'ai pas assez de supériorité ou trop d'égoïsme, comme tu voudras, pour me résoudre à l'approcher, la revoir sans rien lui demander d'elle-même, je te répondrai que je manque de courage... Peut-être un jour, des hommes viendront, assez forts, assez libres, pour assister au phénomène de la femme avec une simple indulgence et une plus calme équité. Pour nous, notre passé religieux, des préjugés, de vieilles et adorables coutumes ne peuvent chasser de notre mémoire cette conception de l'épouse pure et chaste, de l'amour unique, fidèle au foyer domestique. On ne porte pas en vain le poids de tant de siècles catholiques. Sans doute, c'est étroit, égoïste, mesquin... mais que veux-tu? J'envie ceux qui sauront un jour se libérer de cette conception et s'affranchir de ce passé. Oui, je pressens une plus mâle et plus juste sagesse qui diminuera d'autant la somme des douleurs courantes, mais nous, on a trop d'attaches... On voudrait, on ne peut pas! Nous sommes ceux qui auront cotoyé une espérance, sans avoir eu la force de la saisir. Voilà... maintenant que je t'ai tout expliqué, je te laisse à ta mère.

RICHARD

Alors?

RYSBERGUE

Alors, je désire qu'on m'en parle le moins possible. Rends-la heureuse, Richard. Sois bon pour elle... Je ne peux pas dire autre chose... sois bon, mais moi... vaut mieux pas... As-tu un cigare?

RICHARD

Là, sur la table.

RYSBERGUE

Où as-tu acheté cette boîte? Ils ne sont pas trop mous, j'ai déjà remarqué. Où les prends-tu?

RICHARD

Toujours au bureau de la rue Tronchet.

RYSBERGUE

J'y passerai (Il aspire une bouffée.) Voilà... Alors je vais aller tout seul au Comptoir international.

RICHARD, vivement, empressé.

Mais, père, je t'accompagne.

RYSBERGUE

Non, non, ce n'est pas la peine. Reste ici, tu as à faire. Je t'avais donné rendez-vous parce que je passais sous tes fenêtres; autrement!... Qu'est-ce que tu fais ce soir ?... Ah ! c'est juste, tu ne sortiras peut-être pas.

RICHARD

Mais si... Veux-tu que nous allions quelque part?

RYSBERGUE

Non... mais nous aurions pu faire une partie au cercle... ou un billard... Je n'ai plus la main depuis quelque temps.

RICHARD

Entendu... avec plaisir.

RYSBERGUE

C'est ça... si tu n'as rien de mieux à faire, passe me prendre. Bonsoir.

RICHARD, encore une fois timidement.

Tu ne veux même pas la voir ?

RYSBERGUE

Non, non, ne parlons plus jamais de ces choses,

veux-tu?... Voilà... Alors, à après dîner... Il fait un beau froid; je vais aller à pied... Bonsoir...

(Il sort, le col relevé, la canne dans la poche de son pardessus, le pas traînant, le dos voûté.)

SCÈNE IX

RICHARD, MADELEINE, IRÈNE

(Richard attend une seconde, en réfléchissant ou en rêvant, puis va à la porte par où est sortie Madeleine; on entend la voix de la nourrice.)

LA VOIX DE LA NOURRICE

Ainsi font font font, les petites marionnettes
Ainsi font font font,
Trois petits tours et puis s'en vont...

(Richard reste accoudé à la porte. On le voit sourire aux femmes. Puis entrent Irène et Madeleine. Irène va quasiment s'affaisser sur un canapé, le mouchoir sur la bouche, prise d'une faiblesse.)

RICHARD

Qu'a-t-elle?

MADELEINE

L'émotion.

IRÈNE

Ah! mes enfants! Cela m'a fait bien plaisir. Comme il est beau ton petit Richard!

RICHARD

Il te ressemble; on le dit.

IRÈNE

Ah! on le dit? (Vivement.) Mais il a beaucoup de sa mère aussi. Il aura sa jolie figure.

MADELEINE

Oh! vous êtes trop aimable, madame.

IRÈNE

Madame !... Bah ! ça viendra... Elle a été bonne, Richard, j'ai été très touchée, je tiens à vous le dire... si, si...

RICHARD

Je ne puis affirmer qu'une chose, maman, c'est que tu peux te considérer ici comme chez toi... aujourd'hui, demain et toujours. Madeleine elle même va te le dire.

IRÈNE, se levant sans laisser à Madeleine le temps de répondre.

Oh! non, qu'elle ne le dise pas! Qu'elle me donne seulement son front à embrasser, cela vaudra mieux que toutes les paroles!

(Elle l'embrasse.)

MADELEINE

Vous voyez, je pleure moi-même...

RICHARD

Je suis bien, bien content.

(On entend sonner à la porte d'entrée.)

MADELEINE

Allons, bon ! on sonne... Nous ne pouvons pas être deux minutes tranquilles dans cette maison. Je ne veux pas qu'on nous voie avec les yeux rouges... Venez par là.

RICHARD

Ce ne peut être que Soubrian qui revient.

MADELEINE

N'importe. En tous cas, entrons dans la chambre de bébé, voulez-vous? (à Irène.) Vous préférez sans doute cela?

IRÈNE

Je crois bien!

MADELEINE

Veux-tu rappeler la nounou, Richard, à qui j'avais dit de sortir... Je vais chercher un mouchoir dans ma chambre, et j'arrive. (En sortant elle laisse la porte ouverte.)

RICHARD, la suivant et à sa mère.

Tu viens, maman?

IRÈNE

Je prends mon chapeau... voilà.

SCÈNE X

IRÈNE seule, puis UNE FEMME DE CHAMBRE

IRÈNE, seule, prend son chapeau sur la table. En le prenant, elle a une espèce de long sourire mélancolique.

Ce chapeau, ce chapeau de jeune fille... avec des roses!... Pauvre vieille, ils ont dit, la pauvre vieille!...

(Elle se regarde dans la glace avidement : on dirait qu'elle fait en arrangeant ses cheveux le dernier geste de la femme et qu'elle ensevelit tout un passé : on dirait que les cheveux blanchissent, que la figure se tire, sous l'effet de la volonté fixe.)

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant en coup de vent.

Madame, c'est monsieur Soubr...

IRÈNE

Faites entrer.

LA FEMME DE CHAMBRE, hésitant en voyant cette personne inconnue.

Mais, madame, je ne sais si je dois...

IRÈNE

C'est juste! Oh! vous pouvez... Je suis la grand'mère.

RIDEAU

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 8152.

CHOIX DE PIÈCES

AJALBERT (JEAN). **La Fille Elisa**. Drame judiciaire en 3 actes........ 2 fr.
ANCEY (GEORGES). **Ces Messieurs.** Comédie en 5 actes............ 3 fr. 50
ARNAULT (AUGUSTE). **Le Danger**. Comédie en 3 actes............... 2 fr.
BANVILLE (TH. DE). **Le Baiser**. Comédie en 1 acte .... 1 fr. 50
BARRÈS (M.). **Une Journée parlementaire**. Comédie en 3 actes... 2 fr.
BERNSTEIN (HENRY). **Le Marché**. Comédie en 3 actes............... 2 fr.
— **Le Détour**. Comédie en 3 actes.......................... 2 fr. 50
CAPUS (A.). **Les Maris de Léontine.** Comédie en 3 actes......... 3 fr. 50
— **La Bourse ou la Vie**. Comédie en 5 actes.................. 3 fr. 50
— **La Veine**. Comédie en 4 actes............................. 3 fr. 50
— **Les Deux Ecoles**. Comédie en 4 actes..................... 3 fr. 50
CAPUS (A.) et ARÈNE (E.). **L'Adversaire**. Comédie en 4 actes..... 3 fr. 50
CLEMENCEAU (GEORGES). **Le Voile du Bonheur**. Pièce en 1 acte.... 1 fr.
COOLUS (R.). **Lucette**. Pièce en 3 actes........................ 2 fr. 50
COURTELINE (GEORGES). **Boubouroche**. Pièce en 2 actes, en prose.. 1 fr.
— **La Peur des coups**. Saynète en 1 acte. Illustrations de F. Fau.... 1 fr.
CRAWFORD (MARION). **Francesca di Rimini**. Drame en 5 actes.. 3 fr. 50
DAUDET (A.) et ELZÉAR (P.). **Le Nabab**. Pièce en 7 tableaux...... 2 fr. 50
DONNAY (M.). **L'Autre Danger**. Comédie en 4 actes .... 3 fr. 50
— **Le Retour de Jérusalem**. Comédie en 4 actes.............. 3 fr. 50
— **La Bascule**. Comédie en 4 actes........................... 3 fr. 50
GAUTIER (TH.). **Le Tricorne enchanté**. Comédie en 1 acte .... 1 fr.
GONCOURT (ED. ET JULES DE). **La Patrie en danger**. Dr. en 3 actes.. 2 fr. 50
— **Germinie Lacerteux**. Pièce en 10 tableaux.................. 2 fr. 50
GUICHES (GUSTAVE). **Le Nuage**. Comédie en 2 actes................. 2 fr.
HARAUCOURT (ED.). **La Passion**. Mystère en 2 chants et 6 parties, en vers. 2 fr. 50
— **Don Juan de Manarà**. Drame en 5 actes, en vers............ 2 fr. 50
HAUPTMANN (GERARD). **Les Tisserands**. Drame en 5 actes........... 4 fr.
HENNIQUE (LÉON). **Deux patries**. Drame en 5 tableaux, dont 1 de prologue. 2 fr.
MAETERLINCK. **Monna Vanna**. Pièce en 3 actes....................... 2 fr.
— **Joyzelle**. Pièce en 5 actes.............................. 3 fr. 50
MENDES (CATULLE). **Médée**. Tragédie en 3 actes................. 3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). **Les Mauvais Bergers**. Pièce en 5 actes..... 3 fr. 50
— **L'Epidémie**. Pièce en 1 acte.................................. 1 fr.
— **Vieux Ménages**. Comédie en 1 acte.......................... 1 fr.
— **Le Portefeuille**. Comédie en 1 acte .... 1 fr.
— **Les Affaires sont les Affaires**. Pièce en 3 actes.......... 3 fr. 50
MUSSET (ALFRED DE). **Le Chandelier**. Comédie en 3 actes.......... 1 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). **La Reine de Tyr**. Drame en 4 actes, en vers.... 2 fr.
— **La Cavalière**. Comédie en 5 actes .... 3 fr. 50
— **Cadet-Roussel**. Comédie en 3 actes........................ 3 fr. 50
— **Falstaff**. Comédie en 5 actes............................. 3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). **Par le Glaive**. Edition in-8...................... 4 fr.
— **La Glu**. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8............ 4 fr
— **Nana-Sahib**. Drame en vers, en 7 tableaux........................ 2 fr.
— **Le Flibustier**. Comédie en vers, en 3 actes...................... 2 fr.
— **Monsieur Scapin**. Comédie en vers, en 3 actes. Edition in-8...... 4 fr
— **Le Mage**. Opéra en 5 actes et 6 tableaux......................... 1 fr.
— **Vers la Joie**. Conte bleu en 5 actes, en vers. Edition in-8...... 4 fr.
— **Le Chemineau**. Drame en 5 actes, en vers. Edition in-8........... 4 fr.
— **La Martyre**. Drame en 5 actes en vers....................... 3 fr. 50
— **Le Chien de garde**. Drame en 5 actes............................ 2 fr.
— **Théâtre chimérique**. 27 actes en vers et en prose............ 3 fr. 50
— **Les Truands**. Drame en 5 actes, en vers....................... 3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). **Les Romanesques**. Comédie en 3 actes, en vers. 3 fr. 50
— **La Princesse Lointaine**. Pièce en 4 actes, en vers .... 2 fr.
— **La Samaritaine**. Evangile en 3 tableaux, en vers............ 3 fr. 50
— **Cyrano de Bergerac**. Comédie en 5 actes, en vers............ 3 fr. 50
— **L'Aiglon**. Comédie en 6 actes, en vers....................... 3 fr. 50
SHAKESPEARE (WILLIAM). **La Tragique histoire d'Hamlet**.
Drame en 5 actes. Traduction de Eugène Morand et Marcel Schwob. 3 fr. 50
SILVESTRE (ARMAND) et MORAND (EUGÈNE). **Messaline**. Drame lyrique. 1 fr.
THEURIET (ANDRÉ) et LOISEAU. **Les Maugars**. Pièce en 4 actes. 2 fr. 50
TRARIEUX (GABRIEL). **La Guerre au Village**. Comédie en 3 actes. 2 fr. 50
ZOLA (EMILE). **L'Ouragan**. Drame lyrique en 4 actes.............. 1 fr.
ZOLA (E.) et GALLET (LOUIS). **Le Rêve**. Drame lyrique en 4 actes et 8 tabl. 1 fr.
— **L'Attaque du Moulin**. Drame lyrique en 4 actes.............. 1 fr.

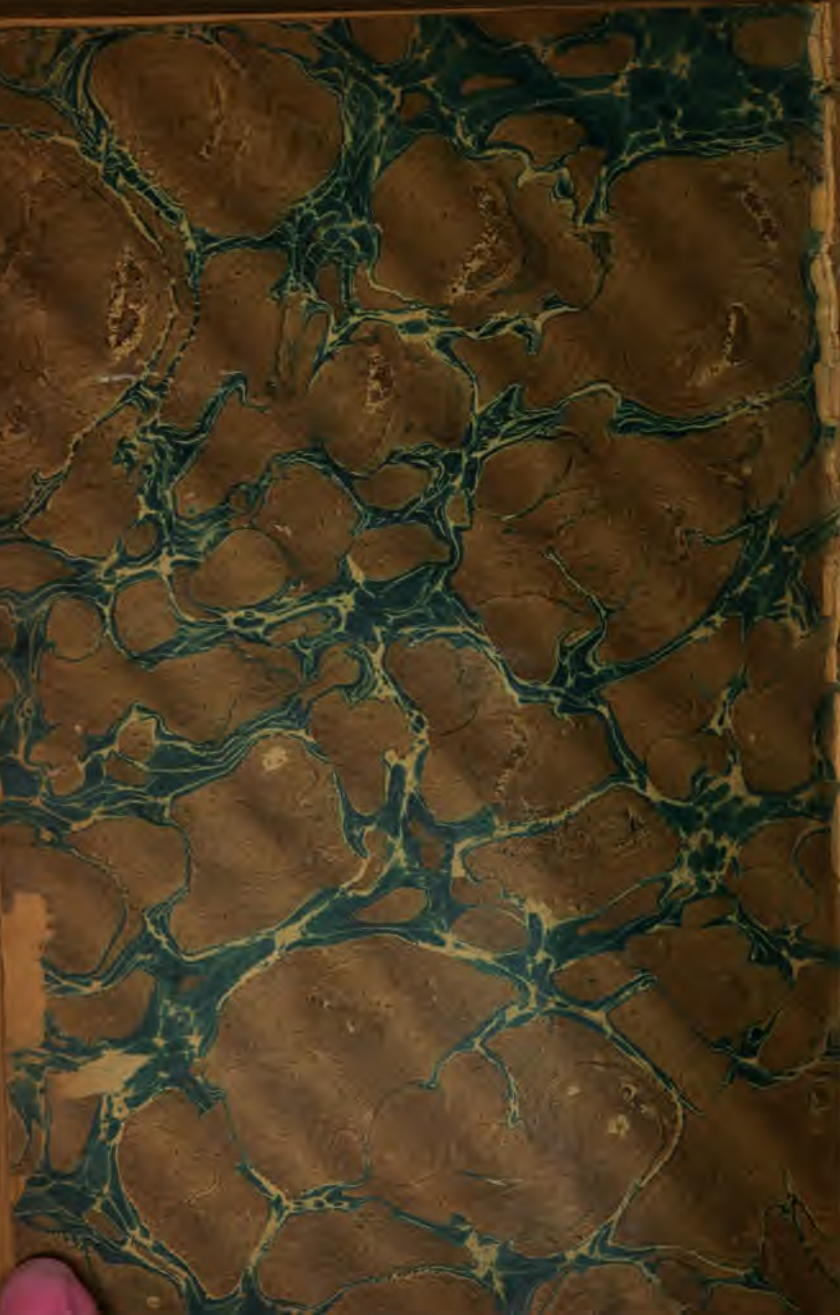
16232. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît. 7. Paris.

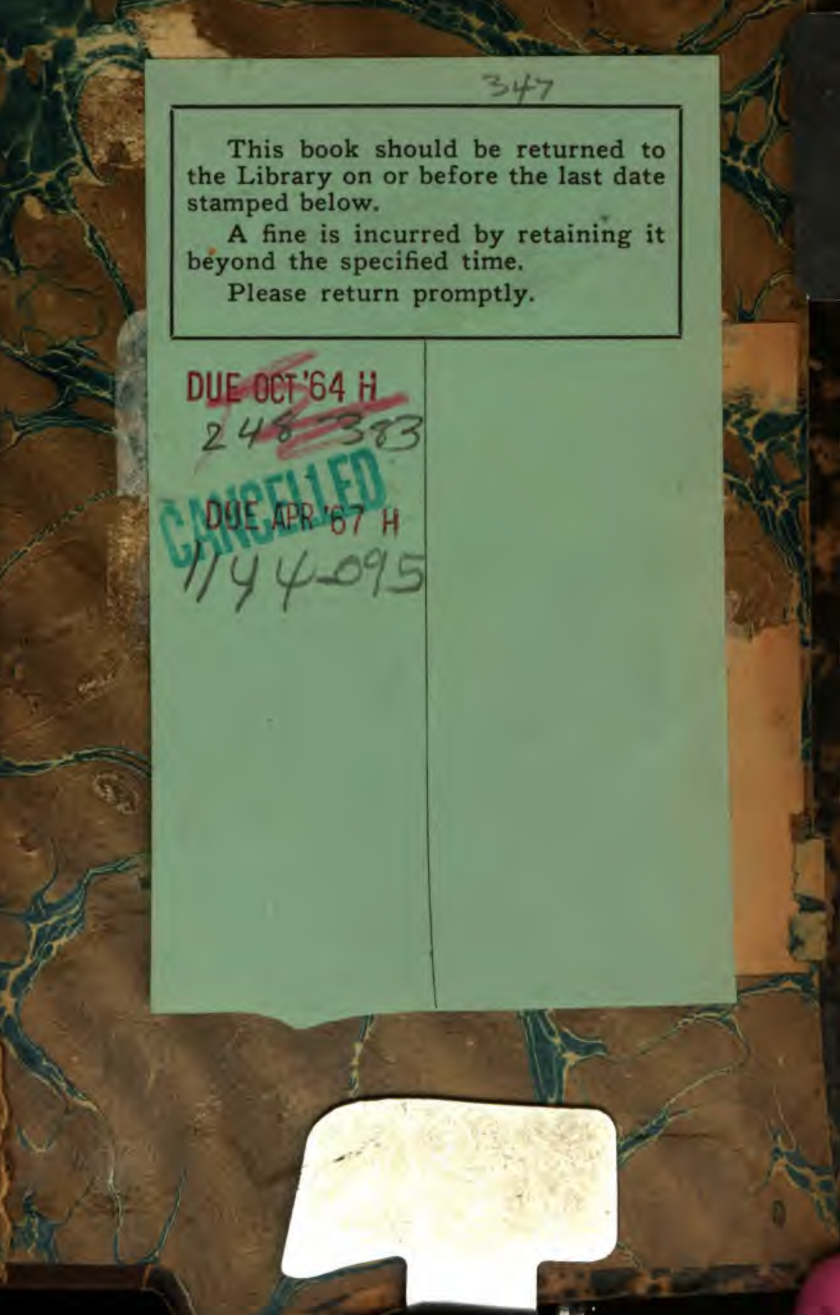
#2 16

352

169

22




347

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE OCT '64 H
248 383
CANCELLED
DUE APR '67 H
1144-095

